

EMMANUEL LECLERCQ



**La vie
est un combat.
Accepte-le !**



« Ce récit de retour aux sources est bouleversant. C'est le plus inattendu des itinéraires spirituels. »

AMÉLIE NOTHOMB

ALISIO
Témoignages & Documents

Emmanuel Leclercq est docteur en philosophie éthique et morale, il est essayiste et conférencier. Il travaille activement à démocratiser la philosophie à travers différents formats : vidéos, entretiens, conférences... Il est notamment auteur de plusieurs ouvrages en théologie.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

En collaboration avec Sophie Garcin
Suivi éditorial : Colombe Camus
Relecture-correction : Chantal Nicolas
Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2021 Alisio (ISBN : 978-2-37935-216-4) édition numérique de l'édition imprimée © 2021 Alisio (ISBN : 978-2-37935-251-5).

Alisio est une marque des éditions Leduc

[Rendez-vous en fin d'ouvrage](#) pour en savoir plus sur les éditions Alisio

Λ L I S I O

*« La différence entre le possible et l'impossible se
trouve dans la détermination. »*

Gandhi

À ma famille.

— Bonjour, Bonjour, soyez les bienvenus !

En ce matin de septembre, plein d'entrain, je passe la porte de la classe.

Ils sont là à m'attendre comme chaque année à la même période, un peu excités par la nouveauté, un peu timorés par l'adolescence. Elles sont là, les trente nouvelles têtes de terminale que je retrouverai dans ce lycée privé deux fois par semaine ces prochains mois.

— Je suis Emmanuel Leclercq, votre professeur cette année. J'ai la tâche de vous faire découvrir cette merveilleuse matière qu'est la philosophie ! Vous avez dû en entendre parler autour de vous, peut-être certains l'appréhendent-ils, peut-être d'autres ont-ils déjà lu des livres de philo, toujours est-il que nous allons chercher à nous questionner ensemble. Sur la nature de l'homme et sur sa signification. Est-ce que l'un ou l'une d'entre vous sait ce que veut dire le mot « philosophie » ?

...

Premier jour. Loi tacite de non-intervention.

...

— Je suis sûr que quelqu'un en a une petite idée...

— C'est l'étude des questions ?

Au premier rang, un élève a levé la main timidement.

— Oui, vous n'êtes pas loin ! « Philosophie », ça vient du grec « *philein* » qui veut dire amour et « *sophia* », sagesse : la philosophie, c'est donc

« l'amour de la sagesse ». Et maintenant, quelqu'un peut me dire ce qu'est la sagesse ?

...

— Quelqu'un ?

...

La voix mature d'une élève s'élève du troisième rang :

— Disons que c'est comme les vieux sages, non ? Quand on sait des choses ?

— C'est ça ! Je repars sur le latin, mais c'est important : le mot « sagesse » vient du latin *sapere*, qui voulait dire à l'origine « avoir de la saveur », puis « savoir », « comprendre ». C'est ce que nous allons faire cette année : nous allons chercher à comprendre le monde qui nous entoure, les principes qui le régissent, les êtres que nous sommes, notre rôle dans l'univers et dans l'histoire, les choses que nous voyons... En deux mots, nous allons apprendre à penser. Pas *quoi* penser, mais *comment* penser, c'est à dire apprendre à penser par soi-même. Et ça vous servira toute votre vie ! Pour y arriver, nous nous poserons des questions, nous remettrons nos idées en perspective, nous confronterons nos points de vue et proposerons des arguments construits pour élaborer une réflexion. Et vous vous rendrez compte d'une chose : nous nous poserons beaucoup de questions, mais nous ne chercherons jamais à trouver LA réponse. Non. Nous chercherons à trouver LES réponses. Parce que, contrairement aux maths, vous verrez qu'il n'y en a pas qu'une seule en philosophie !

— Vaste programme...

Une voix railleuse a émergé du fond de la classe, suivie par quelques ricanements.

— Eh bien tout à fait, monsieur ! Votre nom ?

— Duval.

— Tout à fait, monsieur Duval, sachez que nous avons devant nous un vaste programme, en effet. Et je serai particulièrement attentif à vos progrès personnels. Mais, je vous rassure, pour répondre à toutes ces questions, nous ne serons pas seuls. Car nous étudierons les textes des

grands philosophes de l'Antiquité à aujourd'hui : Platon, Descartes, Rousseau, Kant, Heidegger, Lévi-Strauss... Vous avez peut-être déjà entendu certains de ces noms ?

— ...

— Eh bien, vous comprendrez maintenant ce qu'ils ont apporté à notre histoire, à notre quotidien, et à tous ces sujets que nous allons évoquer cette année : le bonheur, le devoir, la justice, la nature, la raison, la science, la liberté, la vérité... et bien d'autres encore ! Maintenant, avant de passer à la suite, je vais vous demander de prendre une feuille et de la découper en deux au format A5. Indiquez dessus vos nom, prénom, date de naissance et adresse. En ce début d'année, peut-être que certains d'entre vous savent déjà ce qu'ils veulent faire l'année prochaine, voire quel métier ils veulent exercer, dans ce cas, écrivez-le. Mais ce n'est pas seulement ce que je vais vous demander là... Sur ce papier, vous allez aussi répondre en quelques mots à la question suivante : « Qui voulez-vous être ? »

— ?

— Vous m'avez bien entendu : pas « Que voulez-vous faire ? », mais « Qui voulez-vous être ? ».

Quelques murmures inquiets s'échappent.

— Allez, creusez-vous un peu la tête... Ensuite, vous répondrez à une deuxième question : « Quelle est votre plus belle qualité ? » Non pas la qualité que les autres vous attribuent, mais celle que vous vous donnez vous-même. Cette qualité, vous la mettrez au service de la classe cette année. Car travailler, c'est mettre ses qualités au service des autres.

— Mais monsieur, c'est dur comme question !

— C'est vrai que ce n'est pas facile. Même des adultes à qui je la pose aujourd'hui me disent qu'on ne leur a jamais demandé ! Et pourtant, la philosophie, ça commence par ça : se questionner.

Dans le silence revenu, les têtes se penchent studieusement sur les feuilles. Au bout de quelques minutes, la voix railleuse du fond de la

classe reprend :

— Et vous alors, monsieur, c'est quoi votre plus grande qualité ?

Chaque année, la question ne manque pas de m'être posée en retour.

— Je dirais la fidélité, à moi-même et envers mes proches.

— Et qui voulez-vous être ?

Je sais bien de toute façon que, dès ce soir, ils iront me googliser.

— Qui je veux être ? Encore plus moi-même. Vous savez, c'est Catherine de Sienne, une religieuse italienne du XIV^e siècle, qui disait : « Si tu deviens ce que tu es, alors tu mettras le feu au monde. »

Chapitre 1

Le cadeau

Contrairement à mon habitude, j'avais demandé à être assis côté hublot. Quand le ronronnement des moteurs s'est atténué, j'ai ouvert les yeux. La cabine était calme, le jeune couple de touristes installés devant moi regardait un film avec des armes, des costumes et des grands boulevards américains. Ma voisine, elle, dormait encore, les cheveux bombés façon couronne par son masque d'avion. J'ai senti la descente s'amorcer et mon corps s'enfoncer dans le siège. J'avais souvent pris l'avion dans ma vie, mais jusque-là rien ne m'avait mené si loin pour une raison si personnelle.

Les lumières se sont rallumées, les dossiers se sont redressés et le steward a entamé un discours mêlé de considérations géographiques, climatologiques et organisationnelles. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai pris conscience de ce que représentait ma place dans cet avion, et de ce qu'elle signifierait pour la suite de mon existence.

Au micro, on indiquait 4 heures du matin, heure locale. Passée l'épaisse couche de nuages qui embrumait cette terre au même titre – décidément – que celle d'où je venais, une gigantesque masse de lumières est apparue. Une masse compacte, percée de grands axes scintillants et bordée par le vide. La mer que nous survolions. À mesure que l'avion s'est approché du sol, le ciel a pris une teinte plus claire. Le jour ne tarderait pas. Des buildings ont commencé à se détacher et, juste à côté, des taches bleues anarchiques, délimitées çà et là par des tracés francs. On aurait dit des bâches, oui, malgré le demi-jour, il me semblait bien que c'était des bâches.

L'avion a touché terre dans ce qui m'a semblé être le centre de cette agglomération infinie. Les ceintures ont cliqueté et les passagers se sont impatientés debout. Quand la cabine a dégorgé son flot d'occupants, je me suis retrouvé dehors en haut d'un escalier métallique, un peu ahuri par la chaleur moite et suffocante de fin de mousson. Au bas des marches, poussé par un besoin subit et empirique, je me suis agenouillé pour embrasser le sol.

J'avais 34 ans et, pour la première fois, j'étais de retour sur ma terre.

Un mois plus tôt, on m'avait demandé de partir. Ou plutôt, on m'avait fait comprendre qu'il fallait que je parte. Je l'avais senti de toute façon les dernières semaines, la situation était un peu embourbée.

« Et toi Emmanuel, tu vas où ? » Je ne savais que trop répondre à mes « camarades ». Alors quand le dernier jour est venu, j'ai pris mes cartons, je les ai enfournés dans ma voiture et je suis parti.

Ce n'était pas la première fois qu'on me disait que je ne rentrais pas « dans le moule », ce fameux moule dont on ne sait toujours pas qui l'a modelé. Parce qu'à y regarder de plus près, finalement, toute ma vie, ce sentiment d'éternel incompris ne m'avait jamais quitté. On me disait tour à tour que j'agaçais avec mes questions naïves, que je n'avais pas les capacités, que je n'en faisais qu'à ma tête. Pourtant, malgré les obstacles, les échecs et les refus, j'avais toujours et sans relâche continué à avancer.

L'année précédente, on m'avait demandé si j'étais déjà allé « là-bas ». « C'est peut-être le moment », avait-on formellement ajouté. Qu'au fond, je n'avais certainement « pas bien accepté tout ça ». En réalité, je ne m'étais jamais véritablement questionné là-dessus, pas plus que je n'avais eu le sentiment d'en souffrir. Mais en effet, le moment était peut-être venu de se confronter à cette partie de moi-même. De savoir, de voir et de rencontrer. Et puis si par la même occasion je pouvais être utile là-bas, ce serait sans aucun doute bénéfique. Alors j'ai passé quelques coups de fil, expliqué mon projet et on a fini par me diriger vers quelqu'un. Quelqu'un qui faisait de temps en temps des allers-retours à Paris, où il venait de

soutenir sa thèse. Très gentiment, cette personne s'est proposée de m'accueillir et d'organiser les trois semaines de mon voyage.

Dans l'aéroport, de contrôle en contrôle, j'ai longé les luxueux couloirs, tapissés de moquettes à motifs cashmere bleu, rouge et ocre. Sur le tapis roulant m'attendait mon petit sac à dos, qui tournait en boucle dans un grincement strident. On nous avait appris à posséder peu de choses. Supposant qu'il ne fonctionnerait pas sur place, j'avais aussi décidé de laisser à Paris mon portable ancienne génération.

C'est en passant le dernier contrôle que ça a coïncé. On ne voulait pas me faire sortir, je n'avais pas rempli la case « lieu de destination » sur la fiche de renseignements à remplir dans l'avion. Le fonctionnaire a pointé de son doigt l'emplacement vide d'un air interrogatif. Si je n'avais rien écrit, c'est tout simplement que je ne savais pas où j'allais. Le contact qui avait organisé mon séjour devait venir me chercher à l'aéroport pour m'emmener dans un village à deux heures de route de la ville, mais je ne connaissais pas l'adresse précise. J'aurais effectivement dû m'en enquérir plus tôt, car ce n'était pas la première fois que des choses pourtant essentielles m'échappaient... le propre de ceux que l'on appelle les « lunaires ». Maintenant, comment me dépêtrer de cette situation alors que je ne parle pas anglais et que je n'ai pas de portable ? Le fonctionnaire a appelé son supérieur. S'en sont suivis des palabres, des regards en biais, des coups de téléphone, puis *follow us* et *sit down mister*. À cet instant, j'ai pensé sincèrement que je ne rentrerais jamais dans ce pays.

Ce n'est qu'au bout de deux heures d'une attente ponctuée d'anglais avec les mains qu'un des fonctionnaires a baissé son regard sur mon torse, pointant du menton la croix en bois que je porte à mon cou. Ce jour-là, elle se trouvait par-dessus ma chemise.

« *Church?* » m'a-t-il demandé.

« *Church* »... « *church* » était dans mes cordes, oui, ça, je savais bien ce que ça voulait dire. « *Yes! Church! Church Mumbai Saint-Jean!* » ai-je répondu.

J'avais dû trouver le sésame, car ils m'ont fait sortir. En réalité, je ne savais absolument pas si la ville comptait une église Saint-Jean, mais le contraire m'eût simplement étonné. Il y a toujours une église Saint-Jean quelque part.

J'ai passé les portes vitrées donnant sur le hall de l'aéroport et me suis dirigé vers l'extérieur, cherchant du regard une pancarte à mon nom.

Nous étions le 12 juillet 2016, je venais d'atterrir à Bombay et, pour la première fois de ma vie, je venais de fouler le sol qui m'avait vu naître.

*

L'homme qui avait organisé mon voyage, père Anil, était prêtre dans la ville de Vasai-Virar. En préparant mon arrivée, je lui avais dit vouloir scinder mon séjour en trois moments. Je commencerais par une semaine chez lui dans sa paroisse, à l'accompagner dans sa vie quotidienne et les repas (pimentés !) qu'il prenait chez les paroissiens. Une semaine qui me permettrait de me familiariser et au cours de laquelle il me parlerait en français de mon pays. Ce qu'il fit magnifiquement.

Sur la route qui m'avait conduit jusqu'à son village, assis à l'arrière de la voiture, j'avais vu défiler le petit matin et les kilomètres de voies rapides. J'avais vu les vaches à la place des ronds-points et les klaxons se substituer aux panneaux de signalisation. Les bus jaunis, les rickshaws empressés et les rues grouillantes malgré le jour à peine levé. J'avais vu les légumes vendus à même le trottoir, les chariots improvisés et les détritibus amoncelés. Les maisons cossues au pied des grands buildings, jouxtant eux-mêmes ce qui ressemblait manifestement à des bidonvilles. Dans un mélange de pauvreté, de saleté et de beauté, j'avais vu se dessiner sous mes yeux l'esquisse d'un tableau déjà bien familier.

Une semaine plus tard, dans le train de nuit qui me menait vers la seconde étape de mon voyage, la ville d'Amravati située au centre du pays, à trois cents kilomètres de Bombay, j'avais observé une nouvelle fois le jour se lever, cette fois-ci sur la campagne. À cause de la chaleur

étouffante et du vacarme de vieille ferraille, je n'avais pas pu fermer l'œil ; d'autant que je craignais de rater mon arrêt, ne sachant pas à quel moment la micheline atteindrait ma destination. Sac en main, je m'étais levé de ma couchette pour aller m'asseoir près de la porte du train – ou, du moins, à l'endroit où il y aurait dû y en avoir une. Au moins, on y respirait. Les pieds dans le vide comme le reste des voyageurs, j'avais laissé défiler des gares surpeuplées malgré l'heure matinale – voire nocturne. Dans les champs pourtant, les saris s'activaient déjà, pieds nus, un enfant sur le dos.

C'est à la gare que le père Rupesh, le directeur du séminaire où j'allais loger est venu m'accueillir en français. J'ai compris que ce ne serait pas un jour comme les autres. Sa soutane était blanche, signe de cérémonie.

Je fus en effet reçu ensuite par l'évêque du diocèse, Monseigneur Elias Gonsalves, et une quinzaine de jeunes séminaristes, tous vêtus de tuniques blanches. Des garçons âgés de 12 à 17 ans, je l'apprendrai plus tard, placés là par leurs familles dans l'espoir de recevoir une éducation qu'elles n'étaient pas en mesure de leur offrir. En guise de bienvenue, ils entonnèrent plusieurs chants traditionnels et me décorèrent d'un collier de fleurs. Mis à part mes lunettes et une calvitie qui trahissait mon âge, nous nous ressemblions en tous points. Ma peau n'était pas moins brune que la leur et je portais aux pieds les mêmes sandales, faites de lanières de cuir entremêlées. Je crois, à y repenser, que je les intriguais autant qu'ils m'observaient. Là d'où je venais, je ne possédais pas grand-chose, mais en cet instant cela me sembla infiniment plus que ce que j'avais bien voulu m'avouer. Si ce jour était pour eux celui de l'accueil d'un étranger, il était pour moi celui du retour d'un étranger parmi les siens.

Ce n'est que l'après-midi que nous nous y rendîmes.

Ce n'était pas bien loin, à peine dix minutes à pied. Le directeur du séminaire, qui parlait français, m'y conduisit. Je ne me souviens plus du chemin, si ce n'est du sol en terre battue de la rue que j'observais en tentant de dissimuler à chaque pas mon trouble grandissant. Nous avons

longé un mur couleur sable – et probablement en sable –, surmonté de petits picots pour dissuader toute intrusion. Derrière, s'élevaient de grands arbres dans ce qui semblait former un parc. L'ensemble m'a semblé moins triste que je l'aurais imaginé. Nous sommes arrivés devant un portail marron, surplombé d'un panneau : « *Mother Teresa's home – Missionaries of charity.* » Et à droite du portail, une autre pancarte avec une photo de mère Teresa, son célèbre voile blanc à liseré bleu sur la tête, tenant dans ses bras un bébé.

Nous fûmes accueillis par deux sœurs, l'une jeune, l'autre âgée, toutes deux vêtues comme mère Teresa, avec de longs tabliers par-dessus leurs saris. Sœur Rose Mary et sœur Josian Joseph me firent visiter l'orphelinat. Des bâtiments de plain-pied pour la plupart, vastes et correctement entretenus. Sur le frontispice du quartier des filles, une inscription sur le mur. La même, aurait-on cru, depuis la création de l'orphelinat : « *Holy cross home for babies – Bethlehem.* » Pendue à mon cou par-dessus mon t-shirt, ma croix en bois.

À l'intérieur, au moins une vingtaine de petits lits surélevés à barreaux, alignés dans une grande pièce aux murs roses. Dans un coin, un vieil évier, au fond, un banc écorné, mais l'ensemble semblait propre. Sur des matelas aux draps colorés étaient allongés des bébés, plus ou moins grands et plus ou moins chevelus, attendant les uns à côté des autres que le sort les appelle. L'un était endormi sur le ventre, l'autre sur le dos, le troisième s'est mis à quatre pattes et le quatrième a répondu à mon sourire. Sœur Rose Mary m'a proposé de le prendre dans mes bras, ses toutes petites mains appuyées sur mon torse.

Dans un bâtiment un peu plus loin, nous sommes ensuite entrés dans une pièce encore plus vaste. Cette fois-ci, la vingtaine de berceaux était bleue. « *Same... from your time* », m'a dit Sœur Josian Joseph. À 90 ans, elle semblait être la mémoire des lieux. Certains poupons dormaient à poings fermés, d'autres jouaient avec une femme venue les distraire, pendant que deux autres femmes, assises sur un tapis au sol, triaient de tout petits habits.

On tire sur mon avant-bras. Sœur Josian Joseph veut me montrer quelque chose, me traduit le père Rupesh. Nous traversons une pièce attenante où des enfants un peu plus grands s'amuse avec quelques maigres jouets dans parc pour enfants, et gagnons les locaux de l'administration. Au mur, un Jésus implorant le ciel. Juste à côté, un tableau en liège où une bonne centaine de photos sont punaisées, représentant presque toutes un enfant entouré de ses deux parents, parfois indiens, parfois blancs de peau.

« *Look!* » Sœur Josian Joseph a sorti d'une armoire ce qui ressemble à un grimoire d'une bonne cinquantaine de centimètres de haut. Elle se met à feuilleter les pages jaunies, marquées entre les colonnes d'une écriture élégante et régulière. On dirait un registre. Un registre de milliers de petits noms abandonnés. Elle avance vers les dernières pages, bute et revient en arrière. Elle semble ne pas trouver ce qu'elle cherche. Jusqu'à ce qu'elle arrête net son doigt : « *Here!* » De son index, elle suit l'une des lignes de gauche à droite. D'abord, deux signatures, la sienne, m'indiquet-elle, et celle de mère Teresa. Puis : « Né le 9 septembre 1982, retrouvé le 19 septembre dans une poubelle, adopté en France. »

Jamais on ne m'avait caché d'où je venais. Rien de tout cela n'avait été pour moi un secret. Ni le pays ni le lieu précis et abject où l'on m'avait trouvé. Mais ce jour-là, face à ces rangées de berceaux inchangés, à ces photos de famille recomposées, face à cette sœur, j'étais d'autant plus convaincu de ce dont je n'avais jamais douté : ma vie a commencé dans une poubelle et pourtant le plus beau cadeau qu'on m'ait donné, c'est la vie.

Chapitre 2

Miraculé

Devant un orphelinat, un bébé est jeté dans une poubelle. Il pleure, s'agite. Autour rôdent des chiens errants, en quête d'une pitance. Une femme passe à proximité et, d'entre tous, reconnaît ce cri. Elle s'approche, découvre le nourrisson frêle et vulnérable et l'extirpe du tas d'ordures. Il est nu comme on vient au monde. Elle le prend dans ses bras et l'emmailote avec ses linges. Elle vient de l'arracher à la mort.

Cette histoire, je la connais, elle se passe devant l'orphelinat des Missionnaires de la Charité à Amravati, en Inde. Cette histoire, je la connais, car cette femme c'est mère Teresa et ce bébé c'est moi.

« J'étais avec mère Teresa quand elle t'a récupéré », me souffle sœur Josian Joseph en levant le nez du registre. Trente-quatre ans après, elle n'a pas de souvenirs précis de ce jour ni du bébé que j'étais, mais sa signature atteste là, sous nos yeux, que c'était bien elle. Comme souvent le matin, elles devaient partir faire leur tournée dans les environs, peut-être même jusqu'à la décharge pour porter leur aide aux plus démunis. Et revenir parfois avec un enfant dans les bras.

« Regarde », ajoute sœur Josian Joseph tandis que le père Rupesh me traduit. « Le jour où on t'a retrouvé, tu portais une ficelle autour du cou avec un bout de papier. Et dessus, il y avait un nom : "Robin". » Ma mère, mes parents m'avaient donc donné un nom...

— Et sur ton poignet, il y avait une date écrite au stylo : 9 septembre 1982. Avec, juste au-dessus : « Subhadra. »

« Subhadra » ?

Ça veut dire « la bonne mère » en hindi.

« La bonne mère »... Le nom de ma mère ? Ou le patronage sous lequel elle avait voulu me placer ? J'apprendrai plus tard que « Subhadra » veut aussi dire « glorieuse » ou « chanceuse ». Ce qui signifie que ma mère savait écrire... À moins qu'on l'ait fait pour elle ? Je ne le saurai jamais. Mais ce que je sais maintenant, c'est qu'elle avait laissé une trace d'elle sur moi. Et qu'elle m'avait donné un nom, « Robin », qu'il ait été écrit en hindi, ou en anglais comme ici sur le registre. Par ce nom, elle reconnaissait délibérément mon existence.

Ainsi ne m'avait-elle pas abandonné.

Elle aurait pu me déposer ailleurs, dans un autre lieu, le fallut-il dans une autre poubelle, mais elle a choisi de le faire juste devant l'orphelinat des Missionnaires de la Charité. Dans son geste désespéré, elle a donc induit un espoir, l'espoir que je serais sauvé. Car si l'abandon doit être un délaissement, je choisis, moi, de ne retenir qu'une chose : dans le mot *abandon*, il y a le mot *don*. Ma mère, mes parents m'ont donné la vie, puis ils m'ont donné au monde. D'abord aux sœurs puis, probablement, à d'autres parents. Pour former ce qui allait devenir tout au long de ma vie une succession de rencontres extraordinaires et imprévues. C'est toujours dans les sentiers les plus hasardeux que j'ai rencontré les plus belles personnes. Car rencontrer, c'est aller à l'encontre de l'autre, mais c'est aussi « trouver par hasard » et en un sens, faire histoire avec l'autre.

C'est comme ça que tout a commencé : ma première grande rencontre fut avec mère Teresa. Et la suite fut à l'image du chemin qu'elle avait commencé à tracer pour moi ce jour-là.

À l'époque, en 1982, elle régnait déjà sur les cœurs du monde entier avec son immense sourire. Trois ans plus tôt, on lui avait même décerné le prix Nobel de la paix. Juste avant qu'elle ne me sauve, elle s'était envolée pour le Liban, où Beyrouth-Ouest était assiégée par les troupes israéliennes, menées par Ariel Sharon. En plein cœur du conflit, un hôpital avait été bombardé et une soixantaine d'enfants musulmans

handicapés s'étaient retrouvés livrés à eux-mêmes. Avec son sari de la charité, elle remua ciel et terre pour récupérer les enfants et les faire passer à Beyrouth-Est.

Je me rends compte que la figure qu'elle est devenue aura éclipsé sa vie et son parcours. D'origine albanaise, elle troqua son véritable nom, Agnes Gonxha, pour Teresa, en hommage à Thérèse de Lisieux, « la plus grande sainte des temps modernes ». Après vingt ans passés dans la communauté religieuse de Loreto Entally à Calcutta, elle reçut une révélation, un « appel dans l'appel ». Alors qu'elle se trouvait dans un train qui la conduisait vers Darjeeling, elle entendit la voix de Dieu. « Le message était clair, a-t-elle raconté plus tard, je devais sortir du couvent et aider les pauvres en vivant avec eux. C'était un ordre, un devoir, une certitude. Je savais ce que je devais faire mais je ne savais comment. » Celle qui se décrivait comme albanaise de sang et indienne de nationalité décida donc de se consacrer désormais au service des plus pauvres d'entre les pauvres. C'est ainsi qu'elle fonda en 1946 la congrégation des Missionnaires de la Charité, un ordre consacré au Cœur Immaculé de Marie, qui sans relâche porterait son aide aux plus démunis. Deux ans plus tard, s'ouvrait une première école pour les enfants des rues à Calcutta, au beau milieu de la misère du monde. Les décennies passant, les maisons se multiplièrent à travers l'Inde et les continents, et des congrégations de frères et de pères vinrent étoffer la famille religieuse. Si bien qu'à sa mort en 1997, de l'Albanie à Cuba en passant par l'ex-Union soviétique, les Missionnaires comptaient plus de six cents fondations dans cent trente pays.

En Inde, mère Teresa voguait d'une maison à l'autre. Aux côtés de ses sœurs, elle traînait par les rues ses sandales de l'humilité, distribuant de la nourriture aux pauvres et recueillant les nouveau-nés dans les taudis, les décharges et les poubelles. En cette année 1982, de retour du Liban, elle s'était rendue en visite à l'orphelinat de la mission d'Amravati. Elle y était restée vingt jours, du 1^{er} au 20 septembre. Elle me trouva le 19.

« Ne laisse jamais une personne partir sans qu'elle ne soit plus heureuse que lorsqu'elle est arrivée », disait-elle. Je crois que c'est le sens profond du geste qu'elle eut ce jour-là envers moi.

Ce retour sur ma terre natale, parmi les bienfaitrices qui m'avaient accompagné les premiers mois de ma vie, aurait pu me plonger dans un absolu désarroi. J'avais vu des films larmoyants dans lesquels des orphelins adoptés parlaient sur les traces de leur passé, j'avais lu des récits d'adultes déboussolés luttant contre les fantômes de leurs origines inconnues. Rien de tout cela ne s'est passé ainsi pour moi. Dans cet orphelinat où je suis retourné plusieurs jours de suite, les seuls que l'on a entendu pleurer, c'étaient les bébés. La journée, j'apportais mon aide aux sœurs dans leurs tâches d'intendance, de manutention ou de jardinage. Je me sentais chez moi. L'orphelinat accueillait les enfants de leur naissance jusqu'à cinq ans environ, âge auquel on essaie de les placer dans des écoles. Certains d'entre eux, ceux dont la photo se retrouverait en bonne place sur le tableau de liège, seraient adoptés en Inde ou bien, plus difficilement maintenant, à l'étranger.

Les lieux me semblèrent entretenus et j'appris qu'on nourrissait les enfants grâce aux dons, nombreux, de lait et de vêtements qui émanaient de citoyens indiens de toutes confessions et du monde entier. Sœur Josian Joseph m'expliqua que de mon temps, si les Missionnaires de la Charité bénéficiaient déjà de dons internationaux, ils ne suffisaient pas à offrir des conditions de vie décentes. Il est vrai que j'avais souffert de malnutrition, mes parents adoptifs m'avaient récupéré faible et amaigri. Les onze mois où j'étais resté à l'orphelinat, les sœurs n'avaient guère plus que de l'eau et du sucre à nous donner, ce qui me vaudrait plus tard des problèmes de diabète.

Et voilà qu'une trentaine d'années plus tard, je me retrouvais là, debout devant les mêmes berceaux bleus, à donner le biberon à des nourrissons abandonnés... Malgré tout, l'histoire aura fait quelques progrès.

La vie à l'orphelinat ne semblait pas avoir tant changé. La pauvreté est inextinguible, le dévouement des sœurs, infini. Le matin, elles partent deux par deux rendre visite aux familles aisées dans l'espoir de récupérer des dons. Puis elles s'arrêtent chez des familles nécessiteuses à qui elles en cèdent une partie.

Sur leurs traces, je me rendis un jour à la « décharge » non loin de l'orphelinat – possiblement le lieu où vivaient mes parents. Depuis ma naissance, la ville n'avait visiblement eu de cesse de s'étendre. J'accompagnais le père Rupesh, qui y faisait régulièrement de tristes visites. Nous avons enfourché une mobylette et, au gré des nids-de-poule d'une chaussée défoncée, j'ai vu se déployer sous mes yeux une immense mer de tôles, de bâches et d'ordures. Ici, c'est le « *slam* », comme ils l'appellent. Le bidonville. Deux cents kilomètres de sacs plastiques de toutes les couleurs, de pneus, de briques, de branches, de linge, de boue... Et de bleu. Le bleu des toits en bâches à perte de vue. Ce bleu souillé.

L'endroit était à l'origine une décharge publique. Le lieu où vont les pauvres dans l'espoir de dénicher un peu de nourriture avariée et de quoi construire un abri. Et comme les rats et les chiens errants, ils finissent par y rester vivre.

Père Rupesh avait l'air de se repérer dans cet enfer sur terre. Dans un brouhaha innommable de cris et d'aboiements, nous nous sommes frayé un chemin entre des enfants qui jouaient au ballon avec une bouteille d'eau vide. D'autres, harcelés par les mouches, s'aspergeaient dans les flaques à côté des chiens. Nous nous sommes arrêtés face à un groupe de cahutes devant une maison construite, elle, en dur. Des paroissiens, qui n'avaient pas grand-chose mais nous ont tout offert, nous attendaient là avec du thé et des nans. J'appris qu'il était impoli de refuser ce qui nous était donné, qu'en signe de reconnaissance il fallait toujours accepter.

À l'intérieur, la maison était constituée de deux pièces, la principale servant de pièce de vie à trois générations et une petite salle de bains attenante, qui semblait bénéficier de l'eau courante. Je posais des

questions tandis que père Rupesh me traduisait. Certains membres et amis de la famille qui se trouvaient là semblaient résignés à leur sort, d'autres s'accrochaient à un travail espéré, souvent de menus transports en mobylette ou en rickshaw. Et finalement, des saluts sous forme de mains jointes sur le cœur, des paroles rares et épuisées, des regards emplis de choses qu'on n'aurait pas dû voir et, malgré tout, des sourires.

En sortant, nous avons slalomé entre les allées, les animaux et les enfants livrés à eux-mêmes dans ce labyrinthe. Un peu plus en hauteur, non loin, on pouvait voir s'élever d'autres maisons en dur ornées de murs blancs, d'apparence quasi luxueuse. Le prêtre m'expliqua que tout était entremêlé : le *slam* empiétait sur les terres environnantes comme une excroissance monstrueuse. Mais surtout, c'était directement dans la décharge que les notables et les contremaîtres venaient chercher leur main-d'œuvre. Alors c'était aussi simple de s'y installer. Il y avait même çà et là des bouts de terrains cultivés pour que les femmes, probablement celles que j'avais vues en ville, puissent vendre quelques légumes au marché ou sur le trottoir.

Je me suis imaginé là trente-quatre ans plus tôt, à voir le jour sous l'une de ces bâches. Car, selon toute vraisemblance, ma première « maison » avait été une décharge. Dans des interviews qu'il m'arrivera de donner plus tard à la presse, on me décrira comme « l'enfant des bidonvilles ». Il me semblait pourtant que c'était la première fois que je m'y rendais.

À partir de ce jour, ces images conféreraient une froide concrétude à ce que j'avais imaginé. Que ce serait-il passé si je n'avais pas été abandonné ? J'aurais grandi ici avec ces enfants en haillons et ces vieillards voûtés aux pieds nus. Personne ne peut être garant de sa destinée.

Sur le registre, il était d'ailleurs écrit que j'étais né le 9 septembre, comme l'avaient toujours indiqué mes papiers d'identité. Mais je venais de découvrir que l'on ne m'avait retrouvé que le 19... Que s'était-il passé

dans l'intervalle ? Avais-je vécu ici, avec ma mère ? Mon père peut-être ? Pourquoi avaient-ils décidé de se séparer de moi ? N'avait-on pas voulu de ce bébé ? Mes parents étaient-ils trop pauvres pour me garder ? Combien de temps étais-je resté dans cette poubelle avant que mère Teresa ne me ravisse à la laideur du monde ? Personne ne pourra me le dire et ces dix jours resteront à jamais le plus grand mystère de ma vie.

À peine deux mois après mon voyage en Inde, je me suis envolé pour Rome. Là, sur la place Saint-Pierre, aux côtés de cent vingt mille fidèles, j'ai assisté à la canonisation de mère Teresa. Sur la façade de la basilique trônait un immense portrait d'elle, tandis que le pape François célébrait la messe. Avec la supérieure générale des sœurs de la Charité, sœur Mary Prema Pierick, nous nous étions donné rendez-vous sur le côté gauche de la place, où les sœurs avaient pour habitude de distribuer de la nourriture aux nécessiteux. J'en profitai pour lui donner mon livre *Méditer avec mère Teresa*, un recueil de ses citations les plus marquantes que je venais de publier, et qu'elle remettrait au pape.

Pour la sanctifier, on attribuait à mère Teresa deux miracles de guérison. Pourtant, au milieu de cette foule fervente, j'étais convaincu qu'il n'y en avait eu ni deux ni trois, mais des milliers. Des milliers de miracles d'enfants sauvés, comme moi, d'un destin funeste. J'étais, je suis un miraculé de mère (sainte !) Teresa. Le miraculé d'une poubelle.

Ma mère m'a donné la vie, mais c'est mère Teresa qui m'en a rendu digne. Elle m'a offert le plus beau cadeau qui puisse exister et elle restera toujours pour moi une maman.

À la fin de la semaine que je passai à l'orphelinat, juste avant de quitter Amravati pour Calcutta, sœur Rose Mary me dit :

— On laisse partir beaucoup d'enfants, mais très peu reviennent ici.

Après un silence, elle ajouta :

— On ne pourra pas retrouver tes parents, tu sais...

— Je sais. Je ne suis pas venu ici pour rencontrer mes parents, mais pour connaître le pays qui m'a fait naître. Pour vous voir vous, mes sœurs, mes mères. Je sais maintenant d'où je viens, de chez les plus pauvres d'entre les plus pauvres. Et j'en retiendrai une simplicité éternelle, celle que vous m'avez transmise. Car je ne suis pas venu pour rencontrer mes parents, je suis venu pour vous remercier, mes sœurs, de m'avoir gardé en vie.

Chapitre 3

Le train de ma vie

De mes onze mois passés à l'orphelinat, il ne me reste pour souvenirs que deux photos.

Les deux premières de mon album de photos de famille. Sur la première, je suis dans les bras d'une jeune fille, sûrement une des nourrices de l'orphelinat. Elle a l'air si jeune qu'elle ne semble pas avoir 18 ans. Elle porte une longue natte brune et un bindi noir entre les sourcils, ce point de couleur dessiné entre les deux yeux qu'on réservait originellement aux femmes mariées, et qui peut aussi être symbole de bonheur, de sagesse et de prospérité. Dans ses bras, je porte moi aussi un bindi. Les yeux grands ouverts comme deux grosses billes noires, je regarde dans le vague. J'ai l'air fatigué et comme les enfants qui souffrent de malnutrition, ma tête paraît trop grosse par rapport au reste de mon corps.

Sur la deuxième photo, une quarantaine d'enfants ont été réunis dans le patio de l'orphelinat pour poser. La photo de famille. Nous arborons tous de beaux habits et les filles ont été coiffées avec des nœuds dans les cheveux. Les plus âgés ont été placés derrière et les bébés dont je fais partie par terre, dans les premiers rangs. Je ne saurais dire où je me trouve exactement, nous nous ressemblons tous plus ou moins.

Le reste de l'album de famille se déroule à sept mille kilomètres de là. Sur la page suivante, j'apparais dans les bras d'une autre femme, ma mère. Dans ce qui est visiblement la salle d'attente d'un aéroport. Elle me tient sur ses genoux, tout frêle dans mon pyjama vert, tandis que sur le siège voisin sont installés, dans la même position, une autre mère et son

bébé. Deux mères blanches et leurs bébés indiens. Cette photo a été prise le 30 août 1983, je viens de prendre un avion Bombay-Paris et d'atterrir dans une famille française.

Pour que ce moment advienne, mes parents s'étaient rapprochés d'une amie, Marie-Rose. Elle était en lien avec une association, « Le rayon de soleil de l'enfant étranger », qui mettait en relation plusieurs congrégations (dont les Missionnaires de la Charité) avec des couples français cherchant à adopter. À l'époque, l'adoption à l'étranger était plus facile. Aujourd'hui, même après avoir obtenu l'agrément nécessaire, beaucoup de couples n'y parviennent jamais. Entre autres prérequis, elle n'est accordée qu'en l'absence de solution pour l'enfant dans son pays d'origine.

Mon arrivée fut toutefois incertaine jusqu'au dernier moment. Mais en raison de mon état de santé, le gouvernement indien concéda finalement de me laisser partir. Et puis il n'est pas improbable qu'il ait pu exister quelque querelle entre un État indien peu doté et les sœurs de la Charité, favorisées par les dons étrangers. Accompagné par un bénévole de l'association, je finis malgré tout par monter dans un avion, en direction de ceux qui allaient devenir mes parents.

Cette troisième photo de l'album a donc été prise à mon arrivée à l'aéroport de Paris. La première fois que je les rencontrais. Dans cette salle d'attente, nous étions deux bébés adoptés en même temps, en France et en Belgique. Et, par un heureux hasard, nous fûmes tous deux prénommés Emmanuel. Nous aurions désormais chacun une nouvelle identité, une nouvelle nationalité et une nouvelle vie.

Venus de Grenoble, mes parents s'étaient installés dans le département voisin de la Drôme. Papa était menuisier et, après avoir été aide-soignante, Maman serait mère de famille. À mon arrivée, un autre bébé m'attendait à la maison. À peine plus âgé que moi, il deviendrait mon frère Grégoire. Nous grandirions ensemble, complices.

Plusieurs dossiers d'adoption déposés par mes parents s'étaient débloqués en même temps et nous fûmes trois enfants à arriver en à peine six mois. D'abord Grégoire, 18 mois, recueilli par la DDASS de Valence, puis moi, et enfin ma sœur Marie, quatre ans, venue d'Inde elle aussi, de Bangalore. J'imagine difficilement ce qu'avait pu être cette période-là pour le foyer que formaient mes parents. De deux, ils passaient d'un coup à cinq.

Mais ce ne fut pas tout !

Quelque temps après, nous rejoignit Laetitia, trois ans et demi, venue de Choisy-le-Roi. Comme nous, mes parents l'accueillirent avec amour dans ce qui commençait à ressembler à une grande arche salvatrice.

Des années plus tard arriva Louis-Marie, originaire d'Haïti. Cette fois-ci, mes parents avaient attendu sept ans avant de réussir à adopter à nouveau, probablement en raison du durcissement des conditions. À son arrivée, nous ne connaissions pas l'âge de Louis-Marie, c'est un dentiste qui tenta de le déterminer d'après sa mâchoire. Autour de sept ans.

À l'âge de raison, Louis-Marie avait eu le temps de comprendre la folie du monde adulte. Il nous raconta un peu la vie qu'il avait vécue là-bas. Petit à petit, il se livra sur des souvenirs aussi lointains que pesants. En septembre 1991, le président haïtien avait été renversé par un coup d'État mené par le général Cédras. Aussitôt, pour faire pression sur le cadavre autoproclamé, les États-Unis de George Bush et la Communauté économique européenne avaient suspendu leur aide économique. Puis fut institué un embargo sur le pétrole et les armes et en 1994, l'ONU annonça un embargo commercial. Entre famine et répression, l'enfer s'installa. Plus encore qu'avant, la population fuyait par dizaines de milliers sur des canaux en direction des États-Unis. C'étaient ceux que l'on appelait les « boat people ». Seul au milieu de ce chaos, Louis-Marie avait vécu tout cela, la peur, la misère et la faim. Il nous racontait le manque de vivres et les fois où, avec les autres enfants, ils jetaient des noix de coco aux soldats.

C'est toute cette histoire qu'on voit surgir au fil des pages de l'album photo. Celle d'une famille composée. Trois enfants, puis quatre, puis cinq... De nouvelles têtes, toutes différentes et déjà âgées, qui viennent trouver place autour de la table pour les anniversaires, les Noëls et les fêtes. À l'inverse des autres familles, on ne trouvera là ni photos de maternité ni clichés des premiers moments de vie – qui peuvent s'étirer sur des années. Mais comme les autres familles, ce sera dans les impasses et les silences que l'on devinera le plus parlant.

Avec tout cela, nous formions une famille à la fois unie et de toutes les couleurs. Dans le village de Recoubeau où nous habitions, entre Valence et Gap – puis, plus tard, dans celui de Montlaur-en-Diois, non loin –, nous ne passions pas inaperçus, bien évidemment. D'autant que nous étions souvent habillés pareil : les garçons en culottes courtes et les filles en robes à smocks assorties. Dans la maison que mes parents avaient construite au cœur de la vallée, nous vivions protégés par les montagnes. Il semblait que notre jardin n'avait pour fin que l'horizon des cimes enneigées.

Plutôt modestes, mes parents se sont serrés la ceinture pour nous élever. Ils nous enseignaient à nous entraider, à ne pas gaspiller. Nous recevions malgré tout souvent des cadeaux, que je gardais comme de précieuses reliques. Je me souviens des Noëls heureux et des délicieux gâteaux confectionnés par ma mère pour les anniversaires, tandis que mon père entonnait des chants à la guitare. De Maman je garde d'ailleurs aujourd'hui le souvenir de ce soin qu'elle apportait (et qu'elle apporte toujours !) à la présentation des plats, à la beauté des choses.

Tous les jours, nous nous rendions à l'école primaire du village et, chaque dimanche, à la messe, à côté des retraités. Car là se trouvait l'autre grande différence d'avec les familles alentour : nous étions les seuls à être aussi croyants. La foi, la religion catholique fut, je crois, la source à laquelle mes parents puisèrent – et puisent encore – toute leur force, le ciment de notre petite tribu. Tous les soirs avant de nous coucher, nous

récitions le chapelet en famille dans l'oratoire, la première pièce de la maison que mes parents avaient bâtie. Parfois, le week-end, mes parents nous dispensaient le catéchisme et l'été nous partions en camps de jeunes, puis de scouts ; plus tard, nous gonflerions les troupes des pèlerinages de jeunes catholiques. Il nous arriva même souvent le dimanche de nous rendre à la messe avec une communauté de Saint-Jean, à Montmorin, dans les Hautes-Alpes. Perdus dans la montagne vivaient là en ermites quatre sœurs et un prêtre, dont nous partagions alors le quotidien. Je garderai de cette expérience une inclination certaine pour le silence monacal. Et, de temps à autre, c'est toujours pour moi une joie de descendre retrouver la force de ce silence et la beauté de la liturgie.

Il est vrai que cette éducation catholique a pu être parfois pesante pour certains d'entre nous. À l'école, nous ne forçons que peu d'amitiés ; le décalage entre notre famille pieuse, issue des quatre coins du monde, et nos camarades de classe instaurait une inévitable distance.

À y repenser, je crois que nous vivions un peu à part. Nous ne prenions pas nos repas à la cantine du collège, ne mangions que des produits naturels – chose encore peu courante dans les années 1990 – et n'avions pas de télé. Malgré ce relatif isolement, j'ai beaucoup aimé l'éducation que nos parents nous ont donnée, cette communauté d'amour qu'ils ont formée, et c'est dans la foi qu'ils m'ont transmise que je me suis construit. En somme, je crois qu'ils ont accompli la délicate tâche de créer une unité avec des histoires qui n'étaient pas les leurs.

Pendant ma semaine passée à l'orphelinat d'Amravati, j'ai pleinement mesuré la seconde chance que la vie m'avait donnée. Celle de me voir attribuer de « nouveaux » parents et de trouver en eux un amour inconditionnel et bienveillant. Un matin à l'orphelinat, un événement qui marquerait le reste de mes jours était venu me le rappeler, raide et sans appel.

Alors que je me trouvais dans un couloir avec le père Rupesh, une femme est passée à côté de nous, un nourrisson dans les bras. Elle s'est

arrêtée à hauteur d'une sœur, les deux femmes ont discuté quelques instants, puis la sœur a retiré le bébé des bras de sa mère, dans une sorte de brutalité familière. La femme a ensuite été conduite dans le bureau, auprès de la mère supérieure.

J'apprendrai plus tard que lorsqu'une femme vient abandonner son enfant à l'orphelinat, la religieuse s'entretient au préalable avec elle, seule à seule. Est-elle bien sûr de vouloir laisser son enfant ? Ne veut-elle pas réfléchir un peu encore ? Si la mère est certaine de sa décision, elles conviennent ensemble du caractère définitif ou provisoire de l'abandon. Car certaines mères ne confient leur bébé aux sœurs que pour un temps donné, soit pour nourrir l'enfant à qui elles viendront rendre visite chaque semaine ; soit pour le confier jusqu'à ce que, dans le meilleur des cas, elles soient en mesure de revenir le chercher un jour.

De sorte qu'il existe, si l'on peut dire, plusieurs sortes d'abandon. Comme une gradation dans l'arrachement. Et ce jour-là, quand la porte du bureau s'est rouverte, c'est sous mes yeux que s'est déroulé le plus déchirant.

Suivie par la femme, la mère supérieure est sortie et a prononcé une phrase que je n'ai pas comprise.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? ai-je chuchoté au père Rupesh.

— « C'est notre enfant », m'a-t-il répondu.

— « C'est notre enfant » ?

— Oui, c'est ce qu'elle a dit.

Puis, comme pour confirmer ce triste implicite, il a ajouté :

— La mère l'abandonne. Définitivement.

D'un coup, je me suis senti vidé. Devant moi, ce bébé venait d'être abandonné, comme je l'avais été au même endroit trente ans plus tôt. Devant moi, l'injuste visage d'une histoire que rien ne pourrait enrayer.

La sœur qui s'était occupée de l'enfant est sortie d'une autre pièce. En passant devant nous, elle nous a lancé :

— Venez m'aider, nous allons le déposer.

Dans le bâtiment des garçons, elle m'a tendu l'enfant pendant qu'elle s'affairait à trouver un berceau vide. J'y déposai le nourrisson innocent.

Et priai pour que cet enfant ait la même chance que moi : celle d'être adopté un jour.

Je ne me souviens pas du moment où mes parents nous ont dit que nous avions été adoptés. Tout cela m'a toujours semblé naturel – d'autant qu'avec nos couleurs de peau toutes différentes, difficile d'y couper. À la maison, les parents nous questionnaient peu sur notre vie d'avant – pour ceux qui pouvaient s'en souvenir –, mais si nous souhaitions en parler, alors nous étions écoutés. Bien que mes parents aient peu voyagé – pour des raisons principalement financières – et ne soient donc jamais allés ni en Inde ni en Haïti, nous évoquions les différents pays, leur histoire, les coutumes qu'on leur connaissait. Bien sûr nous avions chacun nos petites « séquelles », ces instants soudains d'effroi et de manque. Les uns cachaient des gâteaux dans la cave pour faire des provisions ; les autres, comme moi, chérissaient comme aucun autre enfant les cadeaux qu'ils avaient reçus.

Il arrive souvent qu'à l'adolescence les personnes adoptées se posent des questions sur leurs origines, quelles qu'elles soient. Que l'on se retrouve prisonnier d'un conflit intérieur et profond. À rejeter l'amour porté par ses parents adoptifs, ces êtres si différents qu'ils n'ont pas la même couleur de peau. Ou que l'on doute de la place qu'on occupe dans un pays qui n'est pas censé être le nôtre.

Ce ne fut pas mon cas. Je ne me suis pas posé toutes ces questions qui ont pu tourmenter certains de mes frères et sœurs à cet âge-là. Moi, j'aimais le silence, je préférais écouter. Ou est-ce parce j'étais arrivé très tôt, à l'âge où les souvenirs nous échappent encore ? Ma sœur Marie, venue d'Inde à quatre ans, elle, se souvenait d'images, de sensations et d'anecdotes. Elle se rappelait même être tombée d'un éléphant !

À l'orphelinat, la sœur m'avait expliqué qu'en plus des raisons économiques, les femmes disent parfois abandonner leur enfant parce que

leur mari n'en veut pas. Ou, pour une raison ou une autre que la civilisation des hommes a bien voulu concevoir, parce que ce bébé fera d'elles une femme exclue, répudiée. Voire pire. On connaît la « malédiction » de naître fille en Inde, et le risque accru d'abandon ou d'infanticide qui en découle.

Mes parents m'apprirent aussi que, dans les lieux les plus pauvres, les garçons étant parfois voués à être placés comme serviteurs – pour ne pas dire esclaves –, un abandon peut alors paradoxalement laisser présager d'un autre destin.

Avait-ce été mon cas ? Je m'étais bien figuré ma mère venue me déposer dans cette poubelle, devant l'orphelinat, mais du reste... s'agissait-il bien de ma mère ? Et mon père ? Quel rôle avait-il joué ?

Je n'avais jamais éprouvé de ressentiment envers eux, simplement parfois l'envie, le besoin de savoir. Là non plus, personne ne pourrait me répondre. Il me faudrait bien accepter une chose, celle de laisser dans l'ombre des pans entiers de mon passé.

Nous ne choisissons pas notre vie, pas plus que nous ne choisissons notre famille. Il est des choses sur lesquelles on n'a pas de prise. Je n'ai pas choisi mes parents, et ils ne m'ont pas choisi non plus : un jour, un bébé est arrivé d'un orphelinat et cet instant allait constituer la page 2 d'un album photo de famille.

Il est arrivé que certains de mes frères et sœurs fassent part de leur volonté de retrouver leurs familles originelles. Je mesure comme ce peut être délicat à entendre pour des parents, mais cela reste une question que l'on ne peut pas ne pas entendre. Quand je me suis rendu en Inde, ma mère a-t-elle craint que je reste y vivre ? Que je les abandonne à mon tour ? Pour moi, les choses ont toujours été évidentes : ma terre, c'est la France. Et ceux que j'appelle « mes parents », « ma mère », « mon père », ce sont eux tous à la fois, car ils le sont tous. Et dans tout cela, ce qui m'importe, c'est d'être resté en vie. Un jour, un de mes étudiants m'a

d'ailleurs dit : « Vous êtes pétillant de vie ! » Oh ! comme cette remarque m'a fait plaisir...

Quand j'étais étudiant à Lyon, j'ai créé une association dont le but était de créer du lien avec des malades à l'hôpital, des retraités en Ehpad, etc. J'avais rencontré dans ce cadre un jeune de 16 ans, Marc, hospitalisé à cause d'une tumeur au cerveau. J'allais lui rendre visite tous les jeudis et, comme le disait Jean d'Ormesson dans son magnifique texte, il est monté dans « le train de ma vie ».

L'état de Marc empirait et les visites de ses parents, terrassés par la douleur de voir leur enfant souffrir, s'espaçaient. Un 7 décembre, l'infirmière m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il ne lui restait que vingt-quatre heures à vivre, tout au plus. « Vous pouvez venir le voir une dernière fois », m'a-t-elle glissé. J'ai quitté les bancs de l'amphi et pris la direction de l'hôpital dans le froid glacial d'un mois de décembre qui s'annonçait triste. Dans l'ascenseur du bloc oncologie, à mesure que les étages se succédaient sur l'écran lumineux, j'ai senti ma gorge se serrer. Je m'étais beaucoup attaché à Marc, nous nous étions raconté nos vies, avec leur lot de peines et d'espoirs.

Il avait l'air extrêmement fatigué, presque déjà un peu parti. Mais ce jour-là, il trouva la force d'un dernier échange, riche de banalités et de choses que l'on n'oublie pas. Et c'est dans ce mélange absurde des moments extrêmes qu'il me donna la plus belle leçon de ma vie.

— Emmanuel, m'avait-il soufflé, tu peux me prêter une de tes mamans ? Dans une respiration insuffisante, il luttait entre les mots. Moi, je n'en ai plus, la mienne, elle ne vient plus me voir... Ça la fait souffrir d'être en face de moi, je le vois bien.

Je ne comprenais pas bien à quoi il faisait allusion en évoquant mes « mamans ».

— Ben tu as bien quatre mamans, non ? précisa-t-il. T'as de la chance.

— Quatre ?

— Bah oui : ta maman qui t'a donné la vie, mère Teresa qui t'a recueilli, ta maman qui t'a élevé et... la Vierge Marie !

Il avait les yeux presque fermés et, pourtant, il venait d'ouvrir les miens. Du haut de ses 16 ans, ce jeune homme sur son lit d'hôpital me retournait. J'en avais 20 et c'est grâce à lui que je pris conscience de la chance que j'avais eu d'avoir, effectivement, quatre mamans. Quatre figures bienfaisantes.

Et surtout, d'être en vie.

— Je te donne la Vierge Marie, lui ai-je répondu.

J'ai sorti de ma poche un chapelet que je portais toujours sur moi, je lui ai offert et de mon pouce droit j'ai dessiné une croix sur son front.

Marc est parti le lendemain, le 8 décembre. Le jour de la fête des Lumières à Lyon... qui n'est autre que celui de la Vierge Marie. Elle était venue le chercher.

Le train de ma vie

« À la naissance, on monte dans le train et on rencontre nos parents.

Et on croit qu'ils voyageront toujours avec nous.

Pourtant, à une station, nos parents descendront du train, nous laissant seuls continuer le voyage...

Au fur et à mesure que le temps passe, d'autres personnes montent dans le train.

Et ils seront importants : notre fratrie, amis, enfants, même l'amour de notre vie.

Beaucoup démissionneront (même l'amour de notre vie) et laisseront un vide plus ou moins grand.

D'autres seront si discrets

qu'on ne réalisera pas qu'ils ont quitté leurs sièges.

Ce voyage en train sera plein de joies, de peines, d'attentes, de bonjours, d'au revoir et d'adieux.

Le succès est d'avoir de bonnes relations avec tous les passagers

pourvu qu'on donne le meilleur de nous-mêmes.
On ne sait pas à quelle station nous descendrons.
Donc vivons heureux, aimons et pardonnons !
Il est important de le faire, car lorsque nous descendrons du train,
nous devrions ne laisser que des beaux souvenirs
à ceux qui continuent leur voyage...
Soyons heureux avec ce que nous avons
et remercions le ciel de ce voyage fantastique.
Aussi, merci d'être un des passagers de mon train.
Et si je dois descendre à la prochaine station,
je suis content d'avoir fait un bout de chemin avec vous !
Je veux dire à chaque personne qui lira ce texte que je
vous remercie d'être dans ma vie et de voyager dans mon train. »

Jean d'Ormesson

Chapitre 4

Digne

De cette trajectoire qui a été la mienne, l'enfant sauvé d'une poubelle, j'ai gardé une fascination pour l'homme, la personne humaine. Je suis un amoureux de l'humain. Amoureux dans le sens où il est un mystère insondable, qui ne se découvre pas, mais dont on ne cesse de vouloir s'approcher. Poussé par cette curiosité, je me suis orienté dès mon cursus universitaire vers la philosophie et, jusqu'à aujourd'hui, j'ai tenté d'élucider le mystère de l'homme, de sa valeur, du respect qu'il mérite.

On ne sait pas finalement ce qu'est une personne. Elle est certes composée d'un corps, d'une âme, d'un esprit, mais aussi et avant tout d'un cœur. Un cœur qui sert à aimer et être aimé. Et c'est parce qu'elle a un cœur qu'elle vit !

Je crois, comme Aristote, que l'âme confère la vie au corps, que l'esprit est la base de la personne. Dans la chair et les os, il existe une âme qui est un esprit et qui vaut plus que l'univers au complet. La personne humaine est en vertu de l'existence même de son âme, qui domine le temps et la mort. Mais, malheureusement, de ses origines à sa disparition, dans son corps comme dans son esprit, l'être humain pourra se voir nié dans sa dignité. Comment la dignité de la personne humaine, qui se retrouve dans le regard de l'autre, vient-elle à être bafouée ? Peut-on redonner une dignité ? Elle qui dépend du respect qui nous est dû autant que de celui que l'on se doit.

J'ai cherché des réponses chez plusieurs philosophes, Aristote, Husserl, Heidegger et Spinoza... Mais c'est en découvrant l'œuvre d'Edith Stein,

philosophe et carmélite d'origine prussienne, que j'ai découvert un cheminement de pensée qui a résonné avec mon propre parcours. Edith Stein était une femme brillante et trop peu connue, intriguée par le mystère de la personne humaine. Si bien que j'ai décidé de consacrer mon mémoire de master en philosophie à son œuvre, et plus particulièrement au traitement qu'elle fait de la dignité de la personne humaine. Elle qui, au fur et à mesure d'un itinéraire d'abord philosophique avant de devenir religieux, a toujours eu pour fondement la préoccupation de l'âme, vue comme le centre de la personne et, plus tard, comme un centre habité par la transcendance.

Son parcours personnel, forgé hors des sentiers battus, inspire un profond respect. Née à la fin du XIX^e siècle dans une famille juive, elle est l'une des rares femmes à suivre des études à l'université, qu'elle poursuit par une thèse sur l'empathie, jusqu'à devenir la première femme allemande docteur en philosophie. Husserl, son professeur, la nommera assistante de recherches.

Engagée, Edith s'intéresse, dès ses années universitaires, à la question des femmes. Elle entre dans une association militant pour l'octroi du droit de vote et se bat pour obtenir l'habilitation à l'enseignement, qui lui sera refusée en raison de son sexe – et plus tard de ses origines juives. « Si la carrière universitaire était rendue accessible aux femmes, je pourrais alors la recommander chaleureusement plus que n'importe quelle autre personne pour l'admission à l'examen d'habilitation », avait pourtant affirmé Husserl.

C'est à travers les questions phénoménologiques soulevées par le philosophe, l'observation de la piété autour d'elle et, surtout, la lecture de l'autobiographie de Thérèse d'Avila, qu'Edith Stein, après s'être éloignée de la religion juive à l'adolescence, s'intéresse de plus en plus à la foi catholique. Elle se fait baptiser en 1922 et, jeune convertie au christianisme, dispense des cours au couvent la décennie suivante. Dans sa pensée, ce besoin absolu de répondre aux questions existentielles : Que suis-je ? Que signifie ma singularité ? On retrouvera aussi ces

interrogations sur la personne humaine dans son engagement pour une éducation féminine, pour un droit des femmes à l'instruction et à l'exercice d'une profession, traité dans ses cours et conférences.

Mue par sa foi, l'universitaire entre en 1933 au Carmel de Cologne et décide de prendre l'habit l'année suivante. Elle devient alors Thérèse-Bénédicte de la Croix. C'est là qu'elle écrit son ouvrage *L'Être fini et l'être éternel*, poursuivant son entreprise de conciliation de la philosophie et de la foi catholique. Elle explore les contours de cette frontière floue en certains endroits et se pose comme exigence d'aller jusqu'aux limites de la raison naturelle pour la faire dialoguer avec la théologie. En fait, chez elle, il n'y a pas, et il n'y aura jamais, d'une part une philosophe qui continue de penser selon les lois de sa philosophie, et de l'autre une femme que les expériences et les rencontres de la vie, la méditation sur les êtres et leur vie d'âme ont conduite à sa conversion. Tout est d'un seul bloc, dans cette âme et dans cet être indissolublement liés.

C'est au moment où elle développe sa pensée philosophique qu'elle est rattrapée par l'Histoire. À l'entrée en guerre, elle qui est d'origine juive se voit contrainte de fuir en Hollande avant d'être bientôt visée par la déportation. Le 2 août 1942, alors qu'Edith se trouve dans la chapelle de son carmel, la Gestapo fait irruption. Le 7, elle est jetée dans un convoi en direction des camps, aux côtés d'un millier de juifs. Le 9, Edith Stein meurt dans une chambre à gaz d'Auschwitz, au cœur de la néantisation de l'homme.

Comment la dignité de la personne humaine vient-elle à être bafouée, niée, saccagée ? J'ai compris par ce travail que les limites du mystère de l'homme n'auront toujours de cesse d'être repoussées. Peut-on redonner une dignité ? Edith Stein sera canonisée en 1998 par le pape Jean-Paul II et son œuvre philosophique fut rééditée en France dans la dizaine d'années qui suivit.

Je crois, peut-être à l'image de ce que j'ai vécu, que c'est par la rencontre que l'on peut redonner une dignité. La rencontre avec un texte,

une musique ou bien avec un autre. Un autre qui nous intrigue ou nous perturbe, car n'oublions pas que « rencontrer », jusqu'au xvii^e siècle, c'est « aller contre » l'autre. C'est aujourd'hui un autre qui s'approche de vous dans toute sa différence et vient vous faire découvrir un monde, vous enrichir ; parfois vous troubler, vous provoquer.

Dans ce qu'il définit comme « l'épiphanie du visage », le philosophe Emmanuel Levinas donne une dimension éthique de la rencontre à l'Autre. « Il y a dans le visage, écrit-il dans *Éthique et infini*, une pauvreté essentielle. La preuve en est qu'on essaie de masquer cette pauvreté en se donnant des poses, une contenance. [...] D'ordinaire, on est un "personnage" : on est professeur à la Sorbonne, vice-président du conseil d'État, fils d'untel, tout ce qui est dans le passeport, la manière de se vêtir, de se présenter. [...] Ici, au contraire, le visage est sens à lui seul. »

Selon Levinas l'Autre s'impose à nous par son visage – le « visage » s'entendant dans sa totalité, c'est-à-dire au-delà de ses caractéristiques que peuvent être la forme d'un nez ou la couleur des yeux. Hors de toute relation de pouvoir, le visage de l'Autre nous parle, il s'adresse à nous et s'expose dénudé, sans défense. « Le visage dans sa nudité de visage me présente le dénuement du pauvre et de l'étranger », écrit Levinas dans *Totalité et infini*. Je ne peux pas m'approprier l'Autre comme un objet, je me dois de le respecter et, par-là, de respecter son humanité. Car derrière le visage de l'Autre, se cache le plus beau et le plus grand mystère de l'homme.

Ce visage se présente à nos yeux sans que l'on n'ait décidé de rien. Par conséquent, il provoque chez moi une réaction, un réveil que je ne peux pas ignorer. « Le visage s'impose à moi sans que je puisse rester sourd à son appel ni l'oublier, je veux dire sans que je puisse cesser d'être responsable de sa misère », dit Levinas dans *Humanisme de l'autre homme*. Par une sorte d'ordre invisible, il m'intime donc de me rendre responsable de la fragilité de l'Autre.

J'ai fait un jour l'expérience de cette « épiphanie du visage » que décrit Levinas. Un vendredi soir à Lyon, alors que je me trouvais sur le parvis de l'église à la sortie de la messe, j'ai croisé le regard d'un enfant trisomique. Son visage m'a frappé.

D'une manière générale, j'ai toujours été attiré par les pauvres – au sens large –, les handicapés, les personnes âgées, les relégués, les simples... Peut-être parce que je suis né dans un pays pauvre, je me sens une proximité avec tous ceux que la société laisse un peu sur le bas-côté, ceux qui vivent dans la simplicité. J'aurais pu être un « pauvre » moi aussi. Et si aujourd'hui, dans le cadre du cercle de pensée que j'ai fondé, je suis aujourd'hui amené à rencontrer de grandes personnalités, des écrivains, des artistes, des journalistes, des Chefs cuisiniers, des Ministres, des ambassadeurs, c'est avant tout la simplicité d'une relation que je recherche.

Ce jour-là, face à cet enfant trisomique, j'ai été ramené plus que jamais à moi-même. Je ne pouvais pas « rester sourd à son appel », comme le dit Levinas. Je réalisai qu'il m'était imposé là un commandement tacite auquel je me devais de répondre : je me devais de faire quelque chose pour me rendre utile à ceux qui en avaient besoin.

C'est ainsi que j'ai fondé l'association « Agapè jeunes Lyon ». *Agapè*, parce qu'en grec, c'est l'affection, la tendresse, le dévouement. Et la charité. Le nom qu'a choisi mère Teresa pour fonder sa congrégation : les Missionnaires de la Charité. Missionnaires d'un amour fraternel, basé sur l'aide, la bienveillance et la prévenance.

Rapidement, quelques amis ont rejoint mon association et nous avons commencé à rendre visite à des enfants dans les hôpitaux, à des adolescents comme Marc, et à des retraités dans des Ehpad. Chaque semaine, nous prenons un moment pour apprendre à connaître ces destins, condamnés aux deux extrémités de la vie. Dans les maisons de retraite, nous retrouvons souvent des dames seules qui nous racontaient les dizaines accumulées d'une vie. Avec elles, nous traversons les époques.

C'est là que je me pris d'affection pour un couple, Berthe et Joseph, respectivement 96 et 98 ans, qui avait intégré l'institution quelques années plus tôt. Lui, grabataire, ne pouvait plus vraiment articuler. Alors, assis l'un en face de l'autre, c'est à travers le regard que le couple se parlait. Dans leurs yeux, on lisait des vies cabossées, faites d'accélération, de virages et de cédez-le-passage. Ils avaient eu deux enfants, décédés tous deux, l'un emporté par le cancer, l'autre par un accident de voiture. C'est Berthe qui nous avait raconté cela à nous, leurs visiteurs, et peut-être un peu leurs enfants aussi. Je lui avais demandé son âge et elle m'avait répondu : « J'ai le présent. » Il vient certainement un âge où l'on se rend compte que ce ne sont plus les chiffres qui comptent, mais bien la façon dont on s'ancre dans ce monde.

Un jour, devant ce couple dont l'un flanchait un peu plus tôt que l'autre, j'avais demandé par curiosité à Berthe si elle aimait toujours son époux. Sa réponse fut la plus belle définition de l'amour qu'il m'ait été donné d'entendre : « Je n'aurai jamais fini de l'aimer, parce que je n'aurai jamais fini de le découvrir », m'avait-elle répondu du haut de ses 96 ans... Car c'était bien là son âge. Ainsi pouvait-on être intrigué jusqu'à la mort par le mystère de l'Autre ! Ainsi, éternel étranger, nous échapperait-il toujours un peu... Et ainsi son visage ne cesserait de provoquer en nous un sursaut d'humanité, un sursaut d'amour.

De la dignité de la personne humaine à la rencontre de l'autre, je me suis toujours posé beaucoup de questions. À la recherche des principes, des causes, de la raison, du savoir et *in fine* – puisque c'est la signification première de la philosophie – de la sagesse.

Pourtant, enfant et adolescent, je n'étais pas considéré comme un « intello ». Je n'avais même jamais été doué à l'école. Au primaire, je pâtais de difficultés de mémoire – séquelles probables de la malnutrition. Patients, mes parents me faisaient travailler le soir, nous répétions les leçons et j'accomplissais laborieusement les exercices.

Contrairement à mon frère Grégoire, qui sauterait des classes et intégrerait plus tard la prestigieuse école militaire de Saint-Cyr.

Je n'étais pas très doué et bien trop bavard. À tel point que la maîtresse me tirait les oreilles ou me scotchait la bouche – méthodes, s'il en est, impensables aujourd'hui.

Les difficultés et les résultats médiocres se poursuivirent pour moi au collège, dont j'obtins le brevet sur le fil du rasoir, puis au lycée. À la fin de la seconde, à l'heure où l'on devait décider de la couleur de son avenir, s'il s'annonçait littéraire, économique ou mathématique, le couperet est tombé. Au lendemain du dernier conseil de classe de l'année, le professeur principal m'a asséné une phrase que je n'ai jamais oubliée : « Emmanuel, tu n'as pas les capacités intellectuelles pour poursuivre des études. » Avant d'ajouter : « On a vu que tu ne savais rien faire de ta tête, mais on espère que tu sauras faire quelque chose de tes mains. »

L'idée était de me faire basculer en filière technique, dans un autre lycée. Le conseil avait en effet pensé que je pouvais être « groom dans un hôtel », par exemple. À la bonne heure ! D'entre tous les métiers, je ne sais pas par quel hasard il leur vint à l'esprit de me proposer celui-ci. Une branche accessible des métiers « manuels » peut-être ? Toujours est-il qu'à ce moment-là de mon existence, cela ne m'avait bien sûr jamais effleuré l'esprit. Après avoir âprement parlementé, il fut finalement convenu que je pourrais intégrer la filière littéraire, car j'aimais lire. Ma première L ne fut certes pas grandiose, mais ce que je retirai de cette bifurcation que l'on avait tenté de m'imposer, c'est bien entendu la tenace ambition de mettre tout en œuvre pour prouver un jour que j'en étais capable.

Et c'est en terminale que j'entrevis la possibilité d'exaucer ce serment intime. Arrivé au bout de ma scolarité secondaire, eut lieu, en effet, la rencontre avec la philosophie. D'un coup, mes questions, ma curiosité, ma soif de connaissances trouvaient enfin une source à laquelle puiser ! Platon, Aristote, Rousseau, Nietzsche, l'art, le devoir, le temps, la Vérité... Je découvrais un puits sans fond de savoirs et de questionnements. Si bien que le cours se transformait parfois en un dialogue avec le prof ! Et c'est

au rattrapage du bac (163 points à rattraper !) qu'eut lieu la rencontre philosophique majeure. Car j'avais beau être passionné par cette nouvelle matière, je n'avais pas obtenu de meilleures notes pour autant... C'est donc un matin de juillet, pendant la préparation de l'oral au fond d'une salle de rattrapage, que je découvris Kant pour la première fois de ma vie.

Je venais de tirer mon sujet, une explication de texte d'un extrait de *Critique de la raison pure*, à élaborer pendant les vingt minutes réglementaires. Nous ne l'avions pas étudié pendant l'année et voilà que je tombais dessus... Je ne me souviens plus du texte précis, mais plutôt que je trouvai dans la préface à la première édition de l'ouvrage cette phrase, que je sais désormais connue : « La raison humaine a cette destinée particulière, dans un genre de ses connaissances, d'être accablée de questions qu'elle ne peut écarter ; car elles lui sont proposées par la nature de la raison elle-même, mais elle ne peut non plus y répondre, car elles dépassent tout pouvoir de la raison humaine. »

Voilà qui résumait mes interrogations, vouées à rester sans réponses ! Nous nous posons des questions sur la vie, la mort, ou encore l'origine du monde, mais dans une impossible équation entre notre ambition et les limites de notre raison, nous nous retrouvons incapables d'y répondre.

Kant m'enseignerait ensuite que pour répondre à la question « Que puis-je savoir ? », il me faudrait utiliser à la fois mon esprit et mes sens, chercher dans l'interstice qui sépare la raison pure de l'expérience. Ainsi peut-être parviendrai-je à mieux saisir l'Autre, si différent de moi, à connaître l'humain.

Grâce à cette rencontre avec Kant – et probablement au fait que j'avais écopé d'un exemplaire du livre déjà annoté –, j'obtins la note de 14/20. Et mon bac, par la même occasion.

On m'avait dit que je ne serais pas capable de poursuivre dans une voie intellectuelle : je me trouvais à présent bien déterminé à ne pas donner raison aux oiseaux de mauvais augure. De ma faiblesse, je ferais une force.

Chapitre 5

L'appel

Dans ma jeunesse catholique, nous voguions avec ma famille de pèlerinages en camps de jeunes. J'idéalisais les prêtres que je rencontrais dans ces rassemblements allègres et chaleureux. Des hommes jeunes pour la plupart, actifs, investis d'une mission auprès de leur communauté, tout en continuant à vivre avec leur temps. Je m'imaginai devenir l'un des leurs. Pas un prêtre vieillissant dans une paroisse reculée comme le voudrait l'image d'Épinal, mais un prêtre voyageur, ouvert à la jeunesse, aux horizons et aux cultures les plus éloignés. Un prêtre qui, grâce à des études poussées, transmettrait au-delà des frontières la foi et l'entraide.

Voilà un rêve bien peu commun pour un adolescent de 18 ans, j'en conviens. Mais j'avais toujours été nourri par cette ferveur catholique, spirituellement bien sûr, mais aussi humainement et intellectuellement. Nous n'avions évolué que dans ce monde-là, un monde fait de simplicité, de prières et de chants. Un monde où les icônes qu'on accroche, adolescent, aux murs de sa chambre ne représentent ni chanteurs ni footballeurs. Où quand on rêve son avenir, on l'imagine face à une assemblée de fidèles le dimanche matin. Un monde où les semaines se succèdent dans le partage de l'eucharistie et le pardon de la confession. Et puis, pour quelqu'un qui s'appelle Emmanuel (« Dieu est parmi nous »), qui plus est « Leclercq », n'est-ce pas un destin tout tracé ?

La première fois que j'ai pensé à devenir prêtre, j'avais quatre ans. C'était en octobre 1986, à Lyon. Jeune pape élu quelques années plus tôt, Jean-Paul II était en visite dans la région. Je me souviens d'un grand

rassemblement, de dizaines de milliers de personnes venues acclamer le représentant du Christ sur Terre. Des amis de nos parents faisant partie de l'équipe organisatrice de l'événement, nous avons pu trouver des places juste derrière les barrières de sécurité. Je me souviens avoir vu l'hélicoptère papal descendre du ciel, puis, après une longue attente, le promontoire vitré de la papamobile fendre la foule au loin. Plus la voiture s'approchait, plus ardemment les fidèles agglutinés priaient, applaudissaient et criaient. Dans la Jeep auraient pu se trouver les Stones ou les Beatles, il régnait là une ambiance de stade en délire. À son passage, le pape bénissait la foule, inclinant sa mitre et agitant sa fêrule. Le regard porté tantôt au loin, tantôt sous son nez, il balayait la marée humaine venue se presser à ses pieds.

Plus la papamobile s'approchait, plus je sentais les cœurs s'embraser autour de moi. Et, arrivé à ma hauteur, nos regards se sont croisés. Un bref instant, pas grand-chose, un échange parmi tant d'autres ce jour-là, mais le regard de l'homme le plus important pour nous, le pape, dans celui d'un enfant de quatre ans.

Au même moment, distinctement, j'ai entendu une voix me dire : « Toi aussi, Emmanuel, un jour tu auras des habits sacerdotaux. »

Je me suis retourné, cherchant d'où cela pouvait provenir. Personne. Le visage tourné vers la Jeep, mes parents, mon frère, mes sœurs acclamaient le Pape.

Mais sans vraiment avoir compris la phrase, je me suis soudainement senti heureux de l'avoir entendue. Une impression de ciel dégagé, de bien-être immédiat, de joie. Plus tard, je décrirai ainsi ce moment, cette voix mystérieuse qui m'avait montré la voie : l'appel.

Quelques jours plus tard, je demandai à ma mère :

« Des habits sacerdotaux », ça veut dire quoi ?

Depuis plusieurs jours que je réfléchissais au sens décidément énigmatique de ce mot, j'étais arrivé à la conclusion suivante : « Des habits, ça sert d'auto. » Des habits qui servent d'automobile, donc.

Mes parents avaient-ils prononcé cette phrase ? Ou bien m'avaient-ils expliqué à quoi servait la papamobile ? Peu importe, j'en retenais une seule promesse : non seulement j'aurais de beaux habits, mais aussi des voitures !

— Ça veut dire être prêtre, mon chéri, m'avait répondu ma mère.

Être prêtre ? Comme le père Sankalé !

À la maison, nous avons toujours reçu des prêtres en habits pour partager le déjeuner dominical, mais c'est l'image de l'admiré père Sankalé qui me vint ce jour-là ; un prêtre que nous avons rencontré par l'intermédiaire d'amis des parents. Avec son col romain, ce petit rectangle immaculé qui couvre la pomme d'Adam. Il officiait dans le diocèse de Marseille et deviendrait plus tard évêque en Guyane, sa terre d'origine. Si je devais avoir des habits sacerdotaux, alors je voulais être comme lui. C'est entendu, je suivrai son chemin. Et puis, pour un enfant qu'on avait retrouvé nu dans une poubelle, voilà qu'on me donnerait des habits !

Je ne contai à personne, pas même à ma famille, l'histoire de cette voix qui s'était adressée à moi. Peut-être finis-je par le leur dire au lycée, je ne me souviens plus bien, mais je le tenais secret vis-à-vis de mes camarades de classe. Dans le lycée public où nous étions, personne ou presque n'était catholique pratiquant. Nous passions déjà pour des intégristes à aller à la messe le dimanche, alors devenir curé ! Qui plus est dans des églises désertées... L'été après le bac, je répondis donc à mes amis que j'étais en train de réfléchir à mon avenir et, pour éclaircir mon souhait, je pris conseil auprès de l'évêque du diocèse.

— Monseigneur, je crois que je veux devenir prêtre.

— Tu sais, m'avait-il répondu, c'est un long chemin que celui qui conduit à la prêtrise.

Nous avons discuté un long moment, duquel il ressortit que j'étais encore trop jeune pour envisager pleinement la prêtrise, qu'il me fallait d'abord connaître la vie. Manquant certainement de maturité, je n'avais

pas le recul nécessaire pour comprendre les tenants et aboutissants de ce choix si profond et si singulier.

Pour devenir prêtre, il faut passer par le séminaire, l'établissement d'enseignement supérieur qui forme les « étudiants » à la prêtrise et, surtout, qui les accompagne dans le *discernement*. Pendant les cinq années – et plus particulièrement les deux premières – qu'y passe l'élève, il tente de discerner ce qui, dans son vœu, ressort d'un appel à Dieu ou d'une projection personnelle. C'est seulement une fois que sa pensée est clarifiée, qu'il a acquis une netteté d'esprit, qu'il confirme ou non sa vocation et sa volonté de se mettre au service de l'Église.

Trop jeune pour intégrer le séminaire, je fus donc dirigé par l'évêque vers une année de « propédeutique », c'est-à-dire d'enseignement introductif à la philosophie, à la théologie et à l'écriture sainte, une année « fondation spirituelle ». En d'autres termes, pour celui qui ressent un appel à devenir prêtre, une prépa avant d'entrer au séminaire. Une année de réflexion avant le discernement.

La prêtrise est un long chemin.

C'est ainsi que je m'engageai à 18 ans dans une année de joies et de combats, où j'appris à me connaître d'une manière tout à fait nouvelle. Une année mise en place par le concile Vatican II pour envisager la vocation, c'est-à-dire l'« appel » au sacerdoce. Ou, pour se référer à l'étymologie, l'appel au « sacrifice ». Car elle était là la véritable signification du mot « sacerdotal » : la capacité du corps ecclésiastique à s'offrir à Dieu en sacrifice.

En septembre, j'entamai mon année de propédeutique au sein de celle qui s'appelle aujourd'hui la maison Saint-François de Sales, à Paray-le-Monial, dans le sud de la Bourgogne. Une ville qui, chaque année, attire deux cent mille pèlerins sur les traces de sainte Marie-Marguerite, une religieuse du XVII^e siècle à qui le Christ est apparu. Non loin du centre-ville

et de la basilique romane du Sacré-Cœur qui fait face à la rivière, au cœur d'un immense parc, trônait la magnifique maison Saint-François de Sales, petit châtelet accolé à une chapelle. C'est là que je m'apprêtais à passer une année de silence et de prières, de messes, de confessions, de récitation de chapelets, de méditations des textes bibliques et de lectures d'ouvrages spirituels.

Dans cette école d'« apprentis prêtres » comme il en existe une quinzaine en France, nous étions trente-deux élèves, dans l'ensemble un peu plus âgés que moi. Avec, pour se le figurer, un faux air de classe de terminale S – non mixte – dans un lycée privé.

Ensemble, nous nous familiariserions avec la vie religieuse, intellectuelle et communautaire. Je quittais donc une petite communauté de sept personnes, ma famille, pour commencer une vie de fraternité auprès d'une autre, plus vaste. La vie fraternelle étant l'un des piliers de la prêtrise, à l'image des apôtres, frères du Christ.

Dans un dialogue avec le Christ, les journées étaient rythmées par la prière. À 7 heures, les élèves descendaient dans la chapelle pour les Laudes, ces prières chantées au commencement de la journée pour célébrer la résurrection du Christ. Pour ma part, j'aimais me lever plus tôt pour descendre prier seul un moment, entre 6 et 7 heures. Là, dans le noir et le silence de l'aube, seule brillait la petite lumière rouge du Saint-Sacrement. À côté du tabernacle – ce meuble où l'on place les hosties –, elle évoque la présence de Dieu.

Après un petit déjeuner en silence, nous suivions dans nos chambres individuelles une heure de *lectio divina*. C'est-à-dire une lecture d'un passage de la Bible sur lequel nous méditons ensuite, en essayant d'appliquer aussi cette parole divine à notre vie, à notre époque. Comme à l'université, le reste de la matinée, nous suivions des cours dispensés par des professeurs prêtres ou laïcs : introduction à la théologie, à la spiritualité, à l'écriture sainte... J'aimais ces cours, j'étais avide d'apprendre.

À 12 heures, nous assistions à la messe, avant un déjeuner dans le réfectoire où il nous était permis de parler. L'après-midi verrait se succéder des cours ou des travaux personnels, jusqu'aux vêpres de 18 heures, l'office chanté pour le coucher du soleil. Le dîner avait lieu pour moitié en musique (classique), pour moitié en écoutant une conférence enregistrée, avant d'échanger au dessert. À 21 heures, la journée s'achevait dans nos chambres, en silence. Un rythme étudiant bien peu commun, nous en avions conscience.

Tout au long de la semaine, à tour de rôle par équipes, nous nous chargions de la vaisselle et du ménage. Et le samedi matin, nous nous répartissions les travaux communautaires : jardinage, mécanique... nous avions chacun une mission pour l'année. La mienne avait ceci de poétique qu'elle consistait à fleurir la chapelle.

L'après-midi étant libre, nous nous adonnions à des occupations comme n'importe quels autres jeunes de nos âges – ou presque : sport, balade en ville, boutiques, librairie... Mais à 17 heures, il fallait être rentrés pour les vêpres solennelles, les premières vêpres avant le dimanche. Le jour du Seigneur justement, nous étions affectés dans une paroisse avoisinante. En aube blanche, nous avions pour mission de coordonner les servants d'hôtel, avant d'être conviés à déjeuner chez les paroissiens, souvent des familles aisées, parfois même châtelaines. J'étais heureux de ce repas partagé, non seulement parce que j'ai toujours été fin gourmet, mais surtout parce que les uns et les autres se confiaient à nous et nous racontaient leur semaine. Après une semaine faite de silence et de prières et une année ponctuée de nombreux temps de retraite, la convivialité du dimanche me rappelait une autre des missions du prêtre : l'animation d'une paroisse. Et puis, pour moi qui passais mon temps à la bibliothèque de l'institut à dévorer les quatre évangiles et les livres spirituels, c'était là un moment de connexion avec le monde dans lequel nous vivions.

Car la volonté de maintenir un lien avec l'extérieur, de me tenir au courant, d'écouter le bruit du monde ne m'avait pas quitté. Sur la télévision de la salle communautaire, je regardais d'ailleurs les informations dès que possible. À l'époque, les portables n'étaient pas encore intelligents, mais il nous était de toute façon défendu d'en posséder. Le mien est resté dans un carton pendant un an. Et pour appeler nos familles, nous nous rendions une fois par semaine dans une cabine téléphonique.

Pour nous accompagner dans cette vie aussi solitaire que fraternelle, nous avions chacun un « père spirituel », un prêtre en exercice dont le rôle était de nous guider sur notre chemin. Tel un « ami fidèle », « un trésor de sagesse au cours de nos chagrins, tristesses et chutes », comme le disait François de Sales, l'évêque qui avait donné son nom à notre institution. Chaque mois, notre père spirituel nous prodiguait ses conseils et avis, nous aiguillant dans nos questionnements et nous encourageant dans les moments de doute. Ce qui se dirait entre nous le resterait – comme chez un psychologue –, seul un avis aux supérieurs serait rendu par le père spirituel.

J'avais choisi pour m'éclairer dans cette délicate tâche le père Fort, le plus âgé. Le père Fort dénotait, habillé de façon décontractée. Sage et profondément humain, il ne jugeait pas, mais vous invitait à vous découvrir tel que vous étiez. Je plaçai en lui toute ma confiance. Et c'est lui qui m'apprit à m'ajuster, à devenir responsable, car qu'est-ce au fond que d'être père, si ce n'est d'être responsable ?

À la fin de l'année, le père Fort et le supérieur me firent comprendre que je n'étais pas assez mature pour poursuivre vers le séminaire, puis la prêtrise. Que ce n'était peut-être qu'une question de temps, mais qu'il me fallait vivre encore dans le monde en tant que laïc.

Pas assez mature... Il est vrai que depuis que j'avais quitté le cocon familial, je sentais que quelque chose ne concordait pas tout à fait. Un décalage d'avec les autres, une impression de ne pas être complètement à

ma place, parfois de jouer un jeu, de n'être plus moi-même. Pourtant, dans ce lieu de dévotion, l'univers était proche de celui dans lequel j'avais baigné et des valeurs que l'on m'avait inculquées : la foi, la fraternité, la simplicité. Peut-être était-ce effectivement une question d'âge, la différence se faisant plus prégnante face à mes interrogations qui pouvaient être considérées comme naïves par d'autres élèves, plus adultes. Ou peut-être était-ce une question plus profonde, une question liée à ma place sur Terre à l'heure d'entamer un dialogue avec le ciel.

Cette décision de l'institution ne m'arrêtait pas définitivement sur le chemin de la prêtrise, m'avait expliqué le père spirituel, elle marquait simplement une pause.

Aussi difficile fût-elle à accepter.

Je me suis alors retrouvé seul face à mon avenir... Qu'allais-je faire dorénavant ? Il fallait bien commencer des études. Pourquoi ne pas devenir ingénieur des eaux et forêts, et être ainsi proche de la nature ? Ou bien étudier une matière plus abstraite ? Moi, à qui l'on avait prédit que je n'y arriverai pas... que je n'en avais pas les capacités ? Soit. Admettons que je m'y aventure, à quelle carrière me destiner ?

Comme d'autres êtres avant moi taraudés par le questionnement, c'est assez naturellement que la philosophie m'apparut comme la discipline la plus apte à assouvir ma soif de comprendre. C'était peut-être ma façon d'« être là » au sens heideggérien. Dans son ouvrage *Être et temps*, Heidegger désigne en effet l'essence de l'homme par le mot *Dasein*, *Da* signifiant « là » en allemand et *sein*, « être ». L'homme est un « être-là », un « être présent », ce qui le différencie des choses. Lui qui est à considérer d'abord par rapport à lui-même s'interroge, questionne le monde. La discipline attiserait plus encore ma curiosité et me permettrait, j'en étais sûr, de trouver ma voie. Et puis, de l'Antiquité à Edith Stein, je ne serais pas le premier à vouloir concilier foi et philosophie.

C'est ainsi que je m'inscrivis à Lyon 3 pour cinq années de philosophie. Cinq années d'études des causes, des principes et des systèmes d'idées.

Aristote, Platon, Spinoza, Kant, Nietzsche, Levinas... Je décidai de me spécialiser en philosophie morale et éthique, de fouiller les recoins du comportement humain, avec ses règles de conduite et ses justifications. « Que dois-je faire ? » et « pourquoi ? » étant les questions autour desquelles ces deux philosophies s'articulent, la philosophie morale s'attachant aux règles à suivre pour s'acquitter de son devoir (vis-à-vis des autres) et l'éthique, aux principes à suivre pour atteindre son propre bonheur.

Je passais mes journées à la bibliothèque, plongé dans des textes ardues mais passionnants. Je n'étais pas major de promo, loin de là, mais je m'accrochais et, chaque année, faisais montre d'une persévérance à toute épreuve. Le petit monde de la faculté me semblait tout à coup très ouvert après une année un peu hors du monde. Certains profs – comme dans l'agora, toujours habillés de la même façon – incarnaient à la perfection le mythe du philosophe antique ; d'autres, jeunes, dynamiques, passionnés, laissaient deviner un métier de pensées et de rencontres exaltantes et me donnaient plus encore le goût d'une matière que je commençais à découvrir essentielle à l'humanité.

À Lyon, mes parents nous avaient loué avec mes deux sœurs un appartement donnant sur une jolie place, non loin d'un belvédère avec une vue magnifique sur le Rhône et la partie est de la ville. Tous trois boursiers, nous rentrions tous les week-ends chez nos parents.

Je m'étais construit un petit groupe d'amis issus du scoutisme et de groupes de prières, mais très peu d'amitiés à la fac. À côté des élèves un peu roots, j'étais le plus classique de l'UFR de philo, ce qui ne facilite pas vraiment l'intégration en général... Après un examen où j'avais échoué, un élève qui, lui, avait eu une bonne note m'avait dit : « T'aurais dû fumer un joint avant le partiel, comme moi. J'te jure, ça marche ! » J'étais un Le Quesnoy perdu dans *Le Péril jeune*.

Je restais à distance de ces moments étudiants initiatiques, du joint partagé dans un quinze mètres carrés ou des soirées arrosées. La première

fois que je suis entré en boîte, ce fut que des années plus tard, avec mes propres étudiants !

Je ne comptais donc que peu d'amis, mais ayant décidé cette année-ci d'écouter plus que de poser des questions, beaucoup venaient me voir pour parler. Comme l'on vient parfois se confier à celui qui ne nous ressemble pas. Je me souviens notamment d'un étudiant qui s'approcha de moi à la fin d'un cours de métaphysique :

— Emmanuel, m'avait-il demandé, t'es croyant, toi, non ?

— Oui.

— Apprends-moi à prier.

— À prier ?

— Oui, j'aimerais essayer. Tu pourrais m'apprendre ? Je lui proposai d'aller prendre un verre et il m'expliqua qu'il faisait des séances de spiritisme à ses heures perdues.

Sur la table du bistrot, j'ai déposé le Nouveau Testament, que j'emporte souvent avec moi, et lui ai dit de l'ouvrir à n'importe quelle page. Il a avancé sa main et d'un geste nonchalant a rabattu une partie de l'ouvrage. Il venait d'ouvrir la Bible sur l'Évangile selon saint Luc (11, 1, 13) :

« Il arriva que Jésus, en un certain lieu, était en prière. Quand il eut terminé, un de ses disciples lui demanda : “Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean le Baptiste, lui aussi, l'a appris à ses disciples.” Il leur répondit : “Quand vous priez, dites : Père, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne.” »

Suivi du « Notre Père » que Jésus enseigne à ses disciples... Ce camarade étudiant venait de tomber sur le passage où Jésus apprend justement aux apôtres à prier !

Nous nous sommes demandé si un message ne lui était pas envoyé...
et j'appris des années plus tard qu'il s'était fait baptiser.

Chapitre 6

Croire en la jeunesse

Jeudi 6 septembre 2007. 7 h 45. Je m'avance rue Sala, à Lyon, vers les portes d'un des lycées huppés de la ville. Je n'ai jamais donné de cours de ma vie. Ni même passé un entretien en bonne et due forme pour ce poste de professeur remplaçant que je m'apprête à prendre. J'ai 24 ans, je viens de valider un master 2 de philosophie, d'entamer une thèse sur Levinas et un soir, dans un dîner, une amie d'amis, prof dans un lycée privé, m'a proposé de prendre sa relève pendant son congé maternité. Il n'en a pas fallu plus pour qu'une semaine après, je me retrouve, veste, chemise et cravate devant le portail du lycée.

Passé l'accueil, je finis par trouver la salle des profs avec difficulté. À l'intérieur, la photocopieuse marche à plein régime, couvrant les voix des enseignants qui discutent, un gobelet en plastique à la main. À ma vue, un visage se tourne vers moi.

— Salut, t'es qui ?

— Bonjour, je suis Emmanuel Leclercq, je viens remplacer Mme Rachel en philo.

— Ah ! C'est toi le remplaçant ? T'as l'air jeune pour être prof !

Ce n'est pas la première fois qu'on me rappelle mon apparence juvénile.

— Vous savez où je peux trouver la CPE ? je demande. On devait se retrouver en salle des profs, avant de commencer le cours.

— Elle était là il y a cinq minutes, elle va revenir je pense... Ah attends ! J'entends ses talons qui claquent.

Il passe une tête dehors.

— Béatrice ? Y a le remplaçant de Marie qui est là !

Béatrice s'arrête dans l'entrebâillement de la porte.

— Ah ! Oui, bonjour, comment allez-vous ? Vous avez trouvé facilement ?

— Oui, je...

— Allez, je vous emmène chez les terminales, ça va sonner. On se retrouvera après pour faire un point.

En trottinant quelques mètres derrière ses talons qui claquent, je me demande, comme tous les profs remplaçants parachutés du jour au lendemain devant une classe, à quelle sauce je vais être mangé.

Au fond du couloir, à travers une porte ouverte, s'échappe un léger chahut.

— Bon, je vous laisse là, me lance Béatrice, bonne chance et à tout à l'heure !

— Ah ! D'acc..., je...

Elle a tourné les talons.

Je vais maintenant devoir franchir seul le pas de cette porte.

Dans un crissement de chaises, les élèves se lèvent, rectilignes. Pas de doute, nous sommes bien dans un lycée huppé. Face à tous ces grands échalias, mon mètre 68 me semble bien peu de chose. La rentrée est passée depuis une semaine et aucune de ces trente têtes ne soupçonne qu'on m'a appelé en renfort il y a à peine deux jours, ni qu'il s'agit du premier cours de ma vie.

Les élèves ont eu beau se lever machinalement, le chahut continue. Mais je ne dirai rien jusqu'à ce qu'ils se soient tus. Ce ne sera pas à moi de leur intimer de le faire, ces jeunes bientôt étudiants – presque adultes et que je vouvoierai – devront le comprendre. Je ne suis peut-être pas

préparé, mais ça, je le sais : les premières secondes sont décisives. Ça passe ou ça casse.

— Il est hyperjeune ce mec !

Une voix grave porte plus que les autres.

— On va se marrer, lui répond son voisin.

Les derniers chuchotements finissent par s'éteindre. Je laisse retomber le silence plusieurs longues minutes, le temps d'instaurer un léger malaise. Puis je lance la phrase inaugurale qui deviendra ma marque de fabrique :

— Mesdemoiselles et messieurs, bonjour, bonjour, soyez les bienvenus ! J'espère que vous allez bien !

— Bonjour...

— Je suis Emmanuel Leclercq, je remplacerai Mme Rachel ces prochains mois. « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

En ce jour, la célèbre phrase de Socrate me semble parfaitement appropriée, autant à leur position d'élèves philosophes qu'à... la mienne.

— Mais qu'est-ce qu'il fout là, lui ?

La voix s'est élevée du fond de la salle.

— Vous ! Vous qui venez de parler, prenez vos affaires et allez attendre dans le couloir devant la porte. En réfléchissant à ce que vous venez de dire, vous comprendrez peut-être ce que je suis venu faire.

Après avoir terminé mon introduction une dizaine de minutes plus tard, je le fais entrer à nouveau.

— Voilà comment ça se passera cette année, j'ajoute. Il y aura du silence, car dans le silence se trouvent les plus belles paroles. Dans le silence, on écoute l'autre et on apprend à le connaître pour le comprendre.

Silence.

— Bien, maintenant, je vais vous demander de sortir une feuille coupée en deux au format A5 et d'indiquer vos nom, prénom, date de naissance...

La suite, vous la connaissez.

*

Je ne croisai la directrice du lycée qu'à la suite du cours et signai mon contrat quelques jours plus tard. Après ce premier jour – dont, de façon plus ou moins traumatique, se souvient chaque professeur –, je commençai à appréhender le rôle du prof. Comme le philosophe, il transmet à l'élève une méthode grâce à laquelle celui-ci parviendra à trouver des réponses par lui-même et, dans le meilleur des cas, à s'approcher de la vérité. En cela, la philosophie est une discipline d'action.

On me confia bientôt aussi une classe de BTS en culture générale, et, les années s'enchaînant, des dizaines de classes jusqu'à aujourd'hui. De Lyon à Nantes, en passant par Toulouse, Avignon, La Rochelle ou les petites villes de Bourg-en-Bresse et Belley, j'étais devenu professeur de philo pour des terminales, de culture générale pour des BTS, de déontologie pour des infirmières en formation, d'éthique pour des étudiants en école de commerce, mais aussi de latin au collège, et même documentaliste ! On m'appelait en tant que professeur remplaçant pour un congé maternité, un arrêt maladie ou, bien souvent il faut le dire, une dépression.

Bien sûr, tout cela m'a demandé beaucoup d'énergie et... beaucoup de lettres de motivation ! Recommencer. Toujours. Mais être envoyé temporairement aux quatre coins de la France me convenait et étanchait ma soif de voyages et de nouveaux horizons. De tous ces établissements où j'ai enseigné, je garde le souvenir de merveilleux moments d'échanges, qui m'ont enrichi autant que, je l'espère, les élèves.

Jour après jour, j'ai perfectionné ma pédagogie, me découvrant au passage plus à l'aise avec les lycéens qu'avec les collégiens. Non seulement parce que, quand vous ne l'avez pas étudié depuis la fac, vous vous retrouvez parachuté prof de latin en cinquième, mais surtout parce que l'enseignement aux jeunes de 11, 12 ou 13 ans implique un cadre pédagogique très resserré. Or, j'ai choisi de placer l'enseignement que je

dispense en philosophie aux terminales – qui, l'année suivante, deviendront étudiants – sous le signe d'une certaine liberté.

Dans mes cours, je veux que rien ne soit obligatoire, mais que tout soit possible. Je ne dicte pas. Les élèves, que l'on se doit d'éduquer à la responsabilité, prennent bien sûr des notes, mais je n'hésite pas à leur dire qu'ils peuvent aussi enregistrer. Sachant que, dans une heure, nous n'avons que... neuf minutes d'attention soutenue.

Je ne donnerai pas beaucoup de devoirs non plus, tout du moins pas de devoirs maison pendant les vacances – on s'épargnera le fléau des copiés-collés Internet. Et puis, les vacances ne sont-elles pas faites pour se reposer avant tout ?

Entre autres textes, j'inviterai les élèves à relire *Le Petit Prince*, où tout est dit. La *Lettre à Ménécée* d'Épicure, aussi :

« Qu'on ne remette pas la philosophie à plus tard parce qu'on est jeune, et qu'on ne se lasse pas de philosopher parce qu'on se trouve être vieux. Il n'est en effet, pour personne, ni trop tôt ni trop tard lorsqu'il s'agit d'assurer la santé de l'âme. Or, celui qui dit que le moment de philosopher n'est pas encore venu, ou que ce moment est passé, est semblable à celui qui dit, s'agissant du bonheur, que le moment n'est pas encore venu, ou qu'il est passé. Par conséquent, doivent philosopher aussi bien le jeune que le vieillard, celui-ci afin qu'en vieillissant, il reste jeune sous l'effet des biens, par la gratitude qu'il éprouve à l'égard des événements passés, et celui-là afin que, tout jeune qu'il soit, il soit aussi un ancien par son absence de crainte devant ce qui va arriver. Il faut donc consacrer ses

soins à ce qui produit le bonheur, tant il est vrai que, lorsqu'il est présent, nous avons tout, et que, lorsqu'il est absent, nous faisons tout pour l'avoir. »

Face à cette matière un peu déroutante, les élèves me demandent souvent : « Mais comment on révise la philo ? » Je leur conseille une chose : n'apprenez rien (sauf quelques citations), mais comprenez tout ! Car quand on comprend, on retient. J'en profite aussi pour les prévenir que je ne veux pas les entendre se plaindre – ce qu'ils se rappellent entre eux, lorsque l'un ou l'autre faillit.

À 17 ans, lorsque j'ai dû me rendre aux épreuves du rattrapage du bac dans un lycée éloigné, ma mère m'a accompagné. Dans la voiture lancée sur la nationale, elle avait mis France Info, comme chaque matin. Jacques Chirac était ce jour-là reçu par Gerhard Schröder. Deux heures plus tard, je tombai sur le sujet d'histoire-géographie : « La France et l'Allemagne. » Après avoir un peu piteusement préparé mon intervention à l'oral, ne sachant trop quoi répondre, j'ai embrayé face à l'examineur sur le réchauffement des relations entre la France et l'Allemagne : en témoignait la rencontre le jour même du président français et du chancelier allemand.

Quand les résultats sont tombés, je fus aussi étonné qu'aux anges : 13/20. Je n'avais pourtant pas réussi à sortir grand-chose de pertinent, à part cette histoire de rencontre au sommet ! Dans les couloirs du lycée où nous étions venus chercher les résultats, j'ai croisé l'examineur, à qui j'ai fait part de ma surprise. « Je vous confirme, vous avez fait un hors sujet, m'a-t-il confié, mais je n'encouragerai jamais assez les élèves qui ont des connaissances sur l'actualité. »

Non seulement j'ai failli appeler le P.-D.G. de France Info pour le remercier, mais cette phrase a semé en moi une véritable appétence pour la culture ! En l'occurrence, tout le mérite était à attribuer à ma mère qui

avait allumé la radio, mais cela m'a permis de réutiliser cette idée par la suite dans ma pédagogie.

Ainsi, je commence chaque cours avec la « phrase du jour ». Par exemple : « L'art ne veut pas la représentation d'une chose belle, mais la belle représentation d'une chose », Kant. Et nous partons de cet élément en lien avec le cours qui suit pour enclencher une réflexion. Après cinq minutes de silence où chacun a médité à ce que l'on vient de lire ou d'entendre, nous entamons une discussion autour du sujet.

Je peux aussi distribuer un article de *Paris Match* titré « La robotique : quand l'intelligence artificielle donne le La » pour lancer une discussion sur la responsabilité du chercheur ; lire une citation de Fabrice Luchini ou le discours d'Angela Merkel à l'occasion de la remise des diplômes à l'université d'Oxford ; et, bien sûr, me tourner vers le passé, avec par exemple un extrait du poème « Melancholia » de Victor Hugo – tiré de ses *Contemplations* – pour évoquer le travail des enfants :

« Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.

Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,

Innocents dans un baigne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : "Petits comme nous sommes,

Notre père, voyez ce que nous font les hommes !”
Ô servitude infâme imposée à l’enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu’a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait – c’est là son fruit le plus certain –
D’Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l’âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d’un enfant ainsi que d’un outil !
Progrès dont on demande : “Où va-t-il ? Que veut-il ?”

Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l’homme !

Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l’on s’abâtardit,
Maudit comme l’opprobre et comme le blasphème !
Ô Dieu ! qu’il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l’homme heureux ! »

À partir de ce poème, nous parlerons de la notion de travail, de ses effets sur l’enfant, sur l’homme, de son articulation avec la notion de liberté, de la souffrance, de la pauvreté... mais aussi du bonheur !

Dans ces moments d’échanges, j’en profite pour leur demander ce qu’ils ont vu la veille au soir à la télévision, ou écouté le matin à la radio, et comment ils peuvent le mettre en perspective avec les questions qui nous préoccupent. J’essaie de susciter autant que possible la participation.

Il m’est arrivé deux fois d’oublier les cinq minutes de silence et, les deux fois, les élèves me l’ont rappelé ! Le silence était devenu pour eux non plus une contrainte, mais une obligation libre, un besoin. Je crois qu’au fond le silence construit, forge et fait mûrir.

Dans *Entre les murs*, le fameux film de Laurent Cantet palme d'or à Cannes en 2008, adapté du roman de François Bégaudeau, le professeur de français d'une classe de quatrième en ZEP évoque Socrate et sa mission maïeuticienne. Interloquée, l'une des élèves s'exclame : « Le gars, il vient, il accoste les gens dans la rue, il leur dit : "Est-ce que t'es sûr de penser ce que tu penses, est-ce que t'es sûr de faire ce que tu fais, tout ça..." » Après, les gens ils savent plus où ils en sont, ils se posent des questions... »

Dans ces lycées privés où j'officie et où les élèves ont pour la plupart déjà vaguement entendu parler de Socrate – ce père de la philosophie qui n'aura laissé aucun écrit, son disciple Platon ayant retranscrit ses dialogues –, je cherche aussi à faire grandir dans la réflexion. C'est d'ailleurs le sens du mot *educare* : conduire hors, élever, grandir. Et, selon Socrate, la mission même du philosophe :

« Mon art d'accoucheur, dit-il dans *Théétète* de Platon, comprend donc toutes les fonctions que remplissent les sages-femmes ; mais il diffère du leur en ce qu'il délivre des âmes en travail et non des corps. [...] J'ai d'ailleurs cela de commun avec les sages-femmes que je suis stérile en matière de sagesse, et le reproche qu'on m'a fait souvent d'interroger les autres sans jamais me déclarer sur aucune chose, parce que je n'ai en moi aucune sagesse, est un reproche qui ne manque pas de vérité. Et la raison, la voici : c'est que le dieu me contraint d'accoucher les autres, mais ne m'a pas permis d'engendrer. Je ne suis donc pas du tout sage moi-même et je ne puis présenter aucune trouvaille de sagesse à laquelle mon âme ait donnée le jour. Mais ceux qui s'attachent à moi, bien que certains d'entre eux paraissent au début

complètement ignorants, font tous, au cours de leur commerce avec moi, des progrès merveilleux. Et il est clair comme le jour qu'ils n'ont jamais rien appris de moi, et qu'ils ont eux-mêmes trouvé en eux et enfanté beaucoup de choses. »

Au fond, je suis, d'une certaine manière, à l'école des élèves. Je ne suis pas simplement là pour leur apprendre quelque chose, mais pour qu'eux aussi, ils m'apprennent quelque chose. Finalement, c'est eux qui me font grandir... même si je n'ai toujours pas dépassé le mètre 68 !

Lors des réunions avec les parents d'élèves, qui ont naturellement tendance à être focalisés sur la *réussite* de leur enfant, je leur dis d'ailleurs souvent que, plus que la réussite, c'est l'épanouissement de leur enfant qui m'importe. Car du moment où ils s'épanouissent, ils réussiront ; et du moment où ils réussiront, ils tendront vers leur accomplissement. Je vois donc ma mission de professeur comme celle de se mettre au service de l'épanouissement des élèves. De les respecter tels qu'ils sont, pas comme l'on voudrait qu'ils soient.

Jusqu'à ce jour, je suis mû par cette ambition de tirer les élèves vers le haut, de les conduire là où ils se sentiront libres et épanouis. Et, bien sûr, comme Catherine de Sienne, de les faire devenir toujours plus qui ils sont. Je considère un élève comme un être humain qui a une histoire, qui est une histoire, que l'on ne peut pas juger. Et grâce à la philosophie, je vais les rencontrer dans leur histoire. Plus je vois l'émerveillement dans leurs yeux, plus cela me passionne. J'ai le sentiment de me trouver à la naissance de la connaissance. Jusqu'à aujourd'hui, jamais ma passion pour la philosophie et pour l'enseignement ne s'est tarie et chaque jour d'enseignement ne manque pas d'amener sa pépite : un regard, un sourire, un bonjour...

Il y a quelques années, alors que j'étais au chômage, un de mes amis m'a dit : « Ne cherche pas à prendre la place de quelqu'un, tu n'y arriveras

jamais. Construis toi-même ta propre place. » J'ai réfléchi et j'en suis venu à la conclusion suivante : l'éducation, c'est ça. C'est aider l'autre à créer sa propre place.

Chapitre 7

Sagesse pratique

J'ai conscience de paraître atypique, dans ma façon d'être comme dans ma façon d'enseigner.

Au début, dans les réunions de profs, je sentais bien qu'on se disait : « Il plane celui-ci ! Un vrai philosophe... » Un directeur d'établissement m'a même gratifié d'un : « On n'a jamais rencontré quelqu'un comme vous ! » Et quand l'inspectrice de l'Éducation nationale est venue, j'ai pris la liberté de la faire participer à mon cours. « On ne m'avait jamais fait ce coup-là ! » m'a-t-elle dit en sortant.

Dans tout ce que je fais, je sors un peu des clous. Je donne mes coordonnées aux élèves, mon téléphone, mon mail ou les liens vers mes profils de réseaux sociaux pour qu'ils puissent me joindre en cas de difficulté et suivre mes autres activités professionnelles, si cela les intéresse. Dès mon premier jour d'enseignement en 2007, la CPE – qui avait reparu à la fin du cours – m'avait prévenu que ce n'était pas pratique courante dans la profession, pourtant je continue de le faire chaque année, en informant bien sûr l'établissement et les parents. Et je n'ai jamais eu à déplorer un quelconque abus de la part des élèves. Je reçois majoritairement des demandes d'aide scolaire, ou des messages comme : « Monsieur, regardez France 2 demain, il y a un documentaire sur la nature ! » Et de mon côté, je leur souhaite mes vœux pour la nouvelle année ou leur anniversaire : un élève, c'est une personne humaine, et cela mérite d'être fêté !

Je reste toujours joignable et passe presque plus de temps à discuter avec eux pendant les récréations qu'en salle des profs. Je m'exerce à écouter car, en réalité, on entend bien plus qu'on n'écoute. Certains, en pleine crise d'adolescence, m'accordent leur confiance. Et parfois, c'est même plus intéressant d'enseigner en dehors des cours. Ils me parlent de leur vie, de leurs aspirations ou du dernier concert auquel ils sont allés. De temps en temps, nous jouons même au ping-pong ! De ma vie, ils savent deux ou trois choses, seulement quelques bribes que je leur donne au second cours après qu'ils m'ont googlisé, poussés par leur curiosité 2.0.

À côté des cours, j'essaie autant que possible de proposer des activités, des conférences de philosophes ou de grandes personnalités pour les lycéens et des cafés ou dîners philo au restaurant pour les étudiants. Il arrive aussi que des parents m'invitent à déjeuner le week-end, voire me préparent un goûter surprise avec des élèves ! Si bien qu'à la fin de l'année, nous nous sommes souvent appréciés et je reçois des messages qui me font chaud au cœur : « Merci, monsieur, pour cette superbe année de philosophie, vous savez transmettre votre passion pour cette sagesse et nous la faire aimer. » « Je ne pensais pas aimer la philosophie et, pourtant, grâce à vous et à votre manière de nous l'enseigner, ça m'a beaucoup plu ! » « Je partais avec un certain *a priori* de la philosophie, dans mon entourage beaucoup me disaient que c'était long les cours, qu'on ne faisait qu'écrire, etc., mais finalement j'ai vraiment aimé. »

Ces messages sont tout pour moi.

Et il est même arrivé qu'une promo de classe m'offre un magnifique stylo plume pour signer les dédicaces de mes livres ! Stylo dont je ne manque jamais de me servir.

Dans ces lycées privés rassemblant des élèves pour la plupart favorisés, je pourrais avoir l'air de ce genre de prof aux méthodes participatives que l'on trouve dans les lycées hors contrat, sur le modèle anglo-saxon. Une parent d'élève m'a d'ailleurs écrit : « J'apprécie que des

personnes brillantes et “décalées” (permettez- moi l’expression mais c’est un énorme compliment de ma part) puissent enseigner auprès des jeunes, c’est une grande ouverture d’esprit et ça les fait grandir. » Elle faisait peut-être partie des parents que j’apercevais en arrière-plan quand je donnais mes cours en visio pendant le confinement. Certains participaient même depuis l’autre côté du salon ou de la cuisine ! Et le jeudi, après « Top chef », nous discutons petits plats.

Voilà, en somme : novateur, original, hurluberlu ou ravi de la crèche, je ne sais pas vraiment ce que je suis, mais je poursuis mon chemin, passionné par ce que je fais.

Et les années passant, il n’est pas rare que ces liens étroits que je tisse avec les élèves se poursuivent en amitié – une fois qu’ils seront adultes, nous nous permettrons d’ailleurs de nous tutoyer. J’ai encore aujourd’hui des contacts avec mes tout premiers élèves et étudiant(e)s de Lyon comme de tous les lieux dans lesquels je suis passé, Franck, Florent, Gaëtan, Lïa, Manon, Robin, Martin, Paul-Hugo, Axel, Anne, Sophie, Clément, Pierre, Guillaume, Marie, Lucas, Maxime, Baudoin, Arthur, Marie, Antoine, Hugo, Paul, Thomas, Ambre, Maxime, Adrien, Amaël, Mathieu, Adam, Maël, Quentin, Mathéo, Yohan, Edouard, Jean-Baptiste, Julien, Louis, Noé, Nicolas, Quentin, Martin, Ugo, Tom, Camille, Antonin, Théo, Mattis, Loïc, Guilhem, Grégory, Gaston, Dorian, Wilfried, Mohcine, Dylan, Mathilde, Emmanuelle, Louis, Idir, et bien d’autres, qui, pour certains, m’envoient des photos de leurs enfants, m’invitent à leur baptême... Je suis même témoin de mariage de l’un d’entre eux ! Me sachant croyant, d’autres encore me demandent de prier pour un membre de leur famille qui se trouve malade. D’une certaine manière, c’est un peu comme s’ils faisaient tous partie de ma famille. Je ne peux m’empêcher de penser à Léopold Pélagie, élève de terminale de mes premières années d’enseignement, devenu musicien et comédien dans des séries et publicités télévisées, et un véritable ami. Chaque fois que nous nous

appelons ou nous voyons, nous discutons avec profondeur et bienveillance.

Quand je rentre voir ma famille dans la Drôme justement, il n'est pas rare que je passe en chemin voir d'anciens élèves. Comme Camille qui, un jour où j'officialiais comme documentaliste dans un lycée de Bourg-en-Bresse, s'était approchée de moi pour des conseils sur son orientation.

— Monsieur, vous pouvez m'aider à écrire une lettre de motivation, s'il vous plaît ? m'avait-elle demandé.

— Bien sûr, c'est pour un stage ?

— Oui, je veux être thanatopractrice.

— Ah ! Eh bien, dans votre lettre, il faudra que vous expliquiez pourquoi vous voulez faire ce métier. Vous savez pourquoi ?

— Parce que je veux redonner de la dignité aux morts.

J'avais travaillé sur la dignité des êtres humains... et voilà quelqu'un qui voulait se charger de la suite des opérations ! Nous avons gardé contact et, aujourd'hui, Camille dirige un service funéraire. « Si vous passez vers Toulon, venez me voir dans mon agence funéraire », m'a-t-elle dit une fois. Je n'aurais jamais imaginé qu'on me fasse cette amicale proposition un jour ! J'y suis donc allé et j'ai eu le plaisir de trouver quelqu'un, au côté de son compagnon pompier, passionnée par son travail.

Dans ce CDI à Bourg-en-Bresse, j'avais essayé de créer un lieu de vie où les uns et les autres venaient prendre le café. S'agissant d'un internat, j'ai même vécu dans le lycée. Une expérience que j'ai connue plusieurs fois, dont une où j'ai été directeur adjoint, au lycée Lamartine à Belley dans l'Ain. Logé moi aussi à l'internat, je dînais avec les élèves et, le soir, un petit groupe d'entre eux passait nous voir avec le directeur dans mon bureau, prendre une tisane et discuter. Nous avons là aussi gardé contact. L'un d'entre eux, Léopold Pélagie, est devenu musicien et acteur, l'autre, Bertand Mathieu, entraîneur de rugby de haut niveau, tous deux reconnus mondialement.

C'est aussi dans cet internat que j'ai connu une situation dramatique avec un élève. Un vendredi soir, alors que je me trouvais dans le train qui me ramenait à Lyon, je faisais le voyage en compagnie de trois élèves. Comme à notre habitude, nous discutons de choses et d'autres, heureux du week-end qui s'annonçait. Antoine, l'un des trois jeunes, est descendu en gare de X, son casque sur les oreilles. Sa mère l'attendait sur le parking, de l'autre côté de la voie ferrée. Le train a redémarré et nous avons senti un à-coup, avant de rester bloqués en gare des heures durant. Ce n'est que le lendemain que j'appris la tragédie : Antoine avait traversé les rails au moment où le train s'élançait.

La nouvelle fut terrible pour nous tous. En tant que directeur adjoint, j'ai préparé les funérailles d'Antoine, en lien avec sa maman et ses proches. Puis il nous a fallu, tous ensemble, tant bien que mal, traverser ce deuil injuste. Je garde de ce souvenir le sentiment d'une famille, celle de l'internat, soudée dans l'épreuve.

Pendant toutes ces années qui m'ont vu devenir prof de philo engagé auprès des élèves, j'ai poursuivi ma thèse en parallèle.

À peu près au moment où j'ai commencé à enseigner, j'ai été approché par un prêtre, rencontré à la cathédrale de Lyon. Il faisait partie de la congrégation des Légionnaires du Christ, cette mouvance traditionaliste créée au Mexique en 1941 et aujourd'hui présente dans vingt et un pays. Après lui avoir confié que je me lançais dans une thèse, il m'a rapidement proposé de rejoindre l'université Regina Apostolorum à Rome. Gérée par les Légionnaires, cette université pontificale enseignait depuis une quinzaine d'années la théologie et la philosophie. Je pourrais y poursuivre là-bas une thèse « pontificale », c'est-à-dire reconnue par le Vatican (et signée par le pape !). J'y suivrais des cours en italien et, grâce à ma carte d'étudiant, pourrais pénétrer au Vatican, le saint des saints.

Il ne m'en fallut pas plus pour m'inscrire et pour, deux ans durant, enchaîner les allers-retours entre Lyon, où je dispensais mes cours au

lycée, et Rome où je passais les vacances scolaires à étudier – dans une version revisitée, et définitivement plus studieuse, de *Vacances romaines*.

Ma thèse portait sur le mystère de la mort dans la pensée d'Emmanuel Levinas, philosophe majeur du xx^e siècle. D'origine lituanienne, élevé dans la tradition juive, influencé par ses maîtres Husserl et Heidegger dont il diffusera la pensée en France, il centrera son questionnement sur l'éthique. Dans sa pensée, Levinas s'approche du mystère de la mort comme de celui de l'homme. Après mon mémoire sur Edith Stein, j'étais une fois de plus attiré par un philosophe juif, ayant lui aussi connu les camps de concentration.

À Rome, je m'adonnais à ces questions dans un cadre pour le moins étonnant pour une université religieuse. Dans un parc arboré s'élevaient d'immenses bâtiments flambant neuf aux sols lustrés et au mobilier soigné. Tennis, piscine, golf... cette université de luxe, qui vivait vraisemblablement de dons, n'avait rien à envier aux plus grands palaces. Les étudiants, jeunes, dynamiques et issus des cinq continents, portaient tous des pantalons à pince et une raie invariablement coiffée du même côté – ce qui, avec mon crâne qui commençait à se dégarnir, m'était, malgré tous les efforts possibles, bien impossible d'imiter. Dans ce décor impeccable et sans bavure, on aurait pu se croire dans la dernière série Netflix.

Ce n'est que graduellement, de vacances en vacances, que je compris de quoi il retournait chez ceux que d'aucuns appellent « les jésuites du xxi^e siècle ». La première année, la somme de 200 euros m'a été demandée pour « l'examen de passage ». Moi qui, pour des raisons financières, avais décidé de loger à côté chez des religieuses et ne mangeais qu'une fois par jour, l'addition était salée... Et puis, depuis quand payait-on pour passer des examens ?

C'est un jour de retour à Lyon, en parlant avec le prêtre qui m'avait proposé d'y étudier, que le tableau s'éclaircit. Je vis la gêne s'inscrire sur son visage quand je lui confiai que si je devenais prêtre, je le serais

probablement dans un diocèse et non dans une communauté. Chez les Légionnaires, je n'avais pas d'autres intentions que d'y faire ma thèse. Je compris par sa réponse que l'idée de ces études offertes en grande pompe était au contraire de venir grossir les troupes de la congrégation. Et quelques mois plus tard, on me demandait d'aller poursuivre ma thèse ailleurs...

J'avais déjà rédigé deux parties. Pour mon travail, c'était un désastre. Mais finalement, je gagnais peut-être au change de ne pas voir ma thèse validée par une congrégation épinglée pour les scandales de son fondateur...

Il me fallut donc repartir à zéro. À Lyon 3, on me faisait comprendre que cette thèse entamée dans une université ecclésiale et presque sectaire ne pouvait être reprise en l'état. Les deux années que je venais de passer n'avaient donc servi à rien. Il me fallait recommencer une toute nouvelle thèse.

Lyon 3 manquant de ricœuriens, je fus orienté vers ce philosophe, là aussi, du xx^e siècle. Né à Valence en 1913, Paul Ricœur étudie la philosophie à Rennes et en Sorbonne où il découvre Husserl. Mobilisé au moment de l'entrée de la France dans la Seconde Guerre mondiale, il est fait prisonnier dans différents camps d'internement en Allemagne jusqu'en 1945. Paradoxalement, sa longue période de captivité sera féconde. Il se familiarise avec la philosophie allemande, en l'occurrence Jaspers et Heidegger, et traduit Husserl. À la Libération, il est nommé attaché de recherches au CNRS, enseigne l'histoire de la philosophie à Strasbourg, puis soutient sa thèse de doctorat sur la phénoménologie de la volonté. Bientôt nommé professeur de philosophie en Sorbonne, puis à Nanterre, il parcourra le monde, enseignant dans de prestigieuses universités comme celles de Louvain, Montréal, Yale et Chicago.

Je m'engageai donc dans l'étude de l'œuvre de ce philosophe contemporain, disparu seulement quelques années plus tôt. Attentif aux problèmes de la subjectivité, Ricœur puise sa réflexion dans la pensée de

Gabriel Marcel qui a un intérêt tout particulier pour la philosophie concrète, Husserl dont la familiarité l'oriente vers la phénoménologie (l'analyse des phénomènes considérés indépendamment de tout jugement de valeur), ou encore Jean Nabert avec sa philosophie réflexive centrée sur l'éthique (et particulièrement l'énigme du mal).

Ricœur ne met pas en avant l'être savant, connaissant, mais celui qui décide, agit et assume sa condition humaine d'homme fragile. Marquée par la meilleure philosophie réflexive, son œuvre s'étend de la phénoménologie à la philosophie du langage et à la théorie de l'interprétation, en passant par la philosophie juridico-politique. Il a eu à dialoguer tour à tour avec la linguistique, l'ethnologie, l'histoire des religions, la critique littéraire et l'exégèse biblique. Philosophe engagé, il s'interroge sur le pouvoir, les totalitarismes, le mal et la justice, révélant un style particulier de protestation et une envie de fonder un agir raisonnable. Ce qui m'intéressait était que son œuvre se tisse autour d'un fil conducteur principal : l'action humaine.

J'aboutissais donc bientôt à la formulation de mon sujet : « La sagesse pratique chez Paul Ricœur, une "prudence" pour aujourd'hui ? »

Dans son livre *Soi-même comme un autre*, Ricœur établit la synthèse de divers apports philosophiques – particulièrement Aristote et Kant – et propose une conception de l'agir. On oppose généralement la démarche d'Aristote, axée sur la fin recherchée, et celle de Kant, sur le devoir. Ricœur s'inspire, lui, de ces deux approches et les articule pour rendre compte de l'ensemble de la démarche éthique dans sa complexité.

L'éthique est d'abord une visée qui s'enracine dans le désir : elle est un souhait, ou plus fortement un souci (et non un impératif) : « La visée d'une vie bonne avec et pour autrui dans des institutions justes », explique Ricœur. C'est l'interaction de ces trois pôles qui représente le tour le plus original de sa pensée. Ils ont pour modèles les trois pronoms personnels : « je », « tu », « il ».

Imaginez-les disposés sur les trois pointes d'un triangle : les deux premiers pronoms parlent de la liberté en première et deuxième

personnes ; le troisième, avec sa dimension de neutralité, prépare l'arrivée de l'idée de loi, qui permet de passer de l'éthique à la morale.

Dans ce triangle, le « je » vaut pour une « vie bonne » et le « tu » « avec et pour autrui ».

« La similitude est le fruit de l'échange entre estime de soi et sollicitude pour autrui, nous dit Ricoeur. Cet échange autorise à dire que je ne puis m'estimer moi-même sans estimer autrui comme moi-même. Comme moi-même signifie : toi aussi tu es capable de commencer quelque chose dans le monde, d'agir pour des raisons, de hiérarchiser tes préférences, d'estimer les buts de ton action et, ce faisant, de t'estimer toi-même comme je m'estime moi-même. L'équivalence entre le « toi aussi » et le « comme moi-même » repose sur une CONFIANCE qu'on peut tenir pour une extension de l'attestation en vertu de laquelle je crois que je peux et que je vaux. »

Autrement dit, à travers les deux premières bases du triangle, l'éthique selon Ricoeur introduit à la fois la relation et la confiance. La troisième base étant constituée par l'État, ce « il », qui occupe une place naturelle. Impossible en effet de se passer de ce terme neutre. S'il est vrai que nos sociétés privilégient fortement les relations courtes – que ce soit les relations de fraternité, d'amour ou d'amitié –, ces dernières seraient impossibles sans un certain ordre assuré par les institutions : « Même le rapport le plus intime se détache sur un fond d'institutions, sur la paix de l'ordre, sur la tranquillité qui protège la vie privée », écrit Ricoeur.

Le soi est animé par le souhait de mener une vie accomplie. Chacun est invité à une interprétation de soi et de son action afin de préciser cet idéal, et de pouvoir lui donner consistance dans les choix particuliers que

nous devons effectuer (choix quotidiens, professions...). Cette interprétation de soi et de son action devient estime de soi en raison de deux capacités : la capacité d'agir intentionnellement et la capacité d'initiative. L'une et l'autre nous conduisent à nous apprécier comme auteur de nos actions, et donc, différents de simples forces de la nature ou de simples instruments.

C'est pour les autres, parmi les autres, que nous réaliserons nos intentions et nos initiatives. Ricœur appelle « sollicitude » le souhait éthique qui anime cette dimension. La sollicitude vise la reconnaissance de l'autre comme semblable à soi-même. L'amitié qui consiste en des sentiments spontanément bienveillants à l'égard d'autrui va donc de pair avec une réciprocité, même là où il n'y a pas d'égalité entre les partenaires.

Et cette volonté de vivre ensemble se structure dans les institutions. Au niveau de la vie en société, ce qui est souhaité, c'est la justice, c'est-à-dire une égalité dans la répartition de tout ce qui fait la vie sociale, les charges et honneurs, les avantages et désavantages. L'égalité ne doit pas être entendue seulement comme une égalité arithmétique, mais aussi comme une égalité proportionnelle : pour Ricœur, la justice est à entendre ici comme recherche et vertu de justice.

Maintenant, au souhait de la vie bonne que chacun éprouve, correspond, du côté de la norme, le respect de soi. Ricœur s'inspire ici de Kant qui souligne combien l'être humain est respectable en tant qu'il porte dans sa raison la loi morale, dont il est lui-même l'auteur. « Agis toujours de telle façon que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans celle de tout autre, dit Kant, toujours en même temps comme une fin et jamais comme un simple moyen. »

Lorsqu'il n'est pas possible de s'appuyer sur des règles morales pour prendre position, Ricœur estime que l'on doit revenir en deçà de la norme, vers le souhait d'une vie accomplie, avec et pour autrui dans des institutions justes. C'est dans le désir, épuré par la confrontation à la

norme morale, que la personne responsable trouvera les ressources qui lui permettront d'agir au mieux. C'est ce que Ricœur appelle « la sagesse pratique ».

Il met ainsi l'accent à la fois sur l'inspiration à une vie bonne et sur la finitude. Les trois moments de la démarche s'appellent mutuellement pour donner sens à la responsabilité éthique, qui relève bel et bien de la décision humaine.

Ricœur prend deux exemples : la prescription médicale et la sentence juridique, pour montrer comment l'une et l'autre font appel à la prudence. Car il s'agit, dans chacun des cas, de passer d'un savoir constitué de normes et de connaissances théoriques à une décision concrète. Quelle que soient les différences entre la prescription médicale et la sentence juridique, la progression du jugement est semblable. Des deux côtés, l'action est encadrée par un ensemble de normes qu'il s'agit d'appliquer à un cas particulier. Mais dans l'éthique médicale, c'est la sollicitude qui demande que soit porté secours à une personne en danger et cette sollicitude fondamentale ne se manifeste « qu'en traversant » les normes qui encadrent l'acte médical¹. Alors que la sentence judiciaire incarne et exprime concrètement l'idée de justice inhérente au souhait de vie bonne.

C'est toute cette théorie de l'agir moral que j'ai approfondie dans ma thèse : l'éthique (le désir d'une vie bonne), la morale (qui va de pair avec la norme et le respect d'autrui) et la sagesse pratique (qui permet un juste équilibre entre l'universalité des normes et les particularités de chaque situation humaine). Théorie qui, bien sûr, résonnait avec mon histoire personnelle.

Au fur et à mesure que j'avancais dans ces années de recherche, mon objectif se faisait d'ailleurs de plus en plus précis : en cultivant mon appétence pour la chose intellectuelle, j'espérais devenir un jour peut-être « prêtre-chercheur ». Depuis la propédeutique et qu'on m'a conseillé de « vivre ma vie » avant de songer à devenir prêtre, il s'était écoulé une douzaine d'années. Mais en réalité, cette pensée ne m'avait jamais quitté.

Les rencontres que je faisais à la faculté, dans les lycées privés où j'enseignais ou dans mes cercles d'amis, l'écoute que j'aimais apporter me laissaient à penser que j'avais quelque chose à poursuivre dans cette voie-là. Douze ans plus tard, ma vocation n'avait pas faibli.

Et c'est dans ces années-là qu'une rencontre vint me le rappeler. Un vendredi 26 juin dans un train Paris-Marseille.

C'était le début de l'été, une fin d'après-midi au fond de l'air assez lourd, je rentrais dans ma famille pour plusieurs semaines. Sur le quai de la gare, un monde fou. J'ai remonté le train, mon sac à dos sur l'épaule, enjambant les valises des uns et des autres pour trouver une place. Dans le dernier compartiment du dernier wagon, j'ai trouvé une place libre, une seule.

En face de moi et de ma petite chemise bien repassée, un jeune coiffé de dreadlocks, vêtu d'un baggy, tatoué, piercé, lunettes de soleil sur le nez et casque sur les oreilles. Après m'être plongé un moment dans mon livre, j'ai levé le nez vers les champs moites qui s'étalaient au-delà de la vitre et demandé l'heure à ce voisin d'en face.

— Tu veux quoi ?

Casque sur les oreilles, il ne m'avait pas entendu. Et avait donc décidé de me tutoyer.

— Vous auriez l'heure ?

— Ah OK.

Il regarde sa montre.

— 18 heures.

— Merci.

...

— Sinon, comment t'appelles-tu ? Que fais-tu ? Où vas-tu ?

J'avais envie de causer. Peut-être un peu maladroitement, certes, mais j'avais l'habitude de lier connaissance avec mes voisins dans le train. C'est ainsi que j'avais fait la connaissance de Jean-Pierre, chef d'entreprise de la région parisienne, qui s'en allait rechercher sa voiture, retirée après un excès de vitesse. Nous avons sympathisé, nous sommes revus et il a même

fini par m'inviter au mariage de son fils ! Mais cette fois-ci, l'accueil était plus frileux.

— Wo ! C'est un procès ou quoi ?!

Le jeune homme a enlevé ses lunettes de soleil. Sur son visage boursoufflé, un œil au beurre noir. D'un air désabusé, il a concédé :

— Je m'appelle Wakim, j'ai 18 ans, je viens de Paris et je vais brûler des voitures à Avignon.

Un peu plus déglingue que les innocentes vacances que je m'apprêtais à passer chez mes parents, sans aucun doute.

J'ai regardé par la fenêtre. Dehors, il s'était mis à pleuvoir, les gouttes venaient se cogner contre la vitre.

— Si j'avais le temps, je viendrais avec toi, lui ai-je répondu. Moi qui suis très frileux, ça réchaufferait avec cette pluie.

Ça a eu l'air de le mettre à l'aise et on a commencé à discuter. Plus tard, quand je lui demanderai pourquoi il s'était confié à moi, il me répondra « parce que t'es black, et avec les blacks on peut tout faire ».

Il sortait de trois ans de prison pour mineurs à Fleury-Mérogis et au bout de quelques minutes de conversation, il s'est un peu impatienté, de ce changement soudain qui va de la spontanéité à la méfiance.

— Mais pourquoi tu me poses ces questions ? On dirait un procès ! J'en ai déjà eu un, ça va, c'est bon ! Et toi, hein, t'es qui ? Tu fais quoi ? Tu vas où ?

— Eh bien, je m'appelle Emmanuel, je rentre dans ma famille et je... voudrais devenir prêtre.

C'était la première fois que je me confiais à un étranger à ce sujet. Je ne l'avais jamais dit ni aux personnes âgées à qui je rendais visite ni aux étudiants de la fac. Je ne sais pas pourquoi ça m'est venu comme ça, dans ce train, face à cet inconnu.

— Écoute Manu, m'a-t-il appelé, je vais te dire un truc : t'as vu, moi, je suis blanc et baptisé. Le petit Français quoi. Je sors de prison et en prison, j'ai imploré Dieu de me parler, de me libérer. Il l'a jamais fait. Alors, je me suis converti à l'islam.

— Pourtant si tu es dans le train aujourd’hui, c’est peut-être qu’il t’a entendu, lui ai-je glissé.

— OK, tu veux devenir prêtre ? Tu crois en Dieu alors ? Eh ben, je vais te poser une question : si Dieu existe, prouve-moi maintenant qu’il peut me parler.

— Mais est-ce que tu l’as écouté au moins ? Pour écouter, il faut faire silence.

J’ai farfouillé dans mon sac pour sortir mon Nouveau Testament. Une nouvelle fois. Voyant la croix dessinée sur la couverture en cuir, il a balayé :

— Non mais je crois plus en Dieu, je t’ai dit ! De toute façon, j’ouvre que le Coran.

Et il a remis son casque, la musique à fond.

J’ai continué à regarder les gouttes s’écraser sur la vitre.

Un quart d’heure avant d’arriver à Valence, ma destination, j’ai ramassé mes affaires. Quand j’ai attrapé la Bible restée sur la table, il a enlevé son casque et ses lunettes de soleil :

— Attends, avant que tu partes, je vais l’ouvrir, ta Bible. Pour que tu gardes un bon souvenir de moi.

— D’accord.

— Je l’ouvre où ?

— Réfléchis pas trop, n’importe où.

Il est tombé sur le chapitre 9 des Actes des apôtres :

« Saul était toujours animé d’une rage meurtrière contre les disciples du Seigneur. Il alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s’il trouvait des hommes et des femmes qui suivaient le Chemin du Seigneur, il les amène enchaînés à Jérusalem.

Comme il était en route et approchait de Damas, soudain une lumière venant du ciel l'enveloppa de sa clarté. Il fut précipité à terre ; il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? »

Il demanda : « Qui es-tu, Seigneur ? » La voix répondit : « Je suis Jésus, celui que tu persécutes. Relève-toi et entre dans la ville : on te dira ce que tu dois faire. »

Il venait de tomber sur le passage de la conversion de Saul, le persécuteur des chrétiens appelé par Jésus à devenir l'apôtre Paul.

— OK, aucun rapport avec moi. Je persécute qui, moi ?

— Avec le mal qu'on fait en tant qu'hommes, on persécute, même sans s'en rendre compte.

— Si tu veux... Et c'est qui, Saul ?

— Un homme qui persécutait les chrétiens et qui, à partir de ce moment sur le chemin de Damas, entend la voix de Jésus et se convertit. Il se fera baptiser en prenant le nom de Paul et il deviendra l'un des quatre apôtres.

— Paul ?... Mais tu sais que Paul, c'est mon nom ? Enfin, le nom qu'on m'a donné. Wakim, c'est mon nom de converti.

Dieu ne lui avait peut-être pas parlé sur le chemin de Damas, mais sur le chemin d'Avignon...

— Tu vois, repris-je, Dieu t'a parlé avec le prénom que tes parents t'ont donné.

Le train arrivait en gare.

— Je vais devoir y aller, mais sache que je prierai pour toi. Ça n'a peut-être pas de signification pour toi, mais pour moi, ça en a.

— Tu sais quoi ? C'est la première fois que Dieu me parle. Et, ouais, peut-être que j'ai persécuté Dieu et les humains... Mais imaginons que je ne

veuille plus faire de mal, je ne sais pas quoi faire... Et je n'ai même pas d'argent pour rentrer à Paris.

— Alors je te propose une chose : tu descends avec moi à Valence et je t'achète ton billet pour Paris.

Il est descendu et je lui ai acheté un billet.

Nous avons discuté encore un moment avant que son train n'arrive :

— Je n'aurai peut-être pas la joie de te revoir, lui ai-je dit, mais je prie pour toi.

De son doigt, il a montré le ciel et a répondu :

— Le premier d'entre nous qui arrive là-haut réserve une place pour l'autre !

Il est monté dans le train et je ne sais pas ce qu'il est devenu. Nos chemins se recroiseront-ils un jour ? Je sais en tout cas que je lui garderai une place.

1. Paul Ricoeur, *De la morale à l'éthique et aux éthiques*. Conférence donnée au Centre Pompidou. publié dans l'ouvrage collectif « Un siècle de Philosophie », paru chez Gallimard Folio-essai. 2000.

Chapitre 8

À l'école des prêtres

Si Paul/Wakim ne parvint finalement jamais jusqu'à Avignon, le hasard fit que je m'y rendis, moi, quelques années plus tard.

En 2012, entre deux remplacements en tant que professeur de philo, j'envoyai une candidature dans un lycée de la cité des Papes, pensant la chose suivante : si je reçois une réponse positive, c'est là que je deviendrai prêtre. Il y a des moments dans la vie que l'on n'explique pas, celui-ci en était un. Comme une intuition, une suite naturelle. La prochaine ville qui m'accueillerait serait celle où j'entrerais au séminaire.

Cette même année, je m'étais par ailleurs inscrit au concours du Capes, j'avais constitué le dossier nécessaire, mais oublié de me présenter à l'épreuve. Depuis une douzaine d'années que j'avais quitté la propédeutique, j'avais bien sûr continué à animer des équipes d'aumônerie et restais un membre actif de communautés paroissiales. Ma vocation ne s'était pas éteinte.

Non seulement je reçus une réponse positive pour enseigner à Avignon, mais j'entamai en parallèle des démarches auprès de l'évêché. Après un temps de réflexion, l'évêque me confirma qu'une place m'attendait à la rentrée suivante au séminaire de l'Institut de Notre-Dame de Vie, près de Carpentras, dans le Vaucluse.

À l'initiative d'un Institut séculier de vie créé en 1932 par un religieux carme, le père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, un « studium » y avait vu le jour une quarantaine d'années plus tard, établi sur le site historique du

xvii^e siècle d'une congrégation de prêtres missionnaires et contemplatifs. Le lieu assurait la préparation à la prêtrise, selon quatre grandes dimensions : spirituelle, intellectuelle, pastorale et humaine.

Sur le plan spirituel, les élèves étaient formés au sacerdoce, c'est-à-dire, selon les mots de Jean-Paul II, que nous nous entraînerions « à donner une réponse personnelle à la question fondamentale du Christ : “M'aimes-tu ?” La réponse, pour le futur prêtre, ne [pouvant] être que le don total de sa vie¹ ». D'un point de vue intellectuel, nous nous y nourririons de la parole de Dieu, dans l'Écriture et à travers la philosophie et la théologie : « Par l'étude, surtout de la théologie, le futur prêtre adhère à la parole de Dieu, grandit dans la vie spirituelle et se dispose à accomplir le ministère pastoral². » La formation à la dimension pastorale, justement, serait à la fois théorique et pratique, à l'occasion des stages paroissiaux ou des vacances d'été. Enfin, le séminaire intégrerait une charité fraternelle, la prise en charge de responsabilités de la vie quotidienne et, plus largement, tous les aspects de notre humanité, avec ses ombres et ses lumières, de façon à faire de nous des « ponts » entre les fidèles et le Ciel.

C'est ainsi que je pris la route du séminaire un matin de juin pour un rendez-vous préalable avec le supérieur. Moi qui avais toujours aimé les « belles choses », les bons restaurants comme les beaux habits, je m'y rendis au volant de mon Audi TT. S'il s'avéra que le supérieur m'admit au séminaire pour la rentrée, on me pria toutefois de ne pas revenir en septembre avec une telle voiture, achetée d'occasion certes, mais en décalage certain.

Car, avant de se consacrer à Dieu, il fallait d'abord se déposséder de tout. Ou presque.

Je me séparai donc de la luxueuse berline au cours de l'été, sans frustration démesurée, de même que je vidai mon appartement lyonnais, revendant meubles et bibelots à quelques amis. Appréciant donc les jolies choses, plein de mon ambivalence, je me dirigeai, déterminé, vers une vie

de simplicité où, bien que nourri, logé, blanchi, la rétribution ne dépasse pas le seuil de pauvreté.

D'une certaine manière, je m'étais toujours trouvé dans cette dialectique entre richesse et pauvreté : issu d'un bidonville, j'avais grandi dans une famille aimante, à la fois riche à l'échelle de l'Inde et modeste à celle de la France. Nous avons vécu simplement dans nos montagnes, dans le sillage de mes grands-parents maternels, ouvriers à l'usine.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, lançai-je un jour de Pentecôte à ma famille pour les informer de la suite que je m'apprêtais à donner à ma vie.

— Ah ?

— Devinez ce que c'est.

— Tu as trouvé un nouveau poste pour la rentrée ?

— Non.

— Alors... tu as rencontré quelqu'un ? Tu vas te fiancer ?

— Non plus.

— Tu rentres au séminaire ?

— Oui !

Une annonce, on l'imagine, assez peu commune dans les familles françaises, mais qui réjouit pleinement la mienne, si pieuse, d'autant qu'aucun autre de mes frères et sœurs ne s'était senti appelé.

Il existe deux types de prêtrise : diocésaine d'une part, où le prêtre vit au presbytère et anime sa paroisse ; et communautaire, d'autre part, où l'on quitte tout pour rejoindre une communauté et partager *ad vitam æternam* une vie religieuse avec d'autres frères, comme c'est le cas des moines dans les monastères.

À Notre-Dame de Vie, il y avait un séminaire et une communauté, mais c'est bien dans le premier, l'école des futurs prêtres, qu'un matin de septembre je posai mes valises. Ou plutôt ma valise, comme me l'avait conseillé l'évêque. « Ne t'encombre pas. » Garder des choses pousse à la

comparaison aux autres et nous changerions de toute façon chaque année de chambre pour éviter d'ancrer nos petites habitudes. J'allais en effet bientôt me rendre compte ô combien on ne se sent jamais aussi libre qu'avec peu de choses.

À mon arrivée, je découvris une chambre d'une dizaine de mètres carrés aux meubles spartiates, un lit, un bureau, une armoire, le tout surplombé d'une croix accrochée au mur. Je déballai rapidement quelques livres et bibelots, avant de descendre faire le tour du propriétaire. Bâti un peu à l'écart du village, l'immense édifice du XVII^e siècle, magnifique, surplombait un parc dont on ne voyait pas les limites, entouré par les monts et les vignes. À l'intérieur, tout ce qu'il faut pour étudier et prier : un auditorium, une vaste bibliothèque, un oratoire, une chapelle... Et de l'espace, beaucoup d'espace.

Alignées côte à côte, la longue rangée de chambres débouchait sur des sanitaires communs. Dans le couloir, je fis la connaissance de mes nouveaux camarades, venus de diocèses de France, et même de l'étranger, d'Asie, d'Afrique... La plupart étaient jeunes, 24 ans en moyenne ; certains – cinq ou six – étaient trentenaires comme moi ; d'autres enfin avaient déjà bien vécu leur vie ou témoignaient d'un profil plus atypique : cinquantenaires, anciens chefs d'entreprise... Plus tard, je ferai même la connaissance d'un prêtre entré au séminaire à 60 ans après le décès de son épouse, un homme père, grand-père et même arrière-grand-père. Il n'y a pas d'âge pour devenir prêtre. Ni de passé : si un certain nombre d'entre nous étaient issus de familles catholiques très pratiquantes, je connus aussi un trader qui, après avoir manié les cours du Dow Jones à New York et produit plusieurs films, s'était tourné vers cette vie de silence et de pauvreté à laquelle nous aspirions. Après la journée d'intégration, nous formerions bientôt une famille, réunie là dans un unique objectif : servir Dieu.

Si nous allions tous au bout, au terme de la cinquième année, nous serions admis au sacerdoce, avant d'être ordonnés diacres à l'issue de la sixième année, qui est le premier degré du sacerdoce, celui des « serviteurs » de l'Église catholique – qui peuvent aussi être des hommes mariés. À ce stade, on assistera le prêtre dans la célébration des messes et l'on sera autorisé à donner des sacrements, comme les baptêmes ou les mariages. Puis, passée la septième année qui marque la fin de la formation initiale – ou la huitième, selon les formations ou une éventuelle année de césure –, nous pourrions poser notre demande d'ordination sacerdotale, pour devenir enfin prêtre.

Nous n'étions pas nombreux à nous engager dans une telle voie : un peu plus de six cents dans une trentaine de séminaires et maisons de formation en France, avec, chaque année, beaucoup moins d'appelés que la précédente... Seuls les séminaristes d'origine étrangère, le quart d'entre nous, venaient régulièrement renforcer les troupes.

Le séminaire, comme nos gratifications mensuelles (environ 120 euros) étaient financées par les diocèses, avec des fonds provenant du denier du culte, du Vatican pour certains, mais aussi d'autres dons de particuliers, et parfois d'entreprises, pour la rénovation de bâtiments, par exemple.

Comme au cours de l'année de propédeutique, le rythme de la semaine se partagerait entre le séminaire du lundi au vendredi et les paroisses le week-end. S'il peut arriver de confondre les séminaristes avec des moines taiseux vivant hors de leur temps, il y aurait bien sûr une majeure partie des journées rythmées par la foi, les liturgies fidèles, les prières absorbées et les messes parfois magnifiques, mais aussi des moments de détente, de sport, de rigolade, et même de fête !

Faisant honneur à la dimension humaine de notre formation, nous prenions part à la vie et l'organisation quotidienne du lieu. Les trente-deux étudiants de ma « promotion » étions mélangés aux autres pour

former plusieurs équipes de vie, investies de diverses responsabilités : services, vaisselle...

Comme douze ans plus tôt, je descendais le premier prier dans la chapelle le matin, à 4 heures. Prier, travailler, voilà qui constituait nos principales missions. Suivraient dans la journée les Laudes à 7 heures, les vêpres à 18 heures, puis les complies, la dernière prière du soir.

Si le petit déjeuner se passait en silence, au déjeuner et au dîner, par petites tables de quatre ou cinq, nous étions autorisés à parler à partir de la moitié du repas, parfois après une conférence ou un concert de musique. À quoi ressemblent des discussions de séminaristes ? Elles sont évidemment un peu différentes de celles d'autres tablées intergénérationnelles : ici on ne parlera ni de politique ni de femmes et, somme toute, assez peu de la vie passée ; mais plutôt des actualités, de ce que l'on a vu dans la journée (en remplaçant les réunions par des cours), des dernières nominations (les directeurs, par des évêques)... Finalement, presque des discussions entre collègues le midi à la cantine de l'entreprise ! Avec, malgré tout, des promesses de foi personnelles : « Dans ma paroisse, je ferai ci, je lancerai ça... » La prêtrise est un ministère.

Le week-end où nous partions en paroisse par groupes de deux ou trois séminaristes, nous apprenions à nous connaître différemment. Logés au presbytère, nous aidions à préparer les messes du samedi soir et du dimanche et nous occupions des groupes de jeunes. Au cours des déjeuners dominicaux, les paroissiens se confiaient souvent à nous sur leurs difficultés, deuil, maladie ou mésentente familiale. Ni confident ni psychologue, le curé reste toutefois à l'écoute.

1. Jean-Paul II, *Pastores dabo vobis*, n° 42.

2. Jean-Paul II, *Pastores dabo vobis*, n° 51.

Chapitre 9

Conflits intérieurs

« Le prêtre qui “enseigne” ne propose jamais sa propre pensée, il indique aux hommes la réalité et la présence de Dieu, vivant et agissant dans le monde. Il est toujours un “enseignant”, avec l’humble et joyeuse certitude de celui qui a rencontré la Vérité, qui en a été saisi et transformé, et qui ne peut rien faire d’autre que de l’annoncer », expliquait Benoît XVI¹.

Voilà donc la noble tâche à laquelle nous nous destinions, aussi lointaine nous semblait-elle à ce stade de notre chemin spirituel.

Comme moi, d’autres séminaristes s’étaient sentis appelés, parfois très jeune, vers cinq-six ans, ou bien entre l’âge de raison et l’entrée au collège, au moment où l’on se pose des questions aussi simples que profondes.

« Un jour, je serai prêtre » pourrait être l’assertion qu’un certain nombre d’entre nous avaient formulée à un moment ou à un autre de leur vie. Cette conviction suivait parfois des chemins sinueux, oscillant tour à tour entre le désir de se consacrer à Dieu et celui de mener une vie dite « normale », de se marier un jour. Là où, dans les moments de malheur ou de doute, un homme ou une femme s’interroge sur sa trajectoire professionnelle, ses névroses ou ses manquements, il fallait ajouter pour nous, aspirants clercs, une question vertigineuse : étions-nous destinés à servir Dieu et les hommes pour le reste de notre vie ? Serions-nous à la hauteur de ce considérable ministère ?

Ceux qui avaient envisagé cette vocation dès le plus jeune âge avaient pu se sentir appelés à différents moments et étapes de vie ; l'enfance, l'adolescence, les études, puis la vie adulte charriant leur lot de questions nouvelles et insondables. Et c'est souvent lorsque le questionnement se fait de plus en plus pressant que l'on se résout à le regarder en face : on en parle d'abord à son entourage puis, pour parvenir à discerner et exprimer son désir le plus profond, on se décide à rejoindre une année de propédeutique ou un séminaire. Car, à l'appel, nous sommes libres de répondre, ou non.

Entrer au séminaire signale alors une volonté de se poser plus concrètement et sérieusement la question. Passés, pour beaucoup, la joie et le bonheur de se sentir enfin à sa place, d'être en paix, là où il faut, succéderont ensuite forcément, au cours de ces longues années de réflexion, des moments de remise en question, de doutes sévères et de combats intérieurs. À chaque instant cependant, bien entouré et accompagné, on s'évertuera à approfondir l'appel.

Et, à tout moment de ce discernement, après un, quatre ou sept ans, même la veille de son ordination, on sera libre de partir sans rien devoir.

Bien sûr, dans toutes ces années, on se posera non seulement la question de savoir si l'on se destine à Dieu, si l'on *est* destiné à Dieu, mais aussi celle de choisir de cheminer seul au milieu des hommes. Seul, sans femme, sans fonder de famille et en faisant vœu de chasteté.

« As-tu déjà aimé une fille ? » m'a-t-on demandé les premières semaines au séminaire dans les entretiens de suivi. Quand j'ai répondu par l'affirmative, j'ai perçu un certain soulagement : ne jamais avoir éprouvé ce sentiment à 33 ans aurait pu faire naître en moi d'autres questionnements encore. L'amour est avant tout humain.

Si j'avais connu ce transport, je n'en avais toutefois pas été transcendé. Il m'avait en effet laissé avec l'impression de ne pas être tout à fait moi, de ne pas me sentir totalement accompli – même si j'y avais vu un cadeau : celui d'un sentiment qui construit et enjoint à devenir.

Et puis, si je ne l'avais pas connu, peut-être n'aurais-je pas pu répondre à l'appel d'un « oui » aussi libre ? Car le célibat n'est pas un renoncement, mais bien une liberté : les prêtres sont libres, libres pour les autres. Dire non à une chose, c'est dire oui à autre chose. Et vice versa.

Dans la religion catholique, seuls deux sacrements ont une incidence sur le reste de la vie : le mariage – auquel les jeunes couples se préparent pendant un an – et le sacerdoce. Dans les deux cas, il s'agira de dire « oui », de s'engager après avoir cheminé ensemble : oui pour se marier avec quelqu'un, ou oui pour se marier avec l'Église. Aimer vaut pour don de soi, que ce soit dans le mariage ou dans la vie religieuse ou sacerdotale. Le prêtre, représentant du Christ sur Terre, s'engage alors dans une liberté sacrificielle, se rendant disponible pour les autres. Le choix qu'il fait, c'est d'être tout à tous : disponible à tout moment pour les autres, de jour comme de nuit, pour une confession, un sacrement des malades ou des funérailles. De nature à la fois solitaire et sociable, je ne me suis jamais senti contraint ni oppressé à l'idée de m'engager dans cette voie.

Le célibat et la chasteté restent néanmoins une question primordiale qu'un séminariste ne peut pas ne pas se poser. En serai-je capable ? Même avec l'aide de Dieu, le pourrai-je humainement ? Les années passant, certains finiraient d'ailleurs par renoncer à la prêtrise par amour.

Pour nourrir notre réflexion, le séminaire nous dispensait des cours de morale et de théologie sexuelles, cette dernière axée sur la beauté du corps dans le regard de Dieu. On y étudiait les encycliques du pape, celles de Jean-Paul II particulièrement, et *La Théologie du corps*, une somme compilant l'intégralité des écrits prolifiques de Jean-Paul II sur le sujet, rassemblés par l'universitaire Yves Semen, docteur en philosophie. « Quand j'étais jeune prêtre, dit Jean-Paul II dans son livre *Entrez dans l'espérance*, j'ai appris à aimer l'amour humain. C'est un des thèmes sur lesquels j'ai axé tout mon sacerdoce, tout mon ministère, dans la prédication, au confessionnal et à travers tout ce que j'écrivais. »

Ces lectures ont éclairé mon cheminement sur la question et j'établissais finalement un parallèle entre le célibat et la relative solitude dans laquelle je m'étais toujours plu, les deux se « mariant » naturellement pour moi.

Quelques couples de laïcs vinrent aussi nous apporter leurs témoignages au cours de plusieurs conférences, évoquant la beauté du célibat en même temps que celle du couple. Ne pas connaître l'une n'excluant pas de s'exprimer sur l'autre. Nous en parlions toutefois peu entre séminaristes, ou à demi-mots. Le sujet restait plus ou moins tabou, on ne se confierait pas ici à la manière de deux étudiants à la fac. Sans compter que nous étions plutôt encouragés à nous épancher lors des « entretiens de discernement psychoaffectif », ou bien auprès de notre père spirituel, ce prêtre référent avec qui nous nous entretenions chacun régulièrement, comme pendant l'année de propédeutique. La tâche n'était pas toujours aisée.

Le père spirituel, ce « frère aîné », représente pourtant au fil des années un ancrage pour le séminariste, tout comme les liens que l'on peut tisser avec d'autres. L'un d'entre eux fut pour moi frère Nathanaël Philippe, un moine bénédictin originaire du Bénin qui suivait une licence canonique, un diplôme accessible après cinq ans de séminaire. Si je n'ai jamais douté de ma foi en elle-même, frère Nathanaël m'a beaucoup aidé et conseillé sur toutes les questions qui participent du discernement, qui nous habitent profondément : Est-on fait pour être prêtre ? Est-on ici bien à notre place ? Doute-t-on du célibat ? Sera-t-on capable de gérer une paroisse ? De vivre avec d'autres prêtres qui n'auront pas la même sensibilité spirituelle ? Des questions qui reviennent régulièrement, nourries chaque fois par de nouveaux éléments et une maturité grandissante. Du moment où elles sont posées, on se sent soulagé. Quand un combat intérieur a été réglé, le chemin nous apparaît alors un peu plus dégagé, là où un choix mal fait nous laisse perpétuellement tiraillé.

Ces discussions avec les aînés sont aussi là pour nous aider à faire la part des choses. Car le discernement se fait à la fois for « interne » et for « externe » = (intérieurité et extériorité), c'est-à-dire à travers le regard des prêtres et des formateurs. Comme des supérieurs hiérarchiques dans une entreprise, si l'on puit dire, ils sauront déceler en nous les qualités nécessaires à la prêtrise et à la gestion d'une paroisse et d'une communauté. « Pendant la période qui précède immédiatement et aussi pendant longtemps après ma conversion [...], expliquait Edith Stein, je croyais que mener une vie religieuse signifiait renoncer à toutes les choses terrestres et vivre seulement dans la pensée de Dieu. Progressivement cependant, je me suis rendu compte que ce monde requiert bien autre chose de nous [...] ; je crois même que plus on se sent attiré par Dieu et plus on doit “sortir de soi-même”, dans le sens de se tourner vers le monde pour lui porter une raison divine de vivre. »

À l'heure où l'on s'apprête à prendre une décision éternelle, les longues années de séminaire et de réflexion qui en découlent nous poussent à reconsidérer les choses dans le temps. Ce ne sera d'ailleurs pas parce que l'on aura quitté le séminaire que les doutes se seront dissipés. Les combats intérieurs sauront être remplacés par d'autres... Au fond, il n'y a tout simplement pas de vie sans combat, parce que c'est le combat qui fait la force d'une vie.

1. *Audience générale*, 14 avril 2010.

Chapitre 10

La foi et la raison

Le séminaire est un lieu auréolé de mystère. Si peu d'hommes y pénètrent chaque année qu'au-delà des murs épais et silencieux de l'institution, on ne saurait dire précisément à quoi se consacrent les âmes qui viennent s'y recueillir.

Si l'on peut concevoir dans l'imaginaire collectif les réalités spirituelles et quotidiennes du séminaire, on en soupçonne moins sa vie académique, troisième engagement qui occupe une large partie des journées. « Études et recherche doivent s'unir et s'harmoniser avec la vie d'oraison et avec l'expérience, pour que chaque théologien se sente poussé intérieurement à communiquer aux hommes les trésors de la vie spirituelle », disait père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. Le séminaire est le lieu où l'intellect rejoint la spiritualité, où la raison nourrit la foi.

Nous suivions au séminaire de Notre-Dame de Vie un cursus de deux années préliminaires de philosophie, suivies par trois années de théologie. Le tout, comme à l'université, ponctué d'examens. Au terme des cinq années d'études, nous nous présenterions au baccalauréat canonique, étape aussi importante et exigeante que son équivalent lycéen. À la suite de quoi, nous pouvions prétendre à une « licence canonique ».

En philosophie, il s'agissait d'étudier l'histoire de la discipline, la métaphysique, et de procéder à l'exégèse de la Bible. On ne peut pas comprendre la théologie sans avoir été familiarisé au préalable avec la philosophie, socle des connaissances et de la réflexion. La philosophie est la « servante de la théologie », avançait même saint Thomas d'Aquin. Plus avant, dans son encyclique *Fides et ratio* de 1998, Jean-Paul II expliquait :

« La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. »

« Qui êtes-vous vraiment ? » demande justement le supérieur du séminaire dans le premier épisode de la série *Ainsi soit-il* diffusée sur Arte, à l'accueil de cinq jeunes nouveaux appelés. Une question philosophique que je pose à mes élèves en début d'année, en écho au célèbre « Connais-toi toi-même » de Socrate. Faisant lui-même référence au précepte gravé sur le frontispice du temple d'Apollon à Delphes, Socrate nous rappelle l'humilité de l'homme (rappelle-toi que tu n'es pas un dieu), tout autant que la posture philosophique.

À travers la philosophie, l'apprenti-prêtre est donc invité à questionner son identité, sa singularité, sa propre condition par rapport aux hommes, mais aussi par rapport à Dieu, et d'être un jour en capacité de déterminer la place qu'il occupera dans le monde, les yeux tournés vers le ciel. La première des humilités étant d'abord de se rappeler que l'on ne sait rien : le « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien » de Socrate, comme je ne manque pas non plus de le rappeler à mes élèves.

C'est donc paradoxalement en questionnant ses certitudes, ses croyances – plurielles – que le jeune séminariste entame le long chemin qui le mènera à Dieu.

Les cours, intéressants, profonds, fouillés, nous étaient dispensés par des prêtres-chercheurs ; les intervenants extérieurs venant nous apporter une nourriture intellectuelle un peu différente, comme une respiration. C'est ainsi que Dominique Ponnau, historien de l'art, conservateur général du patrimoine et directeur honoraire de l'École du Louvre, vint animer une session passionnante sur l'art classique. Par la suite, je gardai contact avec lui et quelques années plus tard, il nous offrit une visite guidée de plusieurs départements du Louvre, dans le cadre du cercle de pensée que j'avais fondé.

Des laïcs venaient aussi suivre les cours en auditeurs libres, comme dans une université. Mes parents, notamment, me rendirent visite deux

fois et assistèrent par la même occasion à des sessions. Aujourd'hui, des consacrés et prêtres de toutes nationalités, diocèses en France, ordres religieux, congrégations et communautés, viennent y étudier. Y compris la théologie, où l'on approfondit les dogmes (l'Immaculée Conception, la naissance, l'Assomption – la montée au ciel de la Vierge Marie –, l'eucharistie, etc.), l'écriture sainte, les trois grandes religions monothéistes ou la morale sexuelle et familiale.

Cela en surprendra plus d'un, nous suivîmes aussi une session donnée par un prêtre exorciste ! Aussi étrange et désuet que cela puisse paraître à certains, à l'heure où Halloween décore nos rues et nos magasins chaque mois d'octobre, il existe bel et bien des prêtres dont le rôle est de chasser le diable. Par la parole et la prière, ils tentent d'éloigner ce que l'on considère comme les manifestations du malin. Lors de la conférence toutefois, notre intervenant s'efforça de détailler l'articulation entre démonologie et affliction psychiatrique.

De nature curieuse, avec une appétence pour le monde intellectuel, je me passionnais pour l'ensemble de cette formation, buvant les paroles des professeurs et imaginant un jour peut-être devenir prêtre-enseignant.

Nos efforts se concentraient en philosophie sur les courants antique et « aristotélo-thomiste », c'est-à-dire d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, les deux pères de la philosophie réaliste. Dans le sillage de son maître Platon, Aristote tire les leçons de l'expérience dans les domaines de la politique, de la morale ou de la métaphysique. Dans son *Éthique à Nicomaque*, c'est entre autres la finalité de l'homme vertueux tendant vers le bonheur qu'il expose :

« Pour tout homme, l'activité la plus désirable étant celle qui est en accord avec sa disposition propre, il en résulte que pour l'homme de bien, c'est l'activité qui correspond à la vertu. Ce n'est pas dans le jeu que consiste le bonheur. Il serait en effet étrange

que la fin de l'homme fût le jeu, et qu'on dût se donner du tracas et du mal pendant toute sa vie afin de pouvoir s'amuser ! Car, pour le dire en un mot, tout ce que nous choisissons est choisi en vue d'une autre chose, à l'exception du bonheur qui est une fin en soi. Mais se dépenser avec tant d'ardeur et de peine en vue de s'amuser ensuite est de toute évidence quelque chose d'insensé et de puénil à l'excès ; au contraire, s'amuser en vue d'exercer une activité sérieuse, voilà la règle à suivre. »

Au séminaire, l'effort, le sérieux mais aussi l'amusement nous conduiraient nécessairement vers le bonheur.

L'héritage du XIII^e siècle de saint Thomas d'Aquin, autre grand philosophe de la morale, nous plongeait ensuite dans une pensée marquée par la confiance en la foi et la raison. Chez lui, un homme vertueux agit sous le regard de Dieu. Tout s'offre à son regard : le corps, l'âme, l'esprit (j'ajouterais même le cœur !).

Qui suis-je ? Comment dois-je agir ? Voilà donc les questions auxquelles nous tentions de répondre avec ces deux philosophes. Si ces interrogations, et toutes celles sur le moi, auraient pu tour à tour convoquer Hume et son *Traité de la nature humaine*, Pascal et ses *Pensées*, Sartre et son existentialisme, Descartes et son « Je pense, donc je suis », Rousseau ou même Kant, les cours de philosophie au séminaire étaient en réalité bien différents de ceux que j'avais suivis à l'université Lyon 3. Ici, on ne s'attarderait pas sur les philosophes des Lumières, sur leur volonté d'émancipation de l'individu par le jugement libre et le progrès moral ; on passerait sur Voltaire, Diderot, d'Alembert, Montesquieu ou Rousseau, qui pourtant éveillaient mon intérêt. De même sur les philosophes de l'époque moderne, Nietzsche ou Freud, que, par chance, j'avais étudiés à la fac. Pour un séminariste trentenaire comme moi qui avait entamé une thèse

sur Paul Ricœur, philosophe contemporain décédé en 2005 et influencé par Kant ou Heidegger, l'approche de la discipline apparaissait donc quelque peu circonscrite.

Je retrouvai malgré tout chez Ricœur – qui avait étudié la vertu et la *praxis* aristotélicienne – la prudence, celle qui pousse à réfléchir avant d'agir, autant que celle qui porte à assumer ses actes, qu'ils soient bons ou mauvais. Dans son œuvre, Ricœur explore autant le sujet (*Soi-même comme un autre*) que la temporalité (*Temps et Récit*), l'herméneutique (*Du texte à l'action*) ou la mémoire et l'oubli (*La Mémoire, l'histoire, l'oubli*). En écho à mon histoire personnelle, j'allais chercher chez lui les clés de l'existence. « Je crois, disait-il, que toute notre vie nous avons besoin d'être rassurés de notre capacité d'exister. »

Et d'être reconnu, ajouterais-je. Dans un texte intitulé « Devenir capable, être reconnu » écrit pour la réception du Kluge Prize et publié dans la revue *Esprit*, il en fait d'ailleurs mention ainsi :

« Mon titre [“Devenir capable, être reconnu”] est double : il désigne d'une part les capacités qu'un agent humain s'attribue, d'autre part le recours à autrui pour donner à cette certitude personnelle un statut social. L'enjeu commun aux deux pôles de cette dualité est l'identité personnelle. Je m'identifie par mes capacités, par ce que je peux faire. L'individu se désigne comme homme capable, non sans ajouter... et souffrant, pour souligner la vulnérabilité de la condition humaine.

[...] La personne est son histoire. Dans l'esquisse de typologie que je propose, je considère tour à tour la capacité de dire, celle d'agir, celle de raconter, à quoi j'ajoute, l'imputabilité et la promesse¹. »

L'imputabilité constituant pour lui une « capacité franchement morale », l'homme, responsable, étant tenu « pour l'auteur véritable de ses actes », « capable de s'attribuer une part des conséquences de l'action ». Et la promesse, la conséquence par laquelle « le sujet s'engage dans sa parole », le sujet pouvant « tenir ou non sa promesse », engageant ainsi « la promesse de la promesse, celle de tenir sa parole, d'être fiable ». Je fis de cette notion d'« homme capable », capable d'agir, d'être reconnu, en somme d'exister, un axe central de ma réflexion.

Les années passant, à cumuler thèse et rythme soutenu du séminaire, des forces contraires entrèrent peu à peu en collision. D'un côté, mon directeur de thèse me voyait emprunter un chemin éloigné de la recherche universitaire et de la faculté dont je dépendais ; de l'autre, si au séminaire on souhaitait me voir assister aux cours de philosophie, les heures que je passais à la bibliothèque sur ma thèse instauraient un décalage d'avec le reste de la communauté. Un certain nombre de ses membres patienteraient d'ailleurs de terminer le séminaire avant d'entamer, une fois prêtre, un travail de thèse. Je bénéficiais donc d'une situation peu courante, dont les effets m'éloignèrent au fil des mois d'une institution comme de l'autre.

C'est ainsi qu'après huit années de thèse, des centaines de pages rédigées et quelques mois à peine avant de pouvoir prétendre à une soutenance, je fus convoqué un matin à l'université pour me voir signifier l'arrêt de mon travail. Pour plusieurs raisons, dont peut-être celle d'avoir choisi un chemin un peu particulier, mon université, mon directeur de thèse et moi-même n'étions plus sur la même longueur d'onde. La nouvelle ne fut pas facile à avaler.

Sur la colline de Fourvière dominée par la basilique Notre-Dame où j'étais monté me réfugier pour mesurer l'ampleur de mes désillusions, je tentai de trouver des réponses autant que des échappatoires. Devant moi, s'étalait là, grouillante d'opportunités, la ville où j'avais étudié, enseigné et espéré être digne un jour d'une destinée intellectuelle. Je songeai au

Christ et à sa croix, comprenant déjà que cet épisode marquerait un coup d'arrêt à ma vie lyonnaise.

De retour au séminaire, on ne s'étonna pas vraiment de ce revers.

— Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ? me demanda l'évêque.

— Ce que vous voulez.

Aboulique, je me trouvais dans un de ces moments où le doute l'emporte sur toute forme de volonté.

— Non, c'est toi qui dois décider, Emmanuel.

— Bon... alors je vais continuer.

Si je n'avais plus d'université d'accueil, on ne m'avait pas pour autant dit qu'il était impossible d'achever ma thèse.

— D'accord, acquiesça l'évêque. Simplement, je crois qu'il faut que tu te mettes des limites : si dans trois mois tu n'as pas trouvé de nouveau directeur de thèse, alors il faudra laisser tomber.

Je gardais malgré tout en moi cette conviction de ne pas baisser les bras ; cette force, même infime, qui me permettait de croire que les choses étaient encore possibles.

Je disposais donc de trois mois, en plein milieu d'année, pour me donner les moyens de mes ambitions. Après avoir contacté de nombreux universitaires spécialistes de l'éthique et essuyé beaucoup de refus, c'est sur le fil que j'obtins la réponse de l'université catholique de Toulouse : ma thèse leur était recevable, seulement il me faudrait procéder à un substantiel travail de coupe : de 900 à 500 pages. Qu'à cela ne tienne ! Bien sûr je ferais tout ce qui serait en ma capacité pour aller jusqu'au bout. Bien m'en a pris, puisqu'un an plus tard, en juin 2016, je soutenais ma thèse à Toulouse, conviant l'évêque, mon supérieur du séminaire, le curé de la paroisse, famille et amis, dans ce qui représentait, pour moi comme pour tout jeune docteur, un tournant dans une vie.

Un tournant tel qu'il devait acter ma rupture avec le séminaire.

Depuis un moment déjà, de temps à autre, on me reprochait de poser trop de questions, de m'intéresser à des choses diverses, à des sujets de société. Dans la posture du philosophe et de celui qui cherche à questionner le monde qui l'entoure, mon objectif est de comprendre, je le concède, peut-être parfois un peu maladroitement, avec pour conséquence de surprendre, irriter ou décontenancer. Là non plus, je ne rentrais pas tout à fait dans le moule. En témoignaient même mes habits (non encore sacerdotaux) que j'aimais soignés, quand on attendait une plus grande sobriété. Au surplus, là où d'ordinaire on attend d'être ordonné prêtre avant d'être choisi par l'évêque pour une carrière universitaire, voilà que j'avais pris les devants en poursuivant moi-même ma vocation... Ce me fut reproché. L'impossible équation entre séminaire et université apparut de plus en plus clairement.

Et puis il y eut, je crois, un questionnement plus profond et confus qui vint s'immiscer dans mon avenir au séminaire. Quelque temps plus tôt, on avait demandé à ce que je voie un psychologue. On pensait qu'il me fallait revenir sur la question de mes origines, de mon adoption, que je ne l'avais pas tout à fait digérée. À l'inverse de certains de mes frères et sœurs à l'adolescence, je n'avais jamais ressenti le besoin de revenir sur cette histoire. Mes parents biologiques m'avaient donné à une autre famille et cette vie qui m'avait été donnée, je voulais à mon tour la donner à Dieu. La chose tenait pour moi en ce cercle fécond, celui du don.

L'enchevêtrement de toutes ces nouvelles directions dans ma vie, l'originalité de ma personnalité, mon atypisme, l'achèvement de ma thèse, les questions plus intimes finirent par m'éloigner du séminaire et me mener à une inexorable rupture.

Le premier à m'annoncer mon départ fut mon curé de paroisse. Un dimanche, une semaine avant la fin d'année. J'en fus aussi étonné que je l'avais pressenti les derniers temps.

Le lendemain, comme chaque lundi, je rejoignis la réunion communautaire. En cette fin d'année, on y faisait le point sur les arrivées et les départs à venir. Les nouveaux candidats à la prêtrise comme les sortants formant en effet des flux contraires et réguliers : entre ceux qui arrivaient en première année et ceux qui ressortaient ordonnés prêtres, on mesurait en général un différentiel de moitié. Que ce soit par volonté d'un séminariste pour raisons propres – se traduisant parfois même par un départ en pleine nuit ! – ou par volonté de la hiérarchie.

Le supérieur égreua la liste des noms des arrivants et des sortants, sans mentionner le mien. Ce ne fut que lorsque j'obtins une audience privée, la veille du départ en vacances, qu'il confirma mon intuition : « Avec le conseil des pères, nous avons décidé que tu n'étais pas fait pour devenir prêtre. » Même si, les jours passant, l'issue apparaissait de plus en plus évidente, le coup que l'on m'assénait là me ramassait. « Tu n'as pas le profil séminariste », a-t-il ajouté.

Le « profil » séminariste... Que fallait-il comprendre ? Comme dans le monde du travail, je n'avais peut-être pas le profil en adéquation avec le poste. Je n'étais pas le candidat idéal au sacerdoce.

Si l'annonce de mon départ m'avait blessé dans la forme, elle résultait pourtant d'une logique qui m'était connue : le discernement, auquel travaille l'apprenti-prêtre en son for intérieur, n'est en réalité pas seulement sien. Il est double. L'Église, et en particulier les supérieurs du séminaire, se doivent aussi de discerner en chaque candidat l'aptitude à devenir prêtre et de veiller à ce qu'ils ne soient pas en proie à des difficultés majeures ou de profondes remises en question. Et ce notamment au cours de la quatrième année que je venais d'achever. Valider mon admission parmi les candidats au sacrement de l'Ordre m'aurait alors engagé *de facto* dans la préparation au sacerdoce. Ce jugement des supérieurs et de l'Église se poursuivant jusqu'au bout du chemin emprunté par le candidat à la prêtrise, que ce soit à l'issue de la cinquième ou de la sixième année ou toute autre prolongation nécessaire.

C'est donc le dernier jour avant les vacances, au petit déjeuner, à quelques minutes du départ définitif, que mon sort fut officiellement annoncé : « Notre frère Emmanuel nous quitte. »

Sans attendre que l'on me donne la permission, je me suis levé, aussi fier que dépité, pour clore en quelques mots les quatre années qui venaient de s'écouler : « Je vous remercie pour ces années passées. Je vous remercie, vous, les pères du séminaire et, vous, mes frères. Merci de m'avoir porté (et supporté !). Vous pouvez compter sur mes prières. Et priez pour moi, si vous y pensez. »

1. Paul Ricoeur, « Devenir capable, être reconnu », *Esprit*, n° 7, juillet 2005, pp. 125-29.

Chapitre 11

De ton amour

Quelques mois plus tard, sur le point de faire publier ma thèse, j'appelai monseigneur Luc Ravel, évêque aux armées françaises. Nous étions amis de longue date et je lui avais demandé de bien vouloir préfacer l'édition de mon livre, ce qu'il avait gentiment accepté. Ce jour-là au téléphone, nous avons discuté de Ricoeur, de nos chemins de vie et de la prêtrise. Quand je lui ai raconté en détail mes quatre années au séminaire et les adieux forcés par lesquels elles s'étaient achevées, il a observé un instant de silence, avant de me répondre dans un souffle : « Emmanuel, tu viens de vivre ton troisième abandon : tes parents, ta thèse, le séminaire. »

C'était juste. Tellement juste que j'ai ressenti cette volonté puissante et contradictoire de nier la vérité qui m'était assénée là, autant que de l'accueillir comme une délivrance. Refuser l'évidence, c'est parfois se laisser le temps de l'accepter.

Vu de l'extérieur, c'était pourtant manifeste : à chaque fois que j'entreprenais quelque chose, une force tellurique me ramenait invariablement à mon point de départ. À chaque fois qu'il était question de viser haut, on finissait toujours par me refuser le passage, par m'imposer un renoncement, me mettre au ban. Je ne serais pourtant ni le premier ni le dernier à revivre continuellement une blessure originelle.

Ces revers, j'en étais en partie responsable, cultivant mon atypisme en même temps que l'agacement de mes interlocuteurs. À refuser de prendre acte de leurs décisions. À sans cesse questionner, parler, obstruer le silence, pilier de la vie spirituelle. Ou plutôt, à sans cesse passer de l'un à l'autre, de la faconde au mutisme, de l'exposition au secret, de l'audace à

la réticence. « La révélation, on ne l'explique pas : on la reçoit », m'avait-on dit au séminaire. J'étais un incompris qui voulait tout comprendre.

Si la dernière année au séminaire avait porté un coup d'arrêt à mes espoirs, elle avait tracé dans le même temps un rapprochement avec mes origines.

Écoutant les différents conseils et l'incitation qui m'avait été faite de revenir sur mon adoption, je m'étais finalement décidé à entamer quelques recherches sur mon pays de naissance, réfléchissant à un moyen de m'en rapprocher.

Chaque mois de juillet au séminaire, il était traditionnellement prévu de « donner » trois semaines au diocèse en apportant notre aide à la paroisse ou en accomplissant diverses missions d'utilité générale. Dans ce cadre, j'avais pris attache auprès des missions étrangères de Paris qui envoient des prêtres missionnaires à travers le monde. J'en avais côtoyé certains, venus faire leurs études au séminaire. On m'avait donné le contact d'un prêtre indien francophone et, au fur et à mesure de l'année, je m'étais retrouvé à organiser avec lui ce qui allait être mon bénévolat de fin d'année autant qu'un voyage intime et personnel de retour aux sources.

C'est ainsi qu'au mois de juillet 2016, même si je ne faisais plus partie des effectifs du séminaire en tant que tels, j'ai tout de même été autorisé à mener à bien cette mission préparée tout au long de l'année. Une sorte de dernier au revoir à une destinée céleste en même temps que des retrouvailles avec ma terre.

Avant de me rendre à l'orphelinat d'Amravati, je passai une semaine dans la ville de Vasai-Virar, dans la paroisse de père Anil, le prêtre qui m'avait aidé à organiser ma venue. Ce qui me laisserait le temps de me familiariser avec le pays.

Père Anil, comme tous les hôtes de mon voyage, me reçut avec soin. Je ne compte pas les fois où je fus accueilli par des chants d'enfants et des colliers de fleurs passés au cou. J'aidais le père Anil dans ses tâches quotidiennes, rendre visite aux paroissiens et préparer les messes et

cérémonies. En Inde, deux grandes religions sont majoritairement représentées : l'hindouisme (80 %) et l'islam (15 %). Le christianisme, lui, dépasse à peine les 2 % de la population. J'avais donc là un aperçu singulier des coutumes du pays.

Un matin, le père Anil m'embarqua avec lui : un paroissien venait de décéder, il s'agissait de procéder à la cérémonie de fermeture des yeux. J'appréhendais de me retrouver face à un mort, là, dans ce contexte déjà un peu étrange pour moi. Quand nous sommes arrivés, le défunt reposait sur son lit. Je n'osais pas le regarder. La famille, éplorée, allait et venait dans la pièce, échangeant quelques phrases dans une langue qui m'échappait. Père Anil prononça quelques prières et apposa sa paume sur les yeux du défunt, reproduisant ce geste qui ne connaît aucune frontière.

Les funérailles eurent lieu le lendemain. Malgré la chaleur, le cercueil avait été déposé ouvert dans une voiture dont on avait ôté les sièges arrière. Dans un dernier au revoir, le convoi a fait le tour du quartier, accompagné des plaintes des passants et voisins. On remerciait le défunt.

Vêtu de mon aube, j'avais préparé dans l'église le nécessaire aux obsèques quand on déposa le cercueil, toujours ouvert, dans la nef. La veuve s'en approcha et tint la main de son défunt mari tout du long. Les uns et les autres vinrent le saluer une dernière fois, l'attrapant par la main ou le pied. Ce n'est qu'à la fin de la cérémonie que l'on referma le cercueil avant de se diriger vers le cimetière, où un trou béant creusé à la pelleuse dans une terre ocre attendait son nouvel occupant. On m'expliqua plus tard que, faute de moyens, il n'est pas rare que la famille creuse elle-même le trou qui accueillera l'un des leurs. Après avoir béni la tombe, nous nous en sommes retournés au presbytère. Le soir, m'étonnant d'avoir passé une si singulière journée, j'en arrivai à la conclusion suivante : à peine avais-je atterri dans le pays qui m'avait donné la vie que je trouvais déjà la mort sur mon chemin.

En réalité, elle m'accompagnerait jusqu'à la fin de mon voyage. Comme beaucoup d'Occidentaux en Inde somme toute, qui découvrent

des cadavres laissés là, partout, sur un trottoir de Bombay, au bord d'une voie ferrée ou flottant dans le Gange. À Amravati, je me rendais avec mes hôtes séminaristes à Samadhan Nagar, un village dépourvu de tout, sinon d'une quarantaine d'habitants. Nous fumes accueillis par la doyenne, qui m'offrit le plus beau cadeau qu'elle avait en sa possession : un verre d'eau. De l'eau de pluie qui avait coulé depuis la bêche du toit et qui croupissait dans un tonneau moussu. Je l'ai bu en écoutant, traduite par mon hôte, l'histoire de cet enfant de quatre ans porté disparu. On s'était mobilisé pour organiser une battue aux alentours du village, situé à la lisière de ce que les habitants appelaient la « forêt des boas ». On retrouva finalement les « déchets » vestimentaires de l'enfant quelques jours plus tard dans la forêt, rejetés par le boa.

Mais dans cette gradation funèbre, le plus pénible qu'il me fut donné de voir se trouva à Calcutta, troisième et dernière étape de mon voyage. Berceau de mère Teresa, la ville, aussi fascinante que monstrueuse, avait accueilli la première école pour enfants des rues fondée par la sainte en 1948. C'est là aussi où, à force de persuasion, mère Teresa avait réussi à ouvrir ce qu'elle avait appelé « Nirmal Hriday », la maison du « cœur pur », un mouvoir pour lépreux agonisants. Là même où j'avais décidé de passer ma dernière semaine.

On croirait la lèpre oubliée dans les confins des années 1980. Pourtant, si elle a bien perdu du terrain dans le monde depuis, des milliers de nouveaux cas sont recensés chaque année. Particulièrement en Inde, au Brésil et en Indonésie. Parfois même, les symptômes peuvent n'apparaître qu'après une vingtaine d'années et, malgré l'existence d'un traitement efficace, beaucoup d'infectés y succombent.

« Touche le lépreux, disait mère Teresa à ses sœurs de la communauté, touche-le de ton amour. » Pendant sept jours aux côtés d'autres bénévoles français, j'ai accompagné les sœurs dans ce funeste labeur. Dans le dortoir des femmes comme dans celui des hommes, les malades attendent leur salut, étendus sur des rangées d'une soixantaine de lits. Équipées de gants, masques et combinaisons, les sœurs vont,

viennent et s'affairent. Elles aident les malades qui n'ont plus de mains à manger, lavent avec un jet d'eau ceux qui n'ont plus de peau, changent les draps et conduisent aux lieux d'aisance. Parfois médecins ou infirmières, elles administrent ici un traitement ou placent là un pansement pour désinfecter une plaie. Dans la salle, elles ne restent pas plus de quatre heures. L'enfer a une odeur et il faut pouvoir y revenir.

Au ^{xxi}^e siècle, il faut le voir pour y croire. Ici, on ampute et on prodigue des soins palliatifs. Je me souviens d'un homme à qui il manquait une jambe. On le tenait par les épaules, il hurlait comme si l'on avait déversé des charbons ardents sur lui. La plupart mourront et semblent le savoir.

Mais ils ne mourront pas seuls, probablement la plus grande souffrance d'un homme. « Touche le lépreux de ton amour », disait mère Teresa à ses sœurs. De cet aller-retour en enfer, c'est ce que je retins : l'amour incommensurable de ces sœurs qui se démènent sans compter quand tout s'est déjà écroulé. Qui, à l'heure de dire au revoir à cet homme récupéré dans la rue, lui donnent un prénom, une dignité. C'est ça l'amour de tout homme, pour mère Teresa. L'amour *infini* de tout homme. « Servir les plus pauvres parmi les pauvres de toutes castes et croyances, s'était-elle donné pour mission, reconnaître Dieu en la personne des pauvres, les indésirables, les privés d'affection. » « J'ai l'impression de faire naufrage dans un océan de douleur et de désespoir », disait-elle encore en juillet 1948 à Calcutta. Il était là, devant moi.

C'est par la mort que je clôturai mon retour aux sources, à la terre qui m'avait donné la vie. Mais ce que j'emportai avec moi de retour en France, c'était avant tout la volonté de questionner la dignité et l'agir humains.

Chapitre 12

Devenir pour agir

De ce voyage, je retirerai de précieuses informations sur ma venue au monde, que personne n'avait pu me donner jusqu'à présent. Ma vie ne serait plus tout à fait la même désormais, et c'était bien ainsi. J'avais pris la responsabilité, le risque de me confronter à des choses aussi belles que laides et j'étais prêt à en assumer les conséquences.

« Le beau peut se trouver dans ce qu'il y a de plus laid », me confiait récemment la célèbre écrivaine Amélie Nothomb à l'occasion d'une interview. « Un mot même abject, poursuivait-elle en donnant un exemple, mais employé exactement comme il doit l'être, peut être d'une beauté radicale. Baudelaire dit que le beau est toujours bizarre. Il a tellement raison que je pense que la beauté se reconnaît même à sa bizarrerie. Même un mot extraordinairement simple, quand il est employé juste comme il doit l'être, dans toute sa beauté, produit un effet bizarre. » Voilà qui résonnait avec mon histoire : j'avais commencé par le laid et m'efforçais, dans toutes les sphères de ma vie, de tendre vers le Beau. Par la foi et la philosophie – l'amour du Beau, du Vrai, du Bien –, je m'évertuais à transformer le laid en beau, la mort en vie.

Ayant validé ma thèse et quitté le séminaire, je me trouvais, de retour de mon voyage en Inde, aussi libre au monde que désemparé de l'être. Sur les conseils de l'évêque, je décidai de poursuivre mes études de théologie à Toulouse et passai les fins de semaine à servir dans une paroisse du Lubéron. L'année suivante, je validai ma licence canonique (master 2 en théologie), reprenant en parallèle l'enseignement de la philosophie au

lycée et à l'université catholique de Toulouse, où je donnais un cours d'anthropologie. Entre deux remplacements en lycée, il m'arriva même de m'inscrire au Pôle emploi et de découvrir par cette occasion un univers duquel j'avais été jusqu'alors étranger.

Dans la longue file de demandeurs d'emploi qui s'allongeait devant moi, on avait tour à tour la mine grise, l'air absent, renfrogné, voire les yeux rougis. Arrivés devant le guichet, des éclats de voix se faisaient parfois entendre. Le travail considère et donne une dignité aux hommes et aux femmes, j'en avais maintenant l'illustration.

Et au milieu de ce groupe de gens éclairés par les néons disgracieux d'une salle impersonnelle, il m'apparut que beaucoup d'entre nous devaient trouver leurs origines hors de l'Hexagone. Jusque-là, seul l'espace public m'avait fait ressentir ma couleur de peau. Après le 11-Septembre où les fouilles au corps s'étaient faites plus présentes dans le métro, ou au volant de ma fameuse Audi TT, de laquelle il est arrivé qu'on me fasse sortir pour poser mes mains sur le capot. Personne ne semblait alors avoir à l'esprit que ce jeune homme pût être « bien sous tous rapports », aspirant prêtre servant la messe le dimanche dans son aube immaculée, abonné aux pèlerinages et veillées scouts et que, s'il avait eu des cheveux, il aurait probablement coiffé sa raie sur le côté.

Dans cette salle, peut-être ces gens-là avaient-ils, comme moi et comme tout demandeur d'emploi, envoyé des centaines de candidatures, attendu un mail providentiel devant leur ordinateur, répondu aux inflexions inquiètes dans la voix de leur entourage devant les jours qui passent sans occupation. Oui, on cherchait bien et oui, dans la bonne direction, devait-on rassurer régulièrement ; non, on n'avait pas encore trouvé mais on continuait de chercher « activement ».

Avec mes cursus en philosophie, en théologie et ma thèse, j'avais consacré une très large part de ma vingtaine et de ma trentaine aux études. « Mais vous ne trouvez pas de travail ?! » s'étonna la conseillère de Pôle emploi en regardant mon CV. Mis à part l'enseignement, disons que

je n'avais pas choisi la voie la plus recherchée par le monde de l'entreprise.

— Je ne comprends pas, ajouta-t-elle en montrant du doigt la dernière ligne de mon CV. Vous avez fait quatre ans de séminaire ?! Chez nous, c'est une semaine.

— Non... en fait, c'est le séminaire pour devenir prêtre.

— Ah ! Mais ça existe encore ?

Quelques mois plus tard, voyant que figuraient la nature et les animaux dans mes hobbies, Pôle emploi me proposa un CDI en tant que promeneur de chien. Devant cette incongruité, je me décidai à écrire à la ministre du Travail, en joignant mon CV à côté de l'offre qui m'était faite. Puis, après avoir envoyé des centaines de CV dans ma branche et trouvé, via Facebook, un emploi d'enseignant à Nantes, je reçus un appel du directeur de Pôle emploi France me présentant des excuses. De Nantes à La Rochelle, je repris donc l'enseignement de la philosophie à des classes de terminale, pour finir par me décider à passer le Capes et enseigner à Dreux, où j'officie encore actuellement.

Durant toutes ces années, je me suis spécialisé plus encore dans les questions d'éthique anthropologique, de connaissance de soi-même et de la manière dont l'homme doit se comporter. De fil en aiguille, j'ai diversifié mon enseignement au sein de plusieurs structures, en France et à l'étranger, et on a fait appel à moi pour animer des tables rondes ou intervenir dans différents médias. En parallèle, je me suis attelé à l'écriture de plusieurs essais, sur le don, l'amitié ou la vérité.

Dans les cours que je dispense aujourd'hui en école de commerce comme dans les conférences que je donne dans le monde, je me penche plus particulièrement sur la question de l'intelligence artificielle, que j'aborde d'un point de vue moral. Avec mes étudiants, nous repassons les grandes interrogations philosophiques que supposent ces nouvelles technologies qui permettent d'imiter, voire de surpasser, l'intelligence humaine. Vérité, bonheur, liberté et devoir : quelle valeur accorder à

l'intelligence artificielle ? Rend-elle heureux ? Qui est maître de qui ? Jusqu'où l'homme peut-il changer l'humain ? Comment préserver sagesse et dignité humaine dans la maîtrise de la science ? Des questions ô combien actuelles auxquelles, avec les élèves, nous tentons de répondre.

Au fur et à mesure des cours, des rencontres et des discussions, je me suis interrogé sur la manière dont on pouvait enseigner la philosophie hors des salles de classe. J'ai toujours déploré que la philosophie – et d'autres sciences humaines – ne soient pas plus incluses dans notre société, que ce soit dans les entreprises (dont certaines ont malgré tout mis en place des comités d'éthique), dans le journalisme, voire jusqu'au Conseil scientifique Covid-19.

Du côté des jeunes, puisque nombre d'entre eux n'aborderaient cette matière qu'une année dans leur vie, il était évident qu'il fallait la décloisonner. L'appliquer à d'autres champs de la société, la démocratiser. Sans jargon ni prérequis. D'autant que, dans ses discussions ou son for intérieur, chacun « fait » quotidiennement ou presque de la philosophie. Le philosophe, c'est celui qui est appelé à mener une réflexion, à avancer avec, et, par là même, à se construire. Soit ce que nous faisons tous chaque jour sans toujours nous en rendre compte.

C'est ainsi que j'ai lancé plusieurs initiatives. Le « Tour de France de la philo » d'abord, en 2019 et 2020. Pour rendre la philosophie accessible à tous, je me suis lancé un défi : parcourir la France pour aller à la rencontre de jeunes, par petits groupes, autour d'un déjeuner, d'un dîner, d'un apéro ou d'un café et discuter avec simplicité, sérieux et humour de sujets sociétaux, de manière philosophique. Et réfléchir sur le monde et la société.

La « Minute philo » ensuite, où chaque dimanche soir je poste sur ma chaîne Youtube et tous les réseaux sociaux jusqu'à TikTok, l'application plébiscitée par les jeunes, une minute de réflexion philosophique sur un grand thème relié à l'actualité. La joie, le courage, l'injustice, la colère... j'aborde un à un les traits qui font de nous des humains et les décortique à la lumière d'exemples simples et concrets.

Le Cercle de pensée anthropologique que j'ai fondé, enfin, « Devenir pour agir », dont l'objectif est de permettre à des étudiants et des jeunes professionnels d'aborder l'anthropologie, cette science qui place l'homme au cœur de ses préoccupations, à travers le parcours de personnalités de renommée. Chaque semaine, j'interviewe avec un prisme anthropologique et philosophique une très grande personnalité de la société civile qui s'est démarquée par son parcours professionnel, et diffuse la vidéo sur ma chaîne Youtube et les réseaux sociaux. Ensemble, nous réfléchissons à l'homme et à la société, et les personnalités offrent à la jeunesse un regard positif, dynamique et constructif sur le monde.

Le titre, « Devenir pour agir », m'a été inspiré par le film *Va, vis et deviens*, du réalisateur roumain Radu Mihăileanu. Tiré d'une histoire vraie, il retrace l'arrachement d'un garçon à son pays. En 1984, on entasse dans des camps au Soudan des Africains de plusieurs pays frappés par la famine. À l'initiative d'Israël et des États-Unis, une vaste action est menée pour que les les Falashas, Juifs éthiopiens, de ces camps soient conduits en Israël. Une mère chrétienne pousse alors son fils de neuf ans à se déclarer juif pour se joindre au convoi et échapper ainsi à un sombre destin. Arrivé en Terre sainte, l'enfant est adopté par une famille d'émigrés français installés à Tel-Aviv et grandit avec la peur que son secret soit découvert : il n'est ni juif ni orphelin. Adulte, devenu médecin, il finira par retrouver sa mère lors d'une mission humanitaire, des retrouvailles que tous deux croyaient impossibles.

« Va », « vis » et « deviens », c'est donc cela : fuis notre terre mon fils, « vis » malgré toutes les questions que suscitent ton existence (d'où suis-je ? Dois-je rester là où j'ai grandi ?) et « deviens » médecin pour réparer les corps... et les âmes. De la même façon, « Devenir pour agir », c'est devenir qui l'on est pour mieux agir demain.

Depuis que j'ai créé ce cercle de pensée, j'ai réalisé plus de cinquante interviews de grandes personnalités de tous milieux et métiers. J'ai commencé, entre autres, avec Chantal Delsol, grande philosophe venue

nous éclairer sur la condition de l'homme. Puis Michael Lonsdale qui, à 87 ans, nous a livré son merveilleux et pétillant regard sur le théâtre et le cinéma, des films de Spielberg dans lesquels il a tourné à la cérémonie des Césars pour *Des hommes et des dieux*. C'est par Michael que j'ai eu la chance de rencontrer un grand comédien de notre temps et professeur de théâtre, Xavier Bonadonna, devenu un ami, avec qui nous échangeons souvent sur les enjeux sociétaux. Il y eut aussi Régis Le Sommier, ancien directeur adjoint de *Paris Match* et grand reporter spécialisé dans les questions américaines et militaires, qui nous a raconté ses interviews de George Bush ou Barack Obama à la maison-Blanche, mais aussi de dictateurs comme Bachar el-Assad, dont il a tiré un livre.

Mes invités nous éclairent tour à tour sur la politique, la littérature, l'économie, l'art, la religion, la gastronomie ou le sport. Ainsi Cécile Duflot, directrice générale d'Oxfam France et ancienne ministre du Logement et de l'Égalité des territoires, nous a-t-elle parlé d'inégalités et de développement ; l'ancien ministre Frédéric Mitterrand, de culture ; Jean Lassalle et Nicolas Dupont-Aignan de politique. Gaël Giraud, chef économiste de l'Agence française du développement, spécialisé en économie mathématique, est revenu sur la dimension humaine des crises financières et écologiques ; Marie-Aleth Grard, présidente d'ATD Quart Monde et membre du conseil scientifique Covid-19, sur la crise sanitaire et la précarité en France dans le contexte de la pandémie. Jean-Christophe Peaucelle, diplomate et conseiller pour les affaires religieuses du ministère des Affaires étrangères, nous a parlé de diplomatie en lien avec le fait religieux. Première astronaute française à voler à bord de la Station spatiale internationale (ISS), Claudie Haigneré, surnommée « Bac + 19 », qui fut aussi ministre de la Recherche, nous a livré un témoignage unique sur son destin hors du commun. L'immense et talentueux architecte Jean-Michel Wilmotte nous a transmis sa vision ; l'emblématique journaliste sportif Nelson Montfort, qui ne cesse de nous faire vibrer à chaque prise de parole, sa passion pour le sport ; l'incontournable Jacques Séguéla, son

métier de publicitaire et dont le slogan de la campagne de François Mitterrand, « La force tranquille », a fait le tour du monde.

Il y eut aussi le professeur de criminologie Alain Bauer ; le très talentueux chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus, fils de Gisèle Casadesus, tant vu sur les planches comme au cinéma, le producteur de « C Canteloup » et propriétaire de nombreux théâtres parisiens Jean-Marc Dumontet ; l'un des plus grands sculpteurs de notre temps, Richard Orlinski qui s'est fait connaître par son œuvre « Le gorille » ; le tailleur Laurent Touboul qui habille la présidence de la République ; le collectionneur napoléonien Pierre-Jean Chalançon, propriétaire du Palais Vivienne ; le chef cuisinier du Palais de l'Élysée vingt-cinq ans durant, Guillaume Gomez, nommé il y a quelques mois ambassadeur de la gastronomie française dans le monde par Emmanuel Macron ; le chef cuisinier Juan Arbelaez, chroniqueur sur le plateau de Yann Barthès ; la grande cheffe cuisinière et animatrice TV, Babette de Rozières. Mory Sacko, 29 ans, révélé par « Top chef », est revenu sur son fulgurant parcours de chef étoilé pour son restaurant parisien MoSuke ; le chocolatier et sculpteur Patrick Roger sur son savoir-faire autour du goût et de la vue ; Stéphane Diagana, sur son titre de champion du monde du 400 mètres haie ainsi que Ladjani Doucouré, double champion du monde de 110 m haies et Anthony Colette (ancien élève devenu ami !), danseur, chorégraphe et comédien, sur son passage dans l'émission « Danse avec les stars » et dans la série « Demain nous appartient ». Le chanteur Jean-Louis Aubert, artiste rock du groupe Téléphone, l'artiste et écuyer Alexis Grüss ou encore l'incontournable et immense monsieur du divertissement télévisuel, Michel Drucker, que l'on ne présente plus.

À interviewer toutes ces personnalités qui se sont illustrées dans des domaines aussi différents, je mesure plus que jamais l'importance de nos actions et leur incidence dans la vie des autres. « Toute personne a le pouvoir d'être un levier, me confiait très justement Amélie Nothomb, encore faut-il exercer ce pouvoir. C'est la chose à la fois la plus simple et la plus difficile au monde. Être un levier, c'est tout simplement être là, ne

serait-ce que pour quelqu'un d'autre. Être réellement présent par rapport à au moins une personne. [...] Nous avons tous ce pouvoir. Il est à la fois dérisoire et démesuré. »

Voilà ce que j'essaie de faire, être un levier pour transmettre la connaissance aux jeunes, faire de petites choses dérisoires avec des ambitions démesurées.

Et il en faut ! En témoigne le parcours d'Harry Roselmack, journaliste star de TF1, avec qui j'ai partagé un très agréable moment. « Ma définition de la liberté, m'a-t-il dit, [c'est] de ne pas mettre d'entraves supplémentaires aux règles », d'exercer « pleinement sa liberté [...], quitte à définir parfois ses propres règles, ses propres techniques ».

Formé par « l'école républicaine », comme il le souligne, à poursuivre des études de journalisme et d'histoire, il a obtenu un premier emploi étudiant à La Poste, où sa mère travaillait. Après avoir fait ses armes sur les ondes de la radio « Média tropical », qui s'adressait aux Domiens martiniquais, guadeloupéens, réunionnais, guyanais de la région parisienne, il intègre le réseau France Bleu de Radio France. Pendant un an, il sillonne l'Hexagone, avant de présenter les journaux à France Info. En parallèle, il commence à officier sur la chaîne météo et rencontre Bernard Zekri, directeur des rédactions de Canal+ et I-Télé. Il présente alors le journal de la mi-journée dans l'émission « Nous ne sommes pas des anges » sur Canal+ et de 18 heures sur I-Télé. Bientôt, Patrick Le Lay, P.-D.G. de TF1, lui propose de remplacer Patrick Poivre d'Arvor à l'exercice du 20 heures. Son parcours devient réellement public à ce moment-là, la presse se faisant l'écho de l'arrivée du premier journaliste noir au 20 heures. Il anime aussi « Sept à huit », puis l'émission « En immersion », où il passe plusieurs semaines sur un terrain précis : avec des paysans, des détenus, des militaires en Afghanistan, etc. En empathie avec eux, il essaie de restituer le plus justement possible leur vie, leur être, leur quotidien et leurs questions. À la tête de sa société de production, il part à la rencontre d'autres hommes qui essaient eux aussi

de comprendre qui ils sont. « Je dirais que je suis né humain et [que] je cherche à comprendre ce que ça veut dire depuis ma naissance », m'a-t-il ainsi confié.

Dans les locaux de sa société de production, nous avons longuement échangé. Et quand je lui ai demandé quel message il souhaitait adresser aux jeunes et aux étudiants après ces derniers dix-huit mois de pandémie, durant laquelle un certain nombre d'entre eux ont particulièrement souffert, Harry m'a répondu :

« C'est le propre de l'humanité de s'adapter, de rebondir par la résilience. Ce ne sont pas que des mots, c'est une réalité anthropologique. [...] La vie, c'est la renaissance, c'est le fait de repartir, même si certains projets ont été ralentis ou stoppés pendant un temps. Il faut savoir repartir. »

Puis, reprenant le titre du cercle de pensée que j'ai fondé, « Devenir pour agir », il a attiré mon attention sur un point intéressant : on pouvait imaginer le titre tout aussi bien dans l'autre sens : « J'ai envie de dire aux jeunes, a-t-il conclu, qu'il faut "agir pour devenir". »

Chapitre 13

**Courage, confiance, amour,
espérance**

« La vérité profonde est dans les livres. [...] Un livre, c'est un legs. Un enfant qui naît a la chance d'avoir eu avant lui des gens confrontés à des situations, qui ont réfléchi à des choses, qui ont trouvé des réponses. Si la vie était à chaque fois repartir de zéro, sans ce que les autres nous ont laissé avant, ce serait terrible. [...] On a cette chance d'avoir eu avant nous des générations et des générations qui ont réfléchi, trouvé des réponses. Consultons-les. [...] C'est comme ça qu'une civilisation évolue », m'a dit Harry Roselmack. Nous avons un héritage, un patrimoine livresque auquel nous référer et « la compréhension d'un problème, d'une problématique du monde, doit passer par la lecture. [...] Lire, c'est déchiffrer le monde. »

Avec ce livre, je n'ai pas la prétention de léguer un savoir aux générations futures, mais de témoigner de mon parcours et des réponses que j'ai pu trouver en regard dans la philosophie.

J'ai écrit un essai sur le don ; je voudrais que ce livre-ci, *La Vie est un combat*, soit comme un cadeau pour celles et ceux dont le chemin a connu des heurts. Car nous ne sommes pas responsables de la vie que nous avons reçue, mais de celle que nous avons à transmettre.

Je me suis toujours senti « autre », en décalage. Par mon origine sûrement, « l'enfant trouvé dans une poubelle » ; par la manière dont cette histoire me suit chaque jour de mon existence, peut-être.

Et finalement, je n'ai jamais été aussi en paix qu'en acceptant l'atypisme qui en résulte, et que je cultive un peu malgré moi. Car la différence est une force, une richesse de l'humanité. « Je vis y compris pour cet autre très particulier que je suis par rapport à moi-même, me confiait Amélie Nothomb. On est d'abord un autre par rapport à soi-même. [...] J'ai mis beaucoup de temps à comprendre que cet autre-là méritait autant de respect que les autres. Je peux vous dire que ce n'est pas gagné, mais que je m'efforce de m'en souvenir tous les jours. »

C'est cet autre-là, à travers mes inclinations, ma foi, ma soif de connaissances, duquel je tente de me rapprocher et que je m'efforce de respecter. Cet autre né à huit mille kilomètres de distance, seul, nu et abandonné. Cet autre, qui pourtant est le même que le philosophe que je suis devenu aujourd'hui. Toute notre vie, nous partons à la rencontre de nous-même.

Je n'imagine pas ce qui se serait passé si l'on ne m'avait pas trouvé ce 19 septembre 1982, ni si je n'avais pas été adopté. Je ne l'imagine pas, car je sais que j'ai dans mes gènes la pauvreté. C'est une donnée, inutile de se battre contre. La richesse, c'est auprès de la philosophie que je la trouve et de ma famille bien sûr, de mes parents et de mes quatre frères et sœurs, qui sommes si différents les uns des autres. Aujourd'hui, ils sont tous mariés et je compte autour de moi pas moins de dix-huit neveux et nièces ! Dans cette tribu, j'ai appris à me forger seul et suis toujours heureux de l'être. Avec ma sœur Marie, venue d'Inde elle aussi, nous n'avons jamais beaucoup parlé de là d'où nous venions tous deux, ni même de mon voyage. J'en ai pourtant retiré une immense joie et la conviction profonde que j'y retournerai.

À Amravati justement, logé au séminaire à côté de l'orphelinat, je voyais tous les jours cette promotion d'une douzaine de très jeunes séminaristes, de 12 à 17 ans, pas plus. Leurs familles, pauvres pour la plupart, savaient qu'ils trouveraient là une éducation qu'elles ne seraient pas en mesure de leur offrir. Sur un terrain de sable, je les voyais jouer au foot, pieds nus, avec une bouteille d'eau en plastique vide en guise de ballon. J'ai demandé au supérieur leurs pointures et suis allé acheter un ballon et des chaussures de sport. Dans la salle commune, le dernier soir, ils ont chacun déballé leur cadeau, ôté leurs tongs et essayé leurs nouvelles baskets. J'étais heureux de les voir heureux. Ce soir-là, nous avons dîné, dansé et fêté notre récente rencontre en même temps que nos au revoir.

Le lendemain, quelques heures avant de partir, je les ai aperçus de nouveau sur le terrain... pieds nus ! Le prêtre francophone m'a expliqué qu'ils attendaient, par respect, que j'enfile mes baskets pour échanger quelques passes avec eux. Peu familier du foot, j'ai joué ce jour-là comme un soir de finale de coupe du monde.

C'est à partir de là que j'ai décidé de financer la construction d'une salle de sport pour les enfants des rues dans ce quartier d'Amravati. Je ne voulais pas partir sans lancer une action concrète pour alléger, ne serait-ce qu'un peu, le quotidien d'une poignée d'enfants dont j'aurais pu faire partie. Et puis, qui sait ? L'inauguration de la salle ne serait-elle pas une belle excuse pour revenir un jour ?

Je n'imagine pas non plus ce qui se serait passé si je n'étais pas tombé dans une famille croyante et pratiquante. Au fil des années, ils ont fait vivre mère Teresa en moi. Et cette volonté de me tourner vers le divin en étant au service de l'humain.

Je n'ai pas pu poursuivre ma vocation au sein de l'Église, mais d'avoir vécu quelque temps en son sein, puis d'en être sorti, m'a fait prendre du recul. Je n'idéalise plus les prêtres, qui sont avant tout des enseignants de la Bonne nouvelle, des hommes responsables d'eux-mêmes et des autres.

Il faut parfois vivre hors des choses pour pouvoir mieux les comprendre et de les considérer sous un autre angle. Comme les moines qui, à vivre hors du monde, en connaissent peut-être plus sur lui que nous-même... La sagesse ne s'acquiert qu'avec la réflexion. Moi qui vis aujourd'hui dans une chambre de bonne de dix mètres carrés au sixième étage d'un immeuble parisien ; moi qui, comme au séminaire, me lève à 4 heures du matin et nourris une passion pour la philosophie, au fond j'essaie peut-être d'être un moine dans le monde.

« On ne rencontre jamais Dieu au quotidien, mais c'est plus tard, en regardant son passé, qu'on voit le chemin qu'il nous a tracé », disait le cardinal Newman, pasteur anglican du XIX^e siècle, converti au catholicisme. Le temps de Dieu n'est pas le temps de l'homme. Il faut savoir être patient et qui sait ce que l'avenir me réservera ?

C'est aussi parfois dans les chemins de traverse que l'on finit par trouver sa voie. Il y a peu, j'ai interviewé Ladj Doucouré, athlète de haut niveau, retraité à 37 ans et aujourd'hui entraîneur pour la Fédération française d'athlétisme. Né en France, il a grandi à Juvisy en banlieue parisienne, élevé par des parents originaires du Sénégal et du Mali. Double champion du monde du 110 mètres haies et du 4 × 100 mètres, il est aussi double champion d'Europe. Petit, il voulait faire du foot, comme tous les autres gamins du quartier. « J'étais un peu frileux, un peu suiveur », m'a-t-il dit. Pas même particulièrement fort en foot ni en sport. « Pas un mouton, un suiveur, a-t-il précisé. Je savais me détacher du lot, mais j'aimais bien être dans le moule. » Un jour, son chemin a croisé celui d'un entraîneur qui lui a conseillé de faire de l'athlétisme : « Tu cours assez vite », lui a-t-il dit, avant de lui proposer de rejoindre une équipe qu'il était en train de monter. Attiré par le challenge et les sports d'équipe, Ladj y a vu la possibilité d'apprendre à courir plus vite pour revenir briller sur un terrain de foot et, avec un peu de chance, devenir leader de l'équipe. Et puis, à sa surprise, il s'est finalement retrouvé aspiré par une « spirale nouvelle, avec d'autres codes, d'autres règles » et c'est sur la terre

battue qu'il s'est illustré et qu'il a bâti toute sa carrière. Jusqu'à devenir le visage de l'athlétisme français dans le monde entier.

De la discussion que nous avons eue ce jour-là, je retiens bien sûr la formidable destinée de ce gamin qui n'avait pas prévu son succès, ou pas de cette manière, mais aussi la force d'engagement d'un homme qui a su saisir son opportunité et aller jusqu'au bout. Un homme pour qui aucune barrière n'est infranchissable. Un homme qui, à 22 ans, avec la rage du gagnant, parcourt 110 mètres et saute d'affilée dix barrières de plus d'un mètre de haut... en 13,07 secondes.

« On essaie de faire en sorte de ne pas s'arrêter devant la barrière, m'a-t-il expliqué. On sait que, tôt ou tard, il y a une autre haie à franchir. Et toutes les barrières ne sont pas les mêmes, on ne les franchit pas forcément pareil. » Quand on est « au pied du mur », il faut de toute façon trouver une solution pour aller au-delà. Parfois, il faudra prendre un peu de recul pour pouvoir remonter. Mais par « recul », on n'entend pas nécessairement « reculer », repartir en arrière ou prendre du retard, mais bien « avancer », de cette prise de distance qui permet de mieux sauter. « Dans la vie, a-t-il ajouté, je dirais que j'ai eu beaucoup de barrières à passer, elles étaient plus ou moins hautes, mais pas infranchissables. »

Si rien n'est facile, rien n'est impossible non plus. Un obstacle finit par être une force. « Tu as le droit de te vautrer, de te planter, te tromper... mais il ne faut pas t'arrêter. Il faut essayer. Ose ! » m'a expliqué celui qui, dès le plus jeune âge, se répétait sans cesse cette phrase qui finira par devenir son mantra : « L'échec n'est pas une fatalité, mais ne pas se relever peut l'être. »

Sur le registre de l'orphelinat d'Amravati, dans une des colonnes sur la droite, vouée aux observations à l'arrivée du nourrisson, il était inscrit une phrase au stylo plume sur le papier jauni : « Dès le début, Robin s'est battu pour vivre. » Depuis, j'ai fait de Robin, cet autre moi-même, une figure, un ange gardien, à qui je m'adresse tous les jours pour ne pas oublier de continuer à me battre.

Les sœurs qui m'ont accueilli chez moi, dans cet orphelinat, m'ont dit : « Mère Teresa t'a recueilli et le plus beau cadeau qu'elle t'a offert, c'est la vie. En retour, le plus beau cadeau que tu nous fais là, c'est de repasser sur cette terre. » À mère Teresa, je dois tout. Je lui dois ma vie, toute ma vie, entièrement. C'est aujourd'hui ce qui me permet d'avancer et de regarder ce qu'il me reste à accomplir, dans l'héritage qu'elle m'a laissé et que je veux perpétuer : aimer les hommes et servir.

« Courage, confiance, amour, espérance. » C'est la devise que je me suis forgée au fil des années pour y parvenir. Quatre mots qui symbolisent mon éthique et mon chemin de vie. Quatre mots que je répète souvent, que j'inscris au bas de mes courriers et que je voudrais gravés sur ma tombe.

Le courage, qu'est-ce que c'est ? C'est traverser les épreuves, les accepter et persévérer. Le courage, c'est la volonté chevillée au corps.

Si nous avons eu le courage nécessaire pour commencer, n'en faut-il pas aussi pour poursuivre notre route ? Et si nous sommes découragés, n'est-ce pas parce que nous manquons de confiance ? Il faut le courage pour commencer, puis la confiance pour poursuivre. Par la confiance, le courage s'épanouit, c'est avec elle que nous persévérons. La confiance en soi et en les autres, car la confiance en l'autre entraîne la confiance en soi, et vice versa. L'une comme l'autre nous permet de prendre conscience de ce que nous sommes.

Et pour avoir confiance, il faut porter de l'amour, envers soi comme envers les autres. Il ne s'agit pas de s'aimer égoïstement, mais simplement de s'accepter, avec nos défauts et nos faiblesses. Et de porter un regard aimant et bienveillant sur les autres. Par le courage, nous avançons. Dans la confiance, nous persévérons. Dans l'amour, nous donnons et nous nous donnons. Et grâce à l'espérance, enfin, nous tendons vers un idéal, quelque chose de plus grand que nous. « La vie a beaucoup plus d'imagination que les hommes politiques, m'a fait valoir Amélie Nothomb. La vie a plus d'imagination que vous. On fait tout pour vous désespérer

aujourd'hui. Mais on a tort parce que la vie est quand même pleine de possibilités auxquelles personne n'a pensé. Je suis sûre que vous aurez une vie infiniment plus fascinante que celle que vous avez espérée. »

L'espérance, c'est la disposition de l'âme, le sentiment de confiance qui nous porte à considérer la réalisation possible de ce que l'on désire dans l'avenir. L'espérance, c'est un transport bien plus vaste que l'espoir.

Si ces quatre attitudes sont celles de la Vierge au pied de la croix, elles sont aussi pour moi les quatre piliers fondamentaux de l'homme. Car voilà les quatre attitudes, courage, confiance, amour, espérance, qui mènent à ce à quoi finalement tout le monde tend : la sagesse.

Ces quatre piliers, j'essaie de les transmettre chaque année à mes élèves. À travers la philosophie, l'amour de la sagesse ; cette école qui s'incarne dans le concret de la vie, où l'on vient apprendre et comprendre, pour vivre et mourir. Kierkegaard disait ainsi : « La vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité dont il faut faire l'expérience. »

Et quelle joie de croiser le regard pétillant d'un élève, comme si, après la lecture d'un philosophe ou à la suite d'un simple questionnement, il découvrait pour la première fois ce qui allait le faire vibrer toute sa vie : la Vérité grandissante et lumineuse, à mesure que l'on pense. Les élèves qui entrouvrent la porte de leur esprit à ce questionnement sont aussi ceux qui acceptent de se remettre en question, de se questionner sur eux-mêmes, sans nécessairement chercher à trouver les réponses. « Un homme savant ce n'est pas celui qui trouve les bonnes réponses, mais c'est celui qui sait se poser les vraies questions », rappelait Lévi-Strauss.

Et j'espère qu'à leur tour, mes élèves retransmettront ce bel héritage : celui d'être des ambassadeurs de la sagesse.

Chaque fin d'année, à l'occasion de leur dernier cours, je lis aux terminales sur le point de passer le bac ce que j'appelle une « lettre d'envoi ». Une lettre que j'ai rédigée à leur adresse pour les accompagner dans ce moment si particulier où ils s'apprêtent à devenir adultes. Je leur

souhaite une chose qu'a magnifiquement illustrée Amélie Nothomb lors de notre conversation : « S'il y a des adolescents qui nous écoutent, voilà une chose que j'ai envie de leur dire : si le feu sacré vous attrape, s'il vous plaît, ne le laissez pas partir. Ne croyez pas que le feu sacré restera tout seul. Il faut entretenir la flamme. »

Cette lettre, je la poste ici pour que nous n'oublions jamais d'entretenir la flamme. Et la vie.

Chers élèves, chers étudiants, chers amis,

Alors que nous achevons cette année et que vous êtes à l'aube d'une vie nouvelle, permettez-moi de vous adresser ce petit mot, tout simple mais rempli d'une immense sincérité.

Les mots ne sont pas assez forts pour vous exprimer toute ma profonde gratitude. Merci pour ces belles heures passées ensemble, merci pour ces belles discussions, merci pour votre confiance, merci pour votre joie ! Sachez que je vous ai toutes et tous appréciés, tels que vous êtes.

J'ai lu un jour dans une revue un texte que je vous reproduis ici, tant il m'est donné de penser qu'il vous éclairera :

« Nous pouvons avoir des défauts, être anxieux et toujours en colère, mais n'oublions pas que notre vie est la plus belle entreprise au monde. [...] Beaucoup vous apprécient, vous admirent et vous aiment. Mais rappelez-vous toujours qu'être heureux, ce n'est pas avoir un ciel sans tempête, une route sans accident, un travail sans fatigue, des relations sans déceptions. Être heureux, c'est trouver la force dans le pardon, l'espoir dans les batailles, la sincérité dans les moments de peur, l'amour dans la discorde. Ce n'est pas seulement de goûter au sourire, mais aussi de réfléchir à la tristesse. Ce n'est pas seulement pour célébrer les succès, mais pour apprendre les leçons des échecs. Ce n'est pas seulement de se sentir heureux avec les applaudissements, mais d'être heureux dans l'anonymat. Être heureux n'est pas une fatalité du destin, mais une réussite pour ceux qui peuvent voyager en eux-mêmes. Être

heureux, c'est arrêter de devenir une victime et devenir l'auteur de votre destin. C'est traverser les déserts pour pouvoir encore trouver une oasis au fond de notre âme. [...] C'est avoir le courage d'entendre un "non" » qui ouvre sur un « oui » encore plus grand, plus beau et plus vrai.

« La confiance est à l'affût des critiques, même si elles ne sont pas justifiées. [...] Être heureux, c'est aussi embrasser vos frères et sœurs, choyer vos parents, vivre des moments poétiques avec des amis, même s'ils vous blessent. Être heureux, c'est laisser la créature qui vit dans chacun d'entre nous, libre, joyeuse et simple. Il faut avoir la maturité pour pouvoir dire "J'ai fait des erreurs". C'est avoir le courage de dire "Je suis désolé". C'est avoir la sensibilité de dire "J'ai besoin de toi". C'est avoir la capacité de dire "Je t'aime". »

Chers amis – permettez-moi de vous appeler « amis » maintenant.

« Que votre vie devienne un jardin d'opportunités pour le bonheur : au printemps, un amoureux de la joie ; en hiver, un amoureux de la sagesse. Et lorsque vous faites une erreur, recommencez. Car seulement alors, vous serez amoureux de la vie. Vous constaterez que le fait d'être heureux n'est pas d'avoir une vie parfaite. Mais utilisez les larmes pour irriguer la tolérance ; utilisez vos pertes pour raffermir la patience ; utilisez vos erreurs pour sculpter la sérénité ; utilisez la douleur comme plâtre du plaisir ; utilisez les obstacles pour ouvrir les fenêtres d'intelligence. Ne jamais abandonner... Ne jamais abandonner les gens qui vous aiment. Ne jamais abandonner le bonheur, car la vie est une manifestation incroyable. »

Chers amis, voilà le texte que je voulais vous lire à l'heure où nos routes vont se séparer. Je voulais sincèrement vous dire ô combien j'ai été heureux de croiser la vôtre. Nous avons marché ensemble, sachez que je reste à votre service et que je serai présent si un jour dans votre vie vous en avez besoin. Je reste tout simplement là pour chacune et chacun d'entre vous.

Vous venez d'achever une année de philosophie, la seule de toute votre existence pour la plupart d'entre vous. La philosophie est cet amour de la sagesse, c'est-à-dire du Vrai, du Beau, du Bien. Alors aimez toujours le Vrai, le Beau, le Bien et soyez continuellement tournés vers le Bien. Battez-vous car les belles choses sont à portée de main, mais elles ne s'offriront à vous que si vous avez la volonté d'aller les chercher. N'oubliez pas : persévérez ! La vie est un combat. Et le plus important, ce n'est pas de le gagner, mais de le mener.

Chers amis, belle route à chacune et chacun d'entre vous ! Merci infiniment pour les personnes que vous êtes. Ne cherchez pas à devenir quelqu'un car vous ne le serez jamais. Devenez toujours encore plus vous-même, car c'est le lieu où vous ne vous trahirez pas, pas plus que vous ne trahirez les autres. Et soyez dans ce monde des lumières de courage, de confiance, d'amour et d'espérance !

Le monde a besoin de vous. Il vous tend les bras, il vous appelle maintenant. Alors, répondez toujours présent par un « oui » authentique, ferme et fort. N'ayez pas peur d'oser l'aventure de la vie ! La vie est un cadeau qui vous est offert, prenez-en toujours soin, elle est précieuse.

Bonne route, bon vent et belle aventure !

Emmanuel Leclercq

Λ L I S I O

Les éditions Alisio, des livres pour réussir !

Merci d'avoir lu ce livre, nous espérons qu'il vous a plu.

Découvrez les autres titres des **éditions Alisio** sur notre site. Vous pourrez également lire des extraits de tous nos livres, recevoir notre lettre d'information et acheter directement les livres qui vous intéressent, en papier et en numérique !

Découvrez également toujours plus d'actualités et d'infos autour des livres Alisio sur notre blog : <http://alisio.fr> et la page **Facebook** « **Alisio** ».

*Alisio est une marque des **éditions Leduc**.*

Les éditions Leduc

10 place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris

LEDUC 

Retour à la [première page](#).

Ce document numérique a été réalisé par **PCA**